Gustave Le Bon (1884)

La civilisation des Arabes

Livre V : La civilisation des Arabes
Livre VI : La décadence de la civilisation arabe

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca
Site web: http://pages.infinit.net/sociojmt

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: http://bibliotheque.uqac.uquebec.ca/index.htm

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay,
bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Gustave Le Bon (1884)

La civilisation des Arabes

Livre V : La civilisation des Arabes
Livre VI : La décadence de la civilisation arabe

Une édition électronique réalisée à partir de l'article de Gustave Le Bon (1884), La civilisation des Arabes. [Livre V : La civilisation des Arabes ; Livre VI : La décadence de la civilisation arabe]. Paris : Firmin-Didot, 1884. Édition réimprimée à Paris en 1980 par Le Sycomore, Éditeur, 1980, 511 pages.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.
Pour les citations : Times 10 points.
Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11'')

Édition complétée le 10 octobre 2003 à Chicoutimi, Québec.

Je voudrais remercier M. Roger Deer, bénévole, pour avoir entièrement relu et corrigé ce livre puisque des centaines d'erreurs s'étaient glissées malgré plusieurs lectures attentives. Dans la reconnaissance de caractères du texte, aucun accent n'avait été reconnu.

Nouvelle édition complétée le 26 octobre 2003, grâce au remarquable dévouement de M. Deer, bénévole.

Table des matières

Introduction

Livre premier : Le milieu et la race

Chapitre I L'Arabie

1. GÉOGRAPHIE DE L'ARABIE. Limites de l'Arabie. Superficie. Population. Configuration. Montagnes. Cours d'eau. Climats. - 2. PRODUCTIONS DE L'ARABIE. Productions animales, végétales et minérales. Rôle du chameau et du cheval en Arabie. - 3. LES PROVINCES DE L'ARABIE. Connaissances des anciens relatives à l'Arabie. Époque récente à laquelle a été connue l'Arabie. Divisions anciennes et modernes de l'Arabie. Arabie Pétrée. Ses souvenirs bibliques. Nejed. Fertilité de cette province. Hedjaz. La Mecque et Medine. Pays d'Acyr. Yémen. Anciennes relations des habitants de l'Yémen avec l'Égypte, la Perse et l'Italie. Richesse et fertilité de l'Yémen. Hadramaut Mahrah, Oman et haça.

Chapitre II Les Arabes

1. L'IDÉE DE RACE D'APRÈS LA SCIENCE ACTUELLE. Valeur des mots de race et d'espèce appliqués à l'homme. Ce qu'il faut entendre par peuple et par race. Comment se forment les races. Influence du milieu, du croisement et de l'hérédité. Stabilité des caractères héréditaires. L'hérédité seule peut lutter contre l'hérédité. Les milieux n'agissent que quand les caractères héréditaires ont été dissociés par des croisements. Résultat des croisements entre les races mélangées en proportions inégales. - 2. IMPORTANCE DE L'ÉTUDE DES CARACTÈRES MORAUX ET INTELLECTUELS DANS LA CLASSIFICATION DES RACES. La langue, la religion, les groupements politiques, les caractères anatomiques ne permettent pas de classer une race. Cette classification doit reposer principalement sur l'étude des caractères moraux et intellectuels. Fixité de ces caractères. Ils déterminent l'évolution des peuples dans l'histoire. Comment le caractère d'un peuple se fixe et se transforme. Pourquoi les caractères des nations modernes sont en voie de transformation. - 3. ORIGINE DES ARABES. Communauté probable d'origine des peuples sémitiques. Ancienne parenté des Juifs et des Arabes. Leurs différences actuelles. - 4. DIVERSITÉ DES POPULATIONS ARABES. Les populations des divers pays arabes diffèrent autant entre elles que celles de l'Europe. Au centre même de l'Arabie, les populations arabes sont très différents. - 5. DESCRIPTION DES DIVERSES POPULATIONS ARABES. Division fondamentale des Arabes en sédentaires et en nomades. Caractères Physiques des Arabes. Psychologie des Arabes de l'Arabie, de la Syrie, de l'Égypte, de l'Afrique, de l'Espagne et de la Chine

Chapitre III Les Arabes avant Mahomet

1. PRÉTENDUE BARBARIE DES ARABES AVANT MAHOMET. La civilisation d'un peuple peut apparaître brusquement dans l'histoire, mais elle résulte toujours d'une élaboration fort lente. Importance de la civilisation de l'Arabie aux temps les plus reculés de l'histoire.

Documents mettant en évidence l'importance de cette civilisation. - 2. HISTOIRE DES ARABES AVANT MAHOMET. Période préhistorique. Les plus anciennes traditions de l'Arabie ne remontent pas plus haut qu'Abraham. Sources de l'histoire des Arabes avant Mahomet. Chroniques arabes. Inscriptions assyriennes. Auteurs grecs et latins. Luttes des Arabes contre les Grecs et les latins. Expédition d'Auguste dans l'Yémen. Puissance du royaume d'Hira. L'Arabie a toujours échappé aux invasions. - 3. CIVILISATION DE L'ARABIE AVANT MAHOMET. Indications fournies par la Bible, Hérodote, Strabon, etc. Richesse des palais de Saba. Conformité des renseignements fournis par les auteurs classiques avec ceux des anciens auteurs arabes. Civilisation de l'Yémen. Importance de ses villes et de ses monuments. Ses relations commerciales aux temps bibliques avec les peuples les plus éloignés du monde. Pendant toute l'antiquité classique l'Arabie a servi de trait d'union entre l'Occident et l'Orient. Anciennes routes commerciales de l'Arabie. - 4. LES ANCIENNES RELIGIONS DE L'ARABIE. Diversité des cultes des Arabes avant Mahomet. Documents fournis par les inscriptions assyriennes et celles de Safa. Tous les cultes de l'Arabie avaient pour centre le temple de la Kaaba. Ses trois cent soixante dieux à l'époque de Mahomet. Germes d'unité que présentaient tous ces cultes

Livre deuxième : les origines de la civilisation arabe

Chapitre I Mahomet. Naissance de l'empire arabe.

1. LA JEUNESSE DE MAHOMET. Comment fut élevé Mahomet. Ses voyages en Syrie. Sa bonne réputation. Son mariage. - 2. PRÉDICATIONS DE MAHOMET. Visions de Mahomet à l'âge de quarante ans. Il expose sa mission à ses parents et à ses amis. Minime succès de ses prédications pendant dix ans. Persécutions qu'il endure. Il est obligé de fuir à Médine. - 3. MAHOMET DEPUIS L'HÉGIRE. Commencement des succès de Mahomet. Son influence s'étend chaque jour. Premières luttes à main armée. Mahomet s'empare de la Mecque. Il essaie de répandre sa doctrine hors de l'Arabie. Son message au roi des Perses. Derniers moments de Mahomet. - 4. CARACTÈRE ET VIE DE MAHOMET. Psychologie de Mahomet d'après les indications fournies par les chroniqueurs arabes. Sa faiblesse pour les femmes. Ses miracles. État mental de Mahomet. Ses hallucinations. Grandeur des résultats obtenus par Mahomet pendant sa vie

Chapitre II Le coran.

1. RÉSUMÉ DU CORAN. Comment a été composé le Coran. Sa rédaction définitive. Parenté du Coran avec les livres juifs et chrétiens. Son infériorité à l'égard des livres religieux de l'Inde. Extraits divers du Coran. Définition de Dieu. La création du monde. Chute des premiers hommes. L'Enfer et le Paradis. Tolérance extrême du Coran pour les juifs et les chrétiens. Prétendu fatalisme du Coran. - 2. PHILOSOPHIE DU CORAN. SA DIFFUSION DANS LE MONDE. Monothéisme absolu du Coran. De ce monothéisme absolu dérive la simplicité très grande de la religion de Mahomet. Sa simplicité et son absence de mystères la rendent accessible à toutes les intelligences. La clarté des doctrines du Coran, son esprit de charité et de justice ont beaucoup contribué à sa rapide diffusion dans le monde. Importance de l'influence politique et civilisatrice du Coran. Il a survécu à la civilisation créée sous son influence. L'islamisme est encore une des religions les plus répandues à la surface du globe. Liens créés entre des peuples très divers par le Coran. Erreur des historiens sur les causes de la diffusion progressive du Coran dans le monde.

Chapitre III Les conquêtes des Arabes.

1. LE MONDE À L'ÉPOQUE DE MAHOMET. État de l'empire d'Orient et de celui des Perses. État de l'Europe. Causes qui rendirent les conquêtes des Arabes faciles. Puissance de l'idéal

nouveau créé par Mahomet. Comment les arabes acquirent les connaissances militaires qui leur manquaient. - 2. CARACTÈRES DES CONQUÊTES DES ARABES. Habileté politique des premiers successeurs de Mahomet. Leur tolérance. Modération des conditions qu'ils imposaient aux peuples soumis par eux. Leur respect des croyances, des lois et des usages des peuples envahis. Leur règle de ne jamais imposer le Coran par la force. Conduite d'Omar à Jérusalem. Grandeur de l'influence civilisatrice exercée par les Arabes. Leur religion et leur langue n'ont jamais été déracinées des pays où ils les ont introduites. - 3. LES PREMIERS SUCCESSEURS DE MAHOMET. État de l'Arabie au moment de la mort de Mahomet. Difficultés très grandes que rencontrèrent ses successeurs. Simplicité et austérité des premiers khalifes. Principes d'égalité qu'ils maintinrent d'abord entre tous les Arabes. Débuts des grandes conquêtes des Arabes. - 4. RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DES CONQUÊTES DES ARABES. Leurs conquêtes pendant les premiers siècles de l'hégire. Période d'organisation. Période de dislocation, puis de décadence. Invasion des Mongols. Les peuples qui renversent les Arabes adoptent leur religion et leur langue et essaient de continuer leur civilisation

Livre troisième : L'empire des Arabes

Chapitre I Les Arabes en Syrie

DIVERSITÉ DES CONDITIONS D'EXISTENCE AUXQUELLES SE TROUVÈRENT SOUMIS LES ARABES DANS LES CONTRÉES QU'ILS ENVAHIRENT. Les conditions d'existence différentes auxquelles furent soumis les Arabes ont eu pour résultat un développement très inégal de leur civilisation dans les diverses contrées. La civilisation arabe présente suivant les temps et les lieux des phases d'évolution qui ne peuvent être confondues. - 2. ÉTABLISSEMENT DES ARABES EN SYRIE. État de la Syrie lorsque les Arabes y pénétrèrent. Comment se fit la conquête. Revers d'abord subis par les Arabes. Prise de Damas, de Jérusalem et de toutes les villes importantes. Tolérance déployée par les Arabes en Syrie. - 3. CIVILISATION DE LA SYRIE SOUS LES ARABES. Prospérité de la Syrie sous les Arabes. Tranquilité dont jouissaient les chrétiens. État florissant de l'agriculture, de l'industrie, des sciences et des arts. Parallèle entre cette prospérité de la Syrie et son état de décadence actuelle. - 4. LES MONUMENTS LAISSES PAR LES ARABES EN SYRIE. Importance et antiquité de ces documents. Architectes étrangers employés par les arabes. Physionomie spéciale imprimée aux monuments arabes de Jérusalem et de ses environs. Tour arabe de Ramleh. Monuments arabes de Damas. Les Arabes respectent partout la civilisation existant avant eux. Ils constituent d'abord l'ancienne civilisation, mais lui impriment bientôt un cachet personnel

Chapitre II Les Arabes à Bagdad

1. CIVILISATION DES ARABES EN ORIENT PENDANT LE KHALIFAT DE BAGDAG. L'époque du khalifat de Bagdad est une des plus brillantes de la civilisation arabe. Comment, à défaut de monuments, il est possible de reconstituer la civilisation de Bagdad. Renseignements fournis par les chroniqueurs arabes. Civilisation de Bagdad sous Haroun al Rachid et son fils Mamoun. Organisation de l'empire. Gouvernement. Postes. Finances. Administration. Police. Agriculture. Industrie. Universités. Luxe et puissance des khalifes. Ils obligent l'empereur de Constantinople à leur payer tribut. Décadence du khalifat. Ses causes. Fin de la dynastie des Abassides. Influence de la civilisation arabe en Orient. Elle subjugue bientôt les peuples qui avaient tenté de la renverser

Chapitre III Les Arabes en Perse et dans L'Inde

1. LES ARABES EN PERSE. Les matériaux qui permettent de reconstituer la civilisation des Arabes varient dans chaque pays. Conquête de la Perse par les Arabes. L'Histoire de la Perse sous leur domination se confond avec celle de Bagdad. Destruction de la puissance des Arabes

par les Mongols et les Turcomans. Destruction de tous les anciens monuments de la Perse. Preuve, de l'influence exercée par la civilisation arabe Mr la Perse. Influence de leur religion, de leur langue, de leurs connaissances scientifiques et de leur architecture. L'influence des Arabes en Perse fut plus faible que dans la plupart des autres contrées. - 2. LES ARABES DANS L'INDE. Importance très faible de la puissance politique des Arabes dans l'Inde et importance très grande de leur influence civilisatrice. 50 millions d'Hindous adoptèrent la loi du prophète. Puissance et antiquité des civilisations rencontrées par les Arabes dans l'Inde. La civilisation arabe ne se substitue pas dans l'Inde à celle du peuple envahi, mais se fusionne avec elle. Les Arabes sont bientôt remplacés dans l'Inde par diverses dynasties asiatiques qui continuent leurs traditions. L'étude des monuments dans l'Inde montre comment se sont combinées les influences hindoue, perse et arabe. L'importance de chacun de ces éléments varie suivant les époques. Exemples divers. Tour du Koutab. Porte d'Aladin. Mausolée d'Altamesh. Mausolée d'Akbar, à Secundra. Le Tadj Mahal et la mosquée des Perles, à Agra, Palais du grand mogol, à Delhi

Chapitre IV Les Arabes en Égypte

1. L'ÉGYPTE AU MOMENT DE L'INVASION DES ARABES. Importance particulière de l'étude des Arabes en ÉGYPTE. l'Égypte est une des contrées où la civilisation arabe s'est entièrement substituée à celle existant avant elle. Solidité et durée de l'ancienne civilisation égyptienne. Les Grecs et les Romains n'avaient pas réussi à la renverser. État de l'Égypte avant les Arabes. Conditions particulières d'existence qu'elle présente. Le sol, le climat et les habitants. - 2. CONQUÊTE DE L'ÉGYPTE PAR LES ARABES. Faible résistance que les arabes rencontrèrent en ÉGYPTE de la part de la population. Résistance de l'armée grecque. Longueur du siège d'Alexandrie. Conduite bienveillante d'Amrou à l'égard des vaincus. Il respecte leurs lois, leurs coutumes et leurs croyances. Protection particulière accordée aux chrétiens. Organisation de la justice, de l'administration, des travaux publics, etc. Résumé de l'histoire de l'Égypte pendant la période arabe. - 3. CIVILISATION DES ARABES EN ÉGYPTE. Éléments d'où fut tirée cette civilisation. Développement des arts et de l'industrie sous les Fatimites. Sources de la richesse des khalifes. L'Égypte était le centre des relations entre l'Orient et l'Occident. Cette source de richesse dura jusqu'à la découverte d'une route par le Cap de Bonne-Espérance. - 4. MONUMENTS LAISSÉS PAR LES ARABES EN ÉGYPTE. Importance de ces monuments. Ils présentent des spécimens variés de toutes les époques, depuis les premiers temps de l'Islamisme. La ville du Caire. Mosquées d'Amrou, de Touloun, d'el Azhar, de Kalaoun, d'Hassan, de l'émir Akhor, d'el Barqouq, de Mouaiad, de Kaït bey. Mosquées modernes du Caire. Autres monuments arabes du Caire. Portes de la ville. Citadelle. Puits de Joseph, etc.

Chapitre V Les Arabes dans l'Afrique septentrionale

1. L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE AVANT LES ARABES. Anciennes populations de l'Afrique. Toutes les populations désignées sous les noms de Maures, Numides, Libyens, etc., étaient constituées par des Berbères. Dans l'ancienne Afrique tout ce qui n'était pas nègre était berbère. Origine des Berbères. Invasions venues de l'Orient et de l'Occident ayant contribué à les former. Anthropologie des Berbères. Leur langue, leurs coutumes et leurs mœurs. Leurs institutions politiques et sociales. Psychologie des Berbères. Les Berbères se divisent, comme les Arabes, en nomades et sédentaires, et forment aussi deux populations très distinctes. Erreurs professées à l'égard de la nature des différences existant entre les Arabes et les Berbères. Prétendue aptitude spéciale du Berbère à la civilisation. – 2. ÉTABLISSEMENT DES ARABES EN AFRIQUE. Difficultés que présenta aux Arabes la conquête de l'Afrique. Lenteur de la conquête. La conquête de l'Afrique par les Arabes comprend deux périodes distinctes. Immigration d'une population arabe en Afrique au Xle siècle. Désastreuse influence de cette invasion. Division de l'Afrique en royaumes indépendants. - 3. MONUMENTS LAISSÉS PAR LES ARABES DANS L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE. Ces monuments sont très inférieurs à

ceux qu'ils ont laissé en ÉGYPTE et en Espagne. Mosquées de Biskra, de Kairouan, de Tlemcen, d'Alger et du Maroc

Chapitre VI Les Arabes en Espagne

1. L'ESPAGNE AVANT LES ARABES. But des Arabes en entreprenant la conquête de l'Espagne. Nécessité d'occuper au dehors les Berbères. État de l'Espagne au moment des invasions arabes. Faiblesses de la monarchie des Goths. - 2. ÉTABLISSEMENT DES ARABES EN ESPAGNE. Rapidité de la conquête de l'Espagne par les Arabes. Leur modération à l'égard des populations soumises. Les armées envahissantes furent composées d'Arabes et de Berbères. Mélanges en Espagne des Arabes, des Berbères et des chrétiens. Résultats de ce mélange. Résumé de l'histoire politique de l'Espagne pendant la domination arabe. Faiblesse du génie politique des Arabes en Espagne. Grandeur de leur influence civilisatrice. Leur expulsion par les chrétiens. Décadence profonde qui résultat de cette expulsion. - 3. CIVILISATION DES ARABES EN ESPAGNE. Les Arabes transforment entièrement l'Espagne en moins d'un siècle. État prospère de l'industrie, de l'agriculture, du commerce, des sciences, des lettres et des arts sous la domination. Ils placent l'Espagne au premier rang des nations civilisées au moyen âge. Leur influence morale fut aussi grande que leur influence intellectuelle. Parallèle entre les mœurs chevaleresques et celles des Européens de la même époque. Protection accordée aux chrétiens et aux Juifs. - 4. MONUMENTS LAISSÉS PAR LES ARABES EN ESPAGNE. En quoi les classifications actuelles des monuments de l'Espagne ne sauraient être admises. Comment les Arabes, après avoir subi l'influence byzantine, s'y soustraient bientôt. Les monuments des Arabes dans les divers pays présentent des caractères communs, mais diffèrent notablement entre eux. Monuments arabes de Cordoue, Tolède, Séville, Grenade, etc.

Chapitre VII Les Arabes en Sicile, en Italie et en France

1. LES ARABES EN SICILE ET EN FRANCE. Caractères différents des invasions arabes dans les divers pays où elles se sont produites. Pourquoi elles ne furent pas civilisatrices en France et ne le devinrent qu'au bout d'un certain temps en Italie et en Sicile. Histoire de l'établissement des Arabes en Sicile. Invasion des Normands, leurs luttes avec la papauté et avec les Arabes. Caractère particulier des guerres de l'époque. Conquête définitive de la Sicile par les Normands. L'influence des Arabes se continue longtemps après la conquête. - 2. CIVILISATION DES ARABES EN SICILE. Prospérité de la Sicile sous les Arabes. Constitution politique de la Sicile. Situation des chrétiens. Agriculture, industrie et commerce. Villes et monuments. - 3. INVASION PAR LES ARABES EN FRANCE. But des nombreuses incursions des Arabes en France. Ils ne cherchent pas à s'y établir d'une façon définitive. Caractère réel de l'invasion d'Abdérame. Sa défaite à Poitiers par Charles Martel. Faibles conséquences de cette défaite. Les chrétiens s'allient bientôt avec les Arabes pour repousser Charles Martel. Après la bataille de Poitiers, les Arabes continuent à occuper pendant deux siècles les villes qu'ils possédaient auparavant. Erreur générale des historiens sur les résultats de la bataille de Poitiers. Pourquoi le cours de l'histoire n'eût pas changé si Charles Martel eût été vaincu. Traces laissées par les Arabes en France dans la langue et dans le sang. Populations françaises descendant des Arabes

Chapitre VIII Luttes du christianisme contre l'islamisme. Les croisades.

1. ORIGINE DES CROISADES. Terreur qu'inspiraient en Europe les Mahométans à l'époque des croisades. État de l'Europe et de l'Orient au moment des croisades. Difficultés des pèlerinages chrétiens à Jérusalem lorsque les Turcs eurent remplacé les Arabes en Syrie. Prédications de Pierre l'Ermite. - 2. RÉSUMÉ DES CROISADES. Causes qui déterminèrent les populations européennes à s'engager pour la première croisade. Une grande partie de l'Europe valide se précipite sur l'Asie. Prise de Jérusalem. Destruction de la totalité des habitants de la ville. Récits des chroniqueurs chrétiens ; leur opinion sur les croisés. Fondation du royaume de Jérusalem. Décadence rapide de la Syrie sous la domination chrétienne. Jérusalem est reprise

par les Mahométans malgré la seconde croisade. Les six nouvelles croisades entreprises par l'Europe pour reprendre Jérusalem échouent complètement. - 3. RÉSULTATS DES CROISADES. Résultats avantageux et résultats nuisibles. Impuissance de l'Europe barbare contre l'Orient civilisé. Influence qu'exerce la civilisation arabe sur l'Europe par l'intermédiaire des croisades. Les croisades accroissent la puissance spirituelle des papes. Comment elles établirent pour plusieurs siècles l'intolérance en Europe. Elles affaiblissent la puissance féodale en France, mais la fortifient en Angleterre et en Allemagne. Extension considérable donnée aux communes par les croisades. Relations commerciales de l'Orient consécutives aux croisades. Ces relations sont l'origine de la puissance de Venise. Influence très grande des croisades sur l'industrie et les arts en Europe. Elles n'exercent qu'une influence très faible sur la propagation des oeuvres scientifiques et littéraires. Le résultat définitif des croisades fut de préparer l'Europe à sortir de la barbarie

Livre quatrième : Les mœurs et les institutions des Arabes.

Chapitre I Les Arabes nomades et Arabes sédentaires des campagnes.

1. RECONSTITUTION DE LA VIE DES ANCIENS. Comment il est possible de reconstituer la vie des anciens Arabes. Les changements sociaux importants n'affectent que les couches supérieures d'une population. Pourquoi, arrivés à une certaine phase de leur civilisation, les Arabes ont fini par ne plus changer. - 2. VIE DES ARABES NOMADES. Simplicité de l'existence. Absence de besoins. Invariabilité de l'existence des nomades depuis les temps les plus reculés. Leur vie au désert. Occupations habituelles. Travaux des femmes, Campements, etc. - 3. VIE DES ARABES SÉDENTAIRES DES CAMPAGNES. Vie sociale des Arabes sédentaires. Fixité de leurs mœurs et coutumes. Description détaillée d'une population choisie pour type. Mœurs patriarcales. Communauté des biens. Vie de famille. Domesticité. Identité de certaines coutumes avec celles existant déjà aux temps bibliques. Régime légal. Polygamie. Nécessités impérieuses qui empêchent les communautés de se dissoudre. Relations avec les nomades. Obligation de leur payer un tribut pour empêcher leur déprédations, et les avoir pour alliés. Ce tribut représente ce que dépenserait une société civilisée pour l'entretien de magistrats et de gendarmes. Vie domestique des Arabes sédentaires de divers pays. Demeures. Alimentation et repas. Costumes

Chapitre II Les Arabes des villes. - Mœurs et coutumes.

1. LA SOCIÉTÉ ARABE. Différences profondes qui séparent les sociétés de l'Occident de celles de l'Orient. Agitation fébrile des unes, sérénité des autres. Absence de rivalités sociales en Orient. Politesse et tolérance très grande pour les hommes et les choses. Modération dans les besoins. Dignité dans toutes les classes. Comment l'état actuel des Arabes des villes peut fournir d'utiles renseignements pour la reconstruction de leur état passé. - 2. LES VILLES ARABES. HABITATIONS. BAZARS etc. Physionomie des villes arabes. La vie extérieure cesse avec le coucher du soleil. La soirée est exclusivement consacrée à la vie de famille. Rues de l'Orient. Douceur des Orientaux à l'égard de tous les animaux. Moyens de transport. Habitations. Description d'un palais de Damas. Maisons d'Algérie, du Maroc et d'Égypte. Pourquoi les demeures arabes présentent des types assez différents dans les diverses contrées. Bazars de l'Orient. 3. FÊTES ET CÉRÉMONIES. Naissances. Circoncision. Mariage, enterrements, etc. 4. COUTUMES ARABES DIVERSES. Bains. Cafés. Usage du tabac et du haschisch, etc. 5. JEUX ET SPECTACLES. Jeux divers des Arabes. Chants et musique. Danses. Almées, etc. - 6. L'ESCLAVAGE EN ORIENT. Idées erronées des Européens sur l'esclavage en Orient. La situation des esclaves en Orient est supérieure à celle des domestiques en Europe. lis peuvent s'élever aux plus hautes fonctions. Ils refusent la liberté que les lois leur accordent. Opinion des

Orientaux sur les motifs des l'intervention européenne dans la traite des nègres. Cette traite est moins funeste que l'importation forcée de l'opium en Chine par les Européens

Chapitre III Institutions politiques et sociales des Arabes

1. ORIGINE DES INSTITUTIONS DES ARABES. Nécessités qui déterminent les institutions politiques et sociales d'un peuple. Elles sont la simple expression de sentiments et de besoins héréditaires. Impossibilité d'imposer à un peuple des institutions qui n'ont pas été engendrées par son passé. Le Coran ne put être imposé qu'aux peuples dont les mœurs et coutumes étaient très voisines de celles des Arabes. Comment peuvent se transformer les institutions d'un peuple. Lenteur extrême de ces transformations. Le Coran n'a pas modifié sensiblement les institutions des Arabes. Le livre de Mahomet est un recueil d'anciennes coutumes déjà fixées par l'opinion. Son étude révèle très bien l'état social de la nation où il a pris naissance. - 2. INSTITUTIONS SOCIALES DES ARABES. Sources de la jurisprudence musulmane. Rite hanéfite, schafeite, malékite et hanbalite. Droit coutumier. Droit criminel. Peine du talion. Son utilité dans toutes les sociétés primitives. Introduction de la compensation. Prix du sang. Droit civil. Propriété. Successions. Étude comparée des codes français, anglais et arabe au point de vue du droit de succession. Organisation judiciaire, et procédure des Arabes. Sentiment d'égalité qui règne dans toutes les institutions arabes. - 3. INSTITUTIONS POLITIQUES DES ARABES. Le régime politique des Arabes est une démocratie sous un maître absolu. Pourquoi ce système politique très faible fit les Arabes très grands. Les mêmes institutions peuvent, suivant les temps et les races, amener la grandeur d'un peuple ou sa décadence

Chapitre IV Les femmes en Orient.

1. CAUSE DE LA POLYGAMIE EN ORIENT. Erreurs professées en Europe sur les causes de la polygamie en Orient. Elle est très antérieure à l'islamisme et est la conséquence nécessaire du climat, du genre de vie et du tempérament. Supériorité de la polygamie légale des Orientaux sur la polygamie hypocrite des Européens. Absence de rivalité et de jalousie dans les mariages polygames. - 2. INFLUENCE DE L'ISLAMISME SUR LA CONDITION DES FEMMES EN ORIENT. Influence heureuse exercée par le Coran sur la condition sociale des femmes en Orient. État des femmes avant et après Mahomet. Les mœurs chevaleresque obligeant à traiter les femmes avec du respect sont dues aux Arabes. Comment elles étaient traitées du temps de Charlemagne. Oeuvres littéraires des femmes arabes pendant la période brillante de l'islamisme. La région de Mahomet est la première qui ait relevé la condition des femmes. - 3. LE MARIAGE CHEZ LES ARABES. Prescriptions légales du Coran relatives au mariage. Possibilité du divorce mais nécessité d'assurer le sort de la femme divorcée. Moralité des mariages en Orient. Rareté du célibat. Autorité du père dans la famille orientale. La situation légale de la femme mariée est bien plus avantageuse pour elle en Orient qu'en Europe. La femme est plus respectée et plus heureuse en Orient qu'en Europe. Elle y est généralement plus instruite. - 4. LES HAREMS DE L'ORIENT. La vie de famille au harem. Avantages et inconvénients des harems.

Chapitre V Religion et morale.

1. INFLUENCE DE LA RELIGION CHEZ LES MUSULMANS. Les croyances religieuses ont été chez les Arabes un facteur capital de leur évolution. Influence profonde du Coran sur les Arabes. Aucun musulman n'oserait se soustraire à ses prescriptions. Ce n'est que par la religion qu'il est possible d'agir sur l'esprit des Orientaux. - 2. SECTES ET CÉRÉMONIES RELIGIEUSES DE L'ISLAMISME. Sectes diverses : chiites et sunnites, etc. Cérémonies religieuses. Prières. Jeûnes. Fêtes religieuses. Pèlerinage à la Mecque. Cérémonies pratiquées par les derviches. Monuments religieux : Mosquées, couvent, écoles - 3. LA MORALE DANS L'ISLAMISME. Analyse des prescriptions morales du Coran et de celles de l'Évangile. Indépendance de la religion et de la morale. Variabilité de la moralité des Orientaux suivant les

temps et les races. Moralité comparée des Orientaux chrétiens et mahométans. Puissance de certains morts

Livre cinquième : La civilisation des Arabes.

Chapitre I Origine des connaissances des Arabes. Leur enseignement et leurs méthodes.

1. SOURCES DES CONNAISSANCES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES DES ARABES. Influence civilisatrice des Perses et des Byzantins sur les Arabes. Comment la science grecque pénétra en Orient. Traductions des auteurs grecs ordonnées par les khalifes. Ardeur apportée par les Arabes dans les études scientifiques et littéraires. Fondations de bibliothèques, d'universités, de laboratoires et d'observatoires. - 2. MÉTHODE SCIENTIFIQUES DES ARABES. Parti que surent tirer les Arabes des matériaux qu'ils avaient entre les mains. Ils substituent bientôt l'expérience et l'observation à l'étude des livres. Ils furent les premiers qui introduisirent l'expérimentation dans l'étude des sciences. Précision que cette méthode donna à leurs travaux. Elle leur rendit possibles des découvertes importantes

Chapitre II Langue, philosophie, littérature et histoire.

1. LA LANGUE ARABE. Parenté de l'arabe avec les langues sémitiques. L'écriture arabe. L'idiome adopté pour la rédaction du Coran fixa la langue. L'arabe est devenu la langue universelle de tous les peuples professant l'islamisme. Traces laissées par l'arabe dans l'espagnol et le français. - 2. PHILOSOPHIE DES ARABES. Elle dérive de la philosophie grecque. Culture de la philosophie dans les universités musulmanes. Scepticisme général des philosophes arabes. - 3. LITTÉRATURE DES ARABES. Poésie des Arabes avant Mahomet. Extraits de quelques poèmes. Influence considérable des poètes chez les Arabes. Culture de la poésie pendant toute la durée de la civilisation arabe. Invention des rimes par les Arabes. Romans et nouvelles. Les séances d'Hariri. Les Mille et une nuits. Indications psychologiques fournies par l'étude de cet ouvrage pour la reconstitution de certains sentiments chez les Orientaux. Fables et proverbes. Leur importance. Énumération des plus remarquables. Histoire. Les Historiens Arabes : Tabari, Maçoudi, Aboulfarage, Ibn Khaldoun, Makrisi, Howairi, etc. La rhétorique et l'éloquence chez les Arabes.

Chapitre III Mathématiques et astronomie.

1. MATHÉMATIQUES. L'étude des mathématiques, et notamment de l'algèbre fut très répandue chez les Arabes. Importance de leurs découvertes en trigonométrie et en Algèbre. - 2. L'ASTRONOMIE CHEZ LES ARABES. Écoles d'astronomie fondées par les Arabes. École de Bagdad. Résumé des travaux des principaux astronomes de cette école : mesure de l'obliquité de l'écliptique, d'un arc du méridien. Étude des mouvements de la lune. Détermination exacte de la durée de l'année, etc. L'influence de cette école survit à la chute de Bagdad. Les astronomes arabes deviennent les maîtres des Mongols. Leurs ouvrages sont introduits en Chine et y deviennent la base de l'astronomie chinoise. Les derniers ouvrages de l'école de Bagdad sont du XVe siècle de notre ère. Ils relient l'ancienne astronomie à celle de nos jours. Écoles d'astronomie du Caire. Publication de la table hakémite. Richesse de l'ancienne bibliothèque astronomique du Caire. Écoles d'astronomie d'Espagne et du Maroc. Instruments astronomique du Caire. Résumé des découvertes astronomiques des Arabes.

Chapitre IV Sciences géographiques.

1. EXPLORATIONS GÉOGRAPHIQUES DES ARABES. Relations des Arabes avec les contrées les plus éloignées du globe. Relations avec la Chine au IXe siècle de notre ère. Voyages de Maçoudi, Haukal, Albirouni, Batoutah, etc., à travers le monde. - 2. PROGRÈS

GÉOGRAPHIQUES RÉALISÉS PAR LES ARABES. Travaux de géographie astronomique. Rectification des erreurs considérables de Ptolémée. Comparaison des positions astronomiques déterminées par les Grecs sur la longueur de la Méditerranée. Importance des ouvrages de géographie des Arabes. Traité d'Edrisi. Il a été recopié par tous les géographes européens pendant plusieurs siècles. Connaissance d'Edrisi sur les sources du Nil. Résumé des travaux géographiques des Arabes

Chapitre V Sciences physiques et leurs applications.

1. PHYSIQUE ET. MÉCANIQUE. Travaux des Arabes en physique et en mécanique. Traité d'optique d'Alhazen. Connaissances des Arabes en mécanique appliquée. Description de la grande horloge de la mosquée de Damas. Description de divers appareils mécaniques. - 2. CHIMIE. Les bases de la chimie sont dues aux Arabes. Ils découvrent les corps les plus importants, tels que l'acide sulfurique, l'alcool, etc. Les opérations fondamentales de la chimie, comme la distillation leur sont dues. Travaux des principaux chimistes arabes. Leurs théories alchimiques. - 3. SCIENCES APPLIQUÉES, DÉCOUVERTES. Connaissances industrielles des Arabes. Applications de la chimie à l'extraction des métaux, la fabrication de l'acier, la teinture, etc. Inventions de la poudre et des armes à feu. Travaux modernes démontrant que cette découverte leur est due. Recherches de MM. Reinaud et Favé. Différence entre la poudre et le feu grégeois. Innocuité de ce dernier. Chroniques des Arabes prouvant que les armes à feu furent employées par eux bien avant les Européens. Invention du papier de soie par le Chinois et du papier de coton et de chiffons par les Arabes. Application de la boussole à la navigation. Résumé des découvertes Arabes

Chapitre VI Science naturelles et médicales.

1. SCIENCES NATURELLES CHEZ LES ARABES. Ils publièrent de nombreux ouvrages sur les plantes, les métaux, les fossiles, etc. Plusieurs théories toutes modernes sont déjà indiquées dans leurs livres. - 2. SCIENCES MÉDICALES. Importance des sciences chez les Arabes. Indication des ouvrages de médecine et de découvertes des principaux médecins arabes. Aaron, Rhazès, Ali Abbas, Avicenne, Albucacis, Averroès, etc. Hygiène des Arabes. Les préceptes de l'école de Salerne sont extraits des livres arabes. Progrès réalisés par les Arabes dans les sciences médicales. Introduction de nombreux médicaments nouveaux dans la thérapeutique. Les Arabes sont les véritables créateurs de la pharmacie. Leurs découvertes chirurgicales

Chapitre VII Les arts Arabes. Peinture, sculpture, arts industriels.

1. IMPORTANCE DES OEUVRES D'ART POUR LA RECONSTITUTION D'UNE ÉPOQUE. Les oeuvres d'art ne font qu'exprimer les sentiments, croyances, besoins d'une époque, et se transforment avec elle. On doit les ranger parmi les documents historiques les plus importants. L'art d'un peuple se transforme immédiatement aussitôt qu'il est adopté par un autre peuple. Exemple fourni par l'art musulman. Facteurs qui déterminent l'évolution des oeuvres d'art. Conditions nécessaires pour que les œuvres d'art constituent une langue d'une lecture facile. - 2. LES ORIGINES DE L'ART ARABE. Les arts de tous les peuples dérivent toujours de ceux qui les ont précédés. Exemple fournis par les Grecs et les diverses nations européennes. Ce qui constitue l'originalité d'un peuple dans l'art. Création d'un art nouveau avec des éléments antérieurs. Les éléments empruntés par les Arabes aux Byzantins et aux Perses forment bientôt un art entièrement original. En quoi certains peuples n'ont jamais pu s'élever à l'originalité dans l'art. Exemples fournis par les Turcs et les Mongols. Les éléments des arts antérieurs sont superposés chez ces derniers, mais non combinés. - 3. VALEUR ESTHÉTIQUE DES ARTS ARABES. Impossibilité de trouver une échelle absolue pour déterminer la valeur d'une oeuvre d'art. Valeur relative de la beauté et de la laideur. Origine de nos sentiments esthétiques. Origine de nos illusions sur la valeur absolue des oeuvres d'art. L'art n'a pas pour objet de reproduire fidèlement la nature. Caractéristique des arts arabes. - 4. LES ARTS ARABES. Peinture et

sculpture. Travail des métaux et des pierres précieuses. Orfèvrerie, bijouterie, damasquinerie, ciselure. Travail du bois et de l'ivoire. Mosaïques, verrerie, céramique. Étoffes, tapis et tentures

Chapitre VIII L'architecture des Arabes.

1. ÉTAT ACTUEL DE NOS CONNAISSANCES RELATIVES À L'ARCHITECTURE DES ARABES. Extrême insuffisance de ces connaissances. Absence complète de travail d'ensemble sur l'architecture arabe. Importance d'une étude comparée des arts arabes dans les diverses contrées. - 2. ÉLÉMENTS CARACTÉRISTIQUES DE L'ART ARABE. Matériaux de construction. Colonnes et chapiteaux. Arcades. Minarets. Coupoles. Pendentifs. Arabesques et détails d'ornementation. Décoration polychrôme. - 3. ÉTUDE COMPARÉE DES DIVERS MONUMENTS D'ARCHITECTURE ARABE. Classification et description des monuments de la Syrie, de l'Égypte, de l'Afrique septentrionale, de l'Espagne, de l'Inde et de la Perse à diverses époques. Analogies et différences de ces monuments. Nouvelle classification des monuments arabes,

Chapitre IX Commerce des Arabes. - Leur relation avec divers pays.

1. RELATIONS DES ARABES AVEC L'INDE. Ancienneté de ces relations. Routes terrestres et maritimes. Importance des relations commerciales des Arabes avec l'Inde. L'Égypte était l'entrepôt de ce commerce et servait de trait d'union entre l'Occident et l'Orient. - 2. RELATIONS DES ARABES AVEC LA CHINE. Routes terrestres et maritimes. Voyages en Chine des Arabes au Xe siècle. Objet de leur trafic. - 3. RELATIONS DES ARABES AVEC L'AFRIQUE. Importance des explorations des Arabes en Afrique. Elles s'étendaient jusqu'à des régions qu'on commence seulement à explorer aujourd'hui. - 4. RELATIONS DES ARABES AVEC L'EUROPE. Relations avec les régions limitrophes de la Méditerrannée. Relations avec la Russie, le Danemark, la Norvège. Routes qui conduisaient dans le nord de l'Europe

Chapitre X Civilisation de l'Europe par les Arabes. Leur influence en Occident et en Orient

1. INFLUENCE DES ARABES EN ORIENT. Cette influence fut beaucoup plus considérable que celle des Perses, des Grecs et des Romains. Les Arabes furent les seuls conquérants qui réussirent à faire accepter en Orient leur religion, leur langue et leurs arts. Leur influence en Égypte, en Syrie, en Perse, en Chine et dans l'Inde. - 2. INFLUENCE DES ARABES EN OCCIDENT. Barbarie de l'Europe lorsque les Arabes y pénétrèrent. Comment ils civilisèrent l'Europe. Le moyen âge ne vécut que des traductions d'ouvrages arabes. Importance de ces traductions du XIIe au XVe siècle. Ce n'est qu'aux Arabes que l'Europe doit la connaissance des écrivains de l'antiquité. Emprunts que font à leurs livres tous les savants européens antérieurs à la Renaissance. Leur influence dans les universités de France et d'Italie. L'islamisme, considéré comme religion n'exerça aucune influence sur les doctrines scientifiques des Arabes et sur leur propagation. Influence de l'architecture arabe en Europe. Elle fut moins grande sur l'architecture gothique qu'on le croit généralement. Influence des Arabes sur les mœurs de l'Europe. Ils substituent les usages de la chevalerie à la barbarie. Pourquoi l'influence des Arabes sur l'Europe est si généralement méconnue

Livre sixième : La décadence de la civilisation arabe.

Chapitre I Les successeurs des arabes. – Influence des européens en Orient.

1. LES SUCCESSEURS DES ARABES EN ESPAGNE. Causes de la puissance de la monarchie espagnole après la conquête de l'Espagne. Position que les Arabes continuèrent à occuper en Espagne pendant les premiers temps qui suivirent la conquête. Leur expulsion.

Écroulement immédiat de la civilisation espagnole après l'expulsion des Arabes. Dépopulation des villes et des campagnes. Disparition de l'agriculture et de l'industrie. Abaissement considérable du niveau intellectuel de l'Espagne. Elle en est réduite à se faire gouverner par des étranger et à tout emprunter au dehors. L'Espagne n'a jamais pu se relever de la décadence qui suivit le départ des Arabes. - 2. LES SUCCESSEURS DES ARABES EN ÉGYPTE ET EN ORIENT. Résultats de la substitution des Turcs aux Arabes en Orient. Faiblesses des institutions politiques de ces derniers. Leur impuissance à utiliser la civilisation qui leur était léguée. Les derniers successeurs des Arabes en Égypte. Influence des Européens en Égypte. Destruction actuelle des monuments. - 3. SUCCESSEURS DES ARABES DANS L'INDE. Les Mongols et les Anglais. Prospérité de l'Inde sous les Mongols. Misère actuelle de l'Inde. - 4. Cause de l'impuissance des Européens à faire accepter leur civilisation en Orient. Opinion des Orientaux sur notre morale. Résultats des tentatives de civilisation européenne au Japon

Chapitre II Causes de la grandeur et de la décadence des Arabes. État actuel de l'islamisme.

1. CAUSES DE LA GRANDEUR DES ARABES. Influence du moment. Les mêmes qualités produisent des résultats différents suivant les époques. La race. Importance du caractère sur l'évolution d'un peuple. Variation apparente de ces effets. Influence de l'idéal. Il est le plus puissant facteur de l'évolution des sociétés humaines. Puissance de l'idéal créé par Mahomet. La décadence commence pour un peuple quand il n'a plus d'idéal à défendre. Causes des conquêtes des Arabes. Comment elles furent facilitées par une extrême tolérance pour les vaincus. Pourquoi leurs croyances leur survécurent. Facteurs de la civilisation des Arabes. Influence de leurs aptitudes intellectuelles. - 2. CAUSES DE LA DÉCADENCE DES ARABES. Plusieurs des causes de grandeur peuvent être invoquées comme causes de décadence. Influence du caractère. Influence des institutions politiques et sociales. Pourquoi elles arrêtèrent l'évolution des Arabes à un certain moment. Influence des invasions étrangères. Influence de la diversité des races soumises à l'islamisme. Impossibilité de soumette pendant longtemps à un même régime des peuples différents. Influence funeste des croisements. - 3. RANG DES ARABES DANS L'HISTOIRE. Difficulté de trouver une échelle pour mesurer la valeur des individus et des peuples. Cette échelle varie à chaque époque. Importance du caractère. Il détermine le succès bien plus sûrement que l'intelligence. Ce qui constitue la supériorité d'un peuple. Comparaison entre les couches moyennes des Orientaux et les couches européennes correspondantes. - 4. ÉTAT ACTUEL DE L'ISLAMISME. Progrès constants de l'islamisme. Peuples soumis à ses lois. Action bienfaisante qu'il exerce partout où il pénètre. Conclusion

Table des figures (par ordre numérique)

Table méthodique des cartes, planches en couleurs et illustrations

Table des figures
(ordre numérique)

Voir les gravures sur le site internet : Les Classiques des sciences sociales :
Gustave Le Bon

Retour à la table des matières

Planches couleurs :

Planche 1 :	Décoration polychrome d'un pavillon de l'Alhambra à Grenade. Restitution par M. Garcia et le Dr. Gustave Le Bon
Planche 2 :	Table de bronze incrustée d'argent du sultan Mohammed Ben Kalouum. XIIIe siècle (Musée arabe du Caire). D'après une photographie et une aquarelle du Dr. Gustave Le Bon.
Planche 3 :	Mosquée d'Omar à Jérusalem ; d'après une photographie et une aquarelle de Dr. Gustave Le Bon.
Planche 4 :	Sanctuaire de la mosquée Al Acza à Jérusalem. D'après une photographie et une aquarelle de Dr. Gustave Le Bon.
Planche 5 :	Grande mosquée d'Ispahan. D'après un dessin de Coste.
Planche 6 :	Ornementation polychrome d'un plafond de l'ancienne Mosquée de Cordoue (Style Byzantin-Arabe) (Monuments architect. de l'Espagne).
Planche 7 :	Plafond d'une maison moderne à Damas. Dessiné d'après nature par Bourgoin.
Planche 8 :	I. Pavement en marbre d'une ancienne maison du Caire. II. Mosaïque en marbre et nacre de la Grande Mosquée de Damas.
Planche 9 :	Vitraux du Sanctuaire de la Mosquée El Acza à Jérusalem. D'après une photographie et une aquarelle du Dr. Gustave Le Bon.
Planche 10 :	Anciennes lampes arabes de mosquées en verre émaillé (Musée du Caire) D'après une photographie et une aquarelle du Dr. Gustave Le Bon.

Cartes :

Carte 1 :	Carte de l'Arabie et de l'Égypte, d'après les documents les plus récents ;
Carte 2 :	Carte de l'empire des Arabes à l'époque de leur plus grande puissance et de l'Islamisme à l'époque actuelle, dressée sous la direction du Dr. Gustave le Bon

Figure 233 : Carte arabe du milieu du XIIe siècle, dessinée au Caire, par Prisse d'Avesne.
Figure 234 : Carte arabe d'Edrisi (1160) ; d'après V. de Saint-Martin.

Figures :

Introduction

Figure du début de l' “Introduction”

Livre 1 : Le milieu et la race (figures 1 à 19 bis.)

La figure du début du “Livre I”.
Fig. 1 : Le désert ; d'après une photographie.
Fig. 2 : Campement de pèlerins près de la Mecque, à l'époque du pèlerinage ; d'après une photographie instantanée.
Fig. 3 : Vue prise du sommet du Sinaï (Dessin de M. de Laborde).
Fig. 4 : Oasis de Dahab, sur le golfe Élanitique. - Arabie pétrée. - (Dessin de M. de Laborde.)
Fig. 5 : Ville et mosquée de la Mecque ; d'après une photographie du colonel égyptien Sadik bey.
Fig. 6 : La Kaaba, dans la mosquée de la Mecque, pendant le pèlerinage ; d'après une photographie.
Fig. 7 : Nomades et chefs nomades de tribus arabes indépendantes voisines de la mer Morte, photographiés par l'auteur.
Fig. 8 : Bédouins nomades de la Syrie, photographiés à Jéricho par l'auteur.
Fig. 9 : Arabes sédentaires de la Syrie, photographiés à Damas par l'auteur.
Fig. 10 : Arabe sédentaire de la Syrie, photographiés à Damas par l'auteur.
Fig. 11 : Arabes de la Haute Égypte, photographiés près de Thèbes par l'auteur.
Fig. 12 : Femmes arabes des environs du Caire, d'après une photographie.
Fig. 13 : Musulmans de la Nubie ; d'après des photographies de l'auteur.
Fig. 14 : Musulmanes de la Nubie ; d'après des photographies de l'auteur.
Fig. 15 : Mendiants marocains ; d'après une photographie.
Fig. 16 : Marchand d'eau marocain de Tanger ; d'après une photographie.
Fig. 17 : Arabes nomades du désert de la Syrie ; d'après une photographie.
Fig. 18 : Femmes bédouines du désert de la Syrie ; d'après une photographie.
Fig. 19 : Chameliers de l'Arabie pétrée.
Fig. 19 bis : Agate.

Livre 2 : Les origines de la civilisation arabe : figures 20 à 58.

La figure du début du “Livre II”.
Fig. 20 : Vue de Médine ; d'après une photographie.
Fig. 21 : Campement des pèlerins aux portes de Médine ; d'après une photographie instantanée.
Fig. 22 : Ablutions au puits sacré de Zem-Zem pendant le pèlerinage de la Mecque ; d'après une photographie instantanée.
Fig. 23 : Tombeau de Fatime, fille de Mahomet, dans le grand cimetière de Damas ; d'après une photographie.
Fig. 24 : Ornements extraits d'un ancien coran du Caire (Ebers).
Fig. 25 : Chiffre de Mahomet ; d'après une ancienne inscription de la Mosquée de Touloun, relevée par M. Marcel.

Fig. 26 : Dernière page d'un ancien coran de la Bibliothèque de l'Escurial (Musée espagnol).
Fig. 27 : Dernière page d'un ancien coran de la Bibliothèque de l'Escurial (Musée espagnol).
Fig. 28 à 30 : Monnaies des premiers khalife. (Ces monnaies et les suivantes proviennent de la collection de M. Marcel).
Fig. 31 : Monnaie de khalife ommiade de Damas, Echâm, 107 de l'hégire (725 Jésus-Christ). (Ces monnaies proviennent de la collection de M. Marcel).
Fig. 32 : Monnaie de khalife el Mahady, 162 de l'hégire (779 Jésus-Christ). (Ces monnaies proviennent de la collection de M. Marcel).
Fig. 33 : Monnaie de khalife el Mamoun, 218 de l'hégire (833 Jésus-Christ). (Ces monnaies proviennent de la collection de M. Marcel)
Fig. 34 : Monnaie de Touloun, 157 de l'hégire (870 Jésus-Christ). (Ces monnaies proviennent de la collection de M. Marcel).
Fig. 35 : Monnaie du khalife Raddy, 328 de l'hégire (933 Jésus-Christ). (Ces monnaies proviennent de la collection de M. Marcel).
Fig. 36-37 : Monnaie en or du khalife fatimite Mostanser, 442 et 465 de l'hégire (1050 et 1072 Jésus-Christ). (Ces monnaies proviennent de la collection de M. Marcel).
Fig. 38 : Monnaie du sultan Saladin frappée à Damas, l'an 583 de l'hégire (1187 de Jésus-Christ). Elle porte sur son revers le nom du khalife abisside de Bagdad. (Ces monnaies proviennent de la collection de M. Marcel).
Fig. 39 : Autre monnaie de Saladin. (Ces monnaies proviennent de la collection de M. Marcel).
Fig. 40 : Monnaie du khalife el Melck-el-Kamel du commencement du XIIIe siècle. Elles portent au revers le nom du khalife abbasside de Bagdad. (Ces monnaies proviennent de la collection de M. Marcel).
Fig. 41 : Monnaie du sultan Beybars. (Ces monnaies proviennent de la collection de M. Marcel).
Fig. 42 à 50 : Monnaie des Arabes d'Espagne. (Musée espagnol d'antiquités.) (Ces monnaies proviennent de la collection de M. Marcel).
Fig. 51 : Enseigne arabe des Almohades. (Musée espagnol d'antiquités.)
Fig. 52 : Clefs arabes de villes et de châteaux. (Musée espagnol d'antiquités.)
Fig. 53 : Casse-tête d'un prince arabe d'Égypte. Cette arme et les quatre suivantes ont été dessinées par Prisse d'Avesnes. Elles sont de style persan-arabe.
Fig. 54 : Poignard d'un prince arabe d'Égypte. Cette arme a été dessinée par Prisse d'Avesnes. Elle est de style persan-arabe.
Fig. 55 : Lance d'un prince arabe d'Égypte. Cette arme a été dessinée par Prisse d'Avesnes. Elle est de style persan-arabe.
Fig. 56 et 57 : Haches d'un prince arabe d'Égypte. Cette arme a été dessinée par Prisse d'Avesnes. Elle est de style persan-arabe.
Fig. 58 : Casque d'un prince arabe d'Égypte. (Style persan-arabe).

Livre 3 : L'empire des Arabes : figures 59 à 163.

La figure du début du “Livre III”.
Fig. 59 : Murs de Damas ; d'après une photographie.
Fig. 60 : Faubourg du Meidan à Damas ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 61 : Rue de Damas ; d'après une photographie.
Fig. 62 : Cour de la grande mosquée de Damas ; d'après une photographie.
Fig. 63 : Minaret de Jésus (grande mosquée de Damas).
Fig. 64 : École et maître d'école, à Damas ; d'après une photographie de l'auteur.

Fig. 65 : Mosquée d'Omar (temple de Jérusalem) ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 66 : Intérieur de la mosquée d'Omar (temple de Jérusalem) ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 67 : Plafonds de la première galerie intérieure de la mosquée d'Omar (temple de Jérusalem) ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 68 : Mihrab de Zacharie, dans la mosquée El-Akza ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 69 : Oratoire d'Omar dans la mosquée El-Akza ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 70 : Tour de Ramlch ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 71 : Mosquée d'Orfa (Mésopotamie) ; d'après un dessin de Flandin.
Fig. 72 : Passage de l'Euphrate à Bin-Hadjik ; d'après un dessin de Flandin.
Fig. 73 : Vue prise dans Bagdad, près de la mosquée Ahmet-Kiaïa ; d'après un dessin de Flandin.
Fig. 74 : Vue prise dans Bagdad ; d'après un dessin de Flandin.
Fig. 75 : Vue prise dans Bagdad ; d'après un dessin de Flandin.
Fig. 76 : Pavillon Tchéel-Soutoun à Ispahan ; d'après un dessin de Coste.
Fig. 77 : Intérieur d'une mosquée d'Ispahan ; d'après un dessin de Coste.
Fig. 78 : Pavillon des miroirs, à Ispahan ; d'après un dessin de Coste.
Fig. 79 : Portail de la mosquée du Kautab, près de Delhi, et colonne de fer du roi Dhava ; d'après une photographie de Frith.
Fig. 80 : Tour de Kautab, près de Delhi ; d'après une photographie.
Fig. 81 : Porte d'Aladin, au Kautabs, près de Delhi ; d'après une photographie de Frith.
Fig. 82 : Tombeau d'Akbar, à Secundra ; d'après une photographie.
Fig. 83 : Temple de Binderaboun près de Muttra ; d'après une photographie.
Fig. 84 : Le Tâdj Mahal à Agra ; d'après une photographie.
Fig. 85 : Grande salle octogone et dôme dans l'intérieur du Tâdj.
Fig. 86 : Balustrade en marbre blanc ciselé entourant les cénotaphes de Shah Jehan et de sa femme, au Tâdj.
Fig. 87 : Jumma-Musjid, grande mosquée de Delhi ; d'après une photographie.
Fig. 88 : Intérieur de l'une des salles du palais des rois Mogols à Delhi ; d'après une photographie.
Fig. 89 : Arabes des bords du Nil (Haute Égypte) ; d'après une photographie une photographie instantanée de l'auteur.
Fig. 90 : Palmiers de Gizèh) ; d'après une photographie.
Fig. 91 : Ile de Rodah au Caire (Ebers).
Fig. 92 : Vue du Caire ; d'après une photographie. On voit la mosquée de Kaït bey au premier plan.
Fig. 93 : Le Caire. Vue de la citadelle et de la mosquée Mehamet Ali ; d'après une photographie.
Fig. 94 : Intérieur de la mosquée d'Amrou ; d'après un dessin de Coste.
Fig. 95 : Cour intérieure, fontaine et minaret de la mosquée de Touloun (Ebers).
Fig. 96 : Sanctuaire de la mosquée de Touloun (Ebers).
Fig. 97 : Porte El-Saydet à la mosquée El-Azhar ; d'après un dessin de Coste.
Fig. 98 : Partie supérieure des minarets de la mosquée El-Azhar ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 99 : Fenêtre de la mosquée de Kalaoun.
Fig. 100 : Rue du Caire ; d'après une photographie.
Fig. 101 : Vue de la mosquée Hassan (Ebers).
Fig. 102 : Fontaine aux ablutions de la mosquée Hassan. État actuel ; d'après une photographie.
Fig. 103 : Mosquée Akhor au Caire ; d'après une photographie.

Fig. 104 : Mosquée funéraire el Barqouq aux tombeaux des khalifes ; d'après une photographie.
Fig. 105 : Le Caire. Plaine des tombeaux, au pied de la citadelle et de la mosquée Méhémet Ali ; d'après une photographie.
Fig. 106 : Intérieur de la mosquée Mouaîyad ; d'après un dessin de Coste.
Fig. 107 : Mosquée sépulturale de Kaït bey ; d'après une photographie.
Fig. 108 : Chaire et sanctuaire de la mosquée de Kaït bey ; d'après une photographie.
Fig. 109 : Porte-Bab-el-Fotouh (Ebers).
Fig. 110 : Puits de Joseph construit au Caire par les Arabes ; d'après un dessin de Coste.
Fig. 111 : Salon de réception arabe au Caire ; d'après un dessin de Prisse d'Avesne.
Fig. 112 : Vue de Tunis ; d'après une photographie.
Fig. 113 : Village berbère ; d'après une photographie de Geyser, à Alger.
Fig. 114 : Berbère de l'Algérie ; d'après une photographie.
Fig. 115 : Femme berbère fabriquant le kouskoussou ; d'après une photographie.
Fig. 116 : Une des portes de la grande mosquée de Sidi Okba à Kairouan ; d'après une photographie.
Fig. 117 : Vue du minaret de la grande mosquée de Sidi Okba ; d'après une photographie.
Fig. 118 : Ancienne mosquée de Kairouan ; d'après une photographie.
Fig. 119 : Ornements en faïence émaillée pris dans une mosquée de Kairouan ; d'après une photographie.
Fig. 120 : Sculpture d'un panneau pris dans une mosquée de Kairouan ; d'après une photographie.
Fig. 121 : Mihrab de la mosquée Si-el-Habbib, à Kairouan ; d'après une photographie.
Fig. 122 : Façade de la mosquée Djâma-el-Kebir, à Alger.
Fig. 123 : Minaret de la grande mosquée de Tanger ; d'après une photographie.
Fig. 124 : Intérieur de la mosquée Sidi Bou Médine, à Tlemcem ; d'après une photographie.
Fig. 125 : Vue générale de Tanger (Maroc) ; d'après une photographie.
Fig. 126 : Bras d'une croix en or ornée de pierreries provenant des Visigoths de Tolède (VIIe siècle) ; d'après une photographie.
Fig. 127 : Intérieur de la mosquée de Cordoue
Fig. 128 : Façade du mihrab de la mosquée de Cordoue ; d'après un dessin de Murphy.
Fig. 129 : Plan de la mosquée de Cordoue ; d'après les anciens auteurs arabes.
Fig. 130 : Porte du Soleil à Tolède ; d'après une photographie.
Fig. 131 : Façade de l'Alcazar de Séville ; d'après une photographie.
Fig. 132 : Intérieur de l'une des cours de l'Alcazar de Séville ; d'après une photographie.
Fig. 133 : Intérieur de l'une des cours de l'Alcazar de Séville ; d'après une photographie.
Fig. 134 : Salle des rois Maures à l'Alcazar de Séville ; d'après une photographie
Fig. 135 : La Giralda de Séville ; d'après un dessin de G. de Prangey.
Fig. 136 : Élévation du mihrab de la mosquée de l'Alhambra ; d'après un dessin de O. Jones.
Fig. 137 : Façade de la mosquée de l'Alhambra de Grenade.
Fig. 138 : Cour de l'Alberca ; d'après un dessin de O. Jones.
Fig. 139 : Vue prise dans la salle des deux Sœurs ; d'après un dessin de O. Jones.
Fig. 140 : Salle des Abencerrages, à l'Alhambra ; d'après un dessin de Murphy.
Fig. 141 : Intérieur du cabinet de Linderaja, à l'Alhambra.
Fig. 142 : Cours des Lions, à l'Alhambra ; d'après une photographie.
Fig. 143 : Détails de l'une des fenêtres de la mosquée de l'Alhambra.
Fig. 144 : Alcazar de Ségovie ; d'après une photographie.

Fig. 145 : Alcazar de Ségovie ; d'après une photographie.
Fig. 146 : Façade principale du château arabe de la Ziza en Sicile ; d'après une photographie
Fig. 147 : Vue intérieure du château arabe de la Ziza en Sicile ; d'après un dessin de Girault de Prangey.
Fig. 148 : Détail d'architecture de l'une des façades du palais arabe de la Cuba en Sicile ; d'après une photographie.
Fig. 149-151 : Monnaies chrétiennes-arabes des rois normands de Sicile.
Fig. 152 : Buire arabe du Xe siècle, en cristal de roche, du musée du Louvre. (Gazette des Beaux-Arts).
Fig. 153 : Armes arabes de diverses époques ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 154 : Gaines et fourreaux d'armes arabes ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 155 : Porte de Damas, à Jérusalem ; d'après une photographie.
Fig. 156 : Vue d'une partie des murs de Jérusalem ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 157 : Vue Jérusalem ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 158 : Le Haram-ech-Chérif. Intérieur de l'enceinte où se trouve la mosquée d'Omar à Jérusalem et où se trouvait autrefois le temple de Solomon ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 159 : Chaire de marbre, dite chaire d'Omar, dans l'enceinte du Haram à Jérusalem ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 160 : Porte de Jaffa à Jérusalem ; d'après une photographie instantanée de l'auteur.
Fig. 161 : Verre arabe, dit de Charlemagne, probablement rapporté d'Orient à l'époque des Croisades (Musée de Chartres).
Fig. 162 : Vase arabe de cuivre damasquiné, connu sous le nom de baptistère de Saint Louis. (Musée du Louvre).
Fig. 163 : Ancien plat arabe en cuivre.

Livre 4 : Les mœurs et les institutions des Arabes : figures 164 à 214

La figure du début du “Livre IV”.
Fig. 163 bis : Oasis de Biskra (Algérie) ; d'après une photographie.
Fig. 164 : Campement d'Arabes nomades en Algérie ; d'après une photographie instantanée.
Fig. 165 : Un marché au Maroc ; d'après une photographie instantanée.
Fig. 166 : Campement de nomades aux portes de Tanger ; d'après une photographie instantanée.
Fig. 167 : Chameliers d'Égypte ; d'après une photographie.
Fig. 168 : Arabes nomades faits prisonniers aux environs de Tunis ; d'après une photographie.
Fig. 169 : Femmes bédouines des environs de Baallbech (Syrie) ; d'après une photographie.
Fig. 170 : Une ancienne rue du Caire ; d'après une photographie.
Fig. 171 : Une rue de Tanger (Maroc) ; d'après une photographie instantanée.
Fig. 172 : Monture du Caire ; d'après une photographie de Sebah.
Fig. 173 : Porte d'une ancienne maison du Caire ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 174 : Plafond d'une ancienne maison arabe du Caire ; d'après une photographie de l'auteur
Fig. 175 : Vitrail du harem du palais d'Azhad pacha, à Damas ; d'après une photographie de l'auteur.

Fig. 176 : Un cortège nuptial au Caire ; d'après une photographie de Sébah.
Fig. 177 : Narghilé arabe en cuivre incrusté d'argent ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 178 : Narghilé persan-arabe ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 179 : Boutique d'armurier arabe en Syrie ; d'après une photographie.
Fig. 180 : Vendeurs ambulants, au Caire ; d'après une photographie de Sebah.
Fig. 181 : Écrivain public à Jérusalem ; d'après une photographie.
Fig. 182 : Marchands d'eau, au Caire ; d'après une photographie.
Fig. 183 : Intérieur d'une cour arabe, au Caire ; d'après une photographie.
Fig. 184 : Ancienne coupe arabe en verre (Ebers).
Fig. 185 : Ancien vase arabe en cuivre.
Fig. 186-187 : Cadenas arabe.
Fig. 188 : Coffret du sultan Kalaoum ; d'après un dessin de Prisse d'Avesne.
Fig. 189 : Fragment de sculpture arabe sur pierre, photographié au Caire par l'auteur.
Fig. 190 : Lampe de moquée du Caire.
Fig. 191 : Une rue de Tanger ; d'après une photographie.
Fig. 192 : Grand marché de Tanger (Maroc) ; d'après une photographie instantanée.
Fig. 193 : Marchande de poterie de la haute Égypte (Ebers).
Fig. 194 : Jeune fille copte (Ebers).
Fig. 195 : Femme berbère de l'Algérie ; d'après une photographie.
Fig. 196 : Femme berbère des environs de Biskra ; d'après une photographie.
Fig. 197 : Jeune fille marocaine ; d'après une photographie.
Fig. 198 : Jeune femme arabe d'Alger ; d'après une photographie.
Fig. 199 : Jeune fille syrienne ; d'après une photographie.
Fig. 200 : Jeune dame turque en costume de ville ; d'après une photographie.
Fig. 201 : Intérieur du harem du palais d'Azhad pacha, à Damas ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 202 : Plateau de cuivre incrusté d'argent à Damas ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 203 : Un des mihrabs de la mosquée El Azhar, au Caire ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 204 : Tombeau d'un saint arabe dans le bois sacré de Blidah (Algérie) ; d'après une photographie.
Fig. 205 : Partie supérieure de la chapelle sépulcrale des khalifes abassides récemment découverte au Caire ; d'après une photographie.
Fig. 206 : Plafond de la mosquée Mouaîad au Caire ; d'après un dessin de Coste.
Fig. 207 : Vitrail d'une mosquée arabe du Caire ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 208 : Vitraux d'une mosquée du Caire ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 209 : Vitrail d'une mosquée arabe ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 210 : Flambeau du sultan Kalaoun ; d'après un dessin de Prisse d'Avesne.
Fig. 211 : Flambeau du sultan Kalaoun ; d'après un dessin de Prisse d'Avesne.
Fig. 212 : Ancienne lampe de mosquée, en bronze ; photographiée au Caire par l'auteur.
Fig. 213 : Ancienne lampe arabe provenant de la mosquée de l'Alhambra. Le modèle original a 2 mètres 15 de hauteur. (Musée espagnol d'antiquités).
Fig. 214 : Derviches tourneurs ; d'après un croquis.

Livre 5 : La civilisation des Arabes : figures 215 à 353.

La figure du début du “Livre V”.

Fig. 215 : Porte d'une petite moquée-école, à Damas ; d'après une photographie de l'auteur.

Fig. 216 : Ancien couvent de derviches, école et fontaine publique au Caire ; d'après un dessin de Coste.
Fig. 217 : Encrier en cuivre repoussé (style persan-arabe) ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 218 : Inscriptions de la couverture d'un ancien coran (Ebers).
Fig. 219 : Inscription ornementale formée par la combinaison de caractères koufiques.
Fig. 220-223 : Sceau des quatre premiers khalifes Abou-Bekr, Omar, Othman et Ali.
Fig. 224 : Frise d'une coupe arabe formant inscription par la déformation de la partie inférieure des personnages.
Fig. 225 : Inscription arabe moderne relevée dans une maison de Damas par l'auteur.

Fig. 226 : Inscription arabe moderne relevée dans une maison de Damas par l'auteur.
Fig. 227 : Fragment d'une inscription d'un coffret persan incrusté de nacre (collection Schefer) ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 228 : Ancien astrolabe arabe (Musée espagnol d'antiquités).
Fig. 229 : Ancien astrolabe arabe (autre face de l'instrument précédent) (Musée espagnol d'antiquités).
Fig. 230 : Face antérieure d'un astrolabe arabe, conservé à la Bibliothèque nationale de Paris ; d'après une photographie.
Fig. 231 : Face postérieure du même astrolabe arabe, conservé à la Bibliothèque nationale de Paris ; d'après une photographie.
Fig. 232 : Astrolabe arabe de Philippe II d'Espagne (Musée espagnol d'antiquités).
Fig. 233 : Carte arabe du milieu du XIIe siècle, dessinée au Caire, par Prisse d'Avesne.
Fig. 234 : Carte arabe d'Edrisi (1160) ; d'après V. de Saint-Martin.
Fig. 235-236 : Cavaliers arabes lançant le feu grégeois ; d'après un ancien manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris.
Fig. 237 : Projectiles incendiaires employés par les Arabes au XIIIe siècle. Cavalier porteur d'une lance à feu. Il est recouvert comme ses servants d'une chemise de drap épais semé d'étoupes, destinée à être imbibée de naphte qu'on allumait ensuite, pour semer l'épouvante parmi les ennemis ; d'après un ancien manuscrit arabe conservé à Saint-Pétersbourg.
Fig. 238 : Armes à feu employées par les Arabes au XIIIe siècle. Artilleur tenant à la main un petit canon, qu'il approche d'une flamme pour mettre le feu à la charge et faire partir le boulet ; d'après un ancien manuscrit arabe conservé à Saint-Pétersbourg.
Fig. 239 : Fragment d'ancienne étoffe (Ebers).
Fig. 240 : Fragment d'ancienne étoffe arabe.
Fig. 241 : Fragment d'ancienne étoffe arabe ; d'après un dessin de Prisse d'Avesne
Fig. 242 : Fragment d'ancienne étoffe arabe ; d'après un dessin de Prisse d'Avesne.
Fig. 243 : Ancienne selle arabe (Musée royal de Madrid) ; d'après une photographie de Laurent.
Fig. 244 : Entrée de l'une des salles de l'université El Azhar, au Caire (Ebers).
Fig. 245-281 : Joyaux et pierres gravées arabes. (Musée espagnol d'antiquités).
Fig. 282 : Détails d'architecture d'une porte de l'Alhambra ; d'après une photographie.
Fig. 283 : Margelle en pierre d'un puits arabe, à Cordoue ; d'après une photographie.
Fig. 284-285 : Monnaies du khalife Omar.
Fig. 286 : Broche arabe (Syrie) ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 287 : Parure arabe en argent (Syrie) ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 288 : Guéridon arabe en bronze incrusté d'argent ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 289 : Partie supérieure d'un guéridon en bronze incrusté d'argent du XIIIe siècle ; photographié au Caire par l'auteur.
Fig. 290 : Ancienne porte arabe du Caire ; d'après une photographie de l'auteur.

Fig. 291 : Ancien panneau de bois incrusté d'ivoire pris dans une porte du Caire (collection Schefer) ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 292 : Panneau d'une porte en bois du salon des Ambassadeurs, à l'Alcazar de Séville (Musée espagnol d'antiquités).
Fig. 293 : Table en bois incrusté, du Caire ; d'après une photographie.
Fig. 294 : Guéridon arabe en bois, du Caire ; d'après une photographie.
Fig. 295 : Marque arabe en bois, d'un boulanger
Fig. 296 : Coffret du XIe siècle ; style persan-arabe. (Musée espagnol d'antiquités).
Fig. 297 : Ancien coffre arabe, en bois incrusté, du Caire ; d'après une photographie.
Fig. 298 : Coffret d'ivoire sculpté du XIIe siècle (Musée de Kensington) ; d'après une photographie de M. Ch. Relvas.
Fig. 299 : Coffret d'ivoire sculpté de Cordoue du Xe siècle (Musée de Kensington).
Fig. 300 : Vase arabe de l'Alhambra.
Fig. 301 : Faïence émaillée de la porte principale du mausolée du Tamerlan ; d'après l'Album photographique du général Kaufman.
Fig. 302 : Arcades de la mosquée de Cordoue.
Fig. 303-307 : Tours de diverses églises de Tolède copiées sur d'anciens minarets arabes.
Fig. 308-309 : Tours d'églises de Tolède copiées sur d'anciens minarets arabes.
Fig. 310 : Tour arabe de l'église Santiago à Tolède ; d'après une photographie.
Fig. 311 : Porte de Bisagra, à Tolède.
Fig. 312 : Vue prise dans l'Alhambra ; d'après une photographie.
Fig. 313 : Détails d'ornementation d'un chapiteau et d'une colonne de l'Alhambra.
Fig. 314 : Détails de l'étage supérieur de la Salle des deux Sœurs, à l'Alhambra ; d'après un dessin de O. Jones.
Fig. 315 : Galerie supérieure de l'une des cours de l'alcazar de Séville ; d'après une photographie de Laurent.
Fig. 316 : L'une des portes de la cour des demoiselles à l'alcazar de Séville ; d'après une photographie de Laurent.
Fig. 317 : Ancienne mosquée d'Hamaadan (Perse) ; d'après un dessin de Coste.
Fig. 318 : Mosquée et tombeau de Shah-Koda, à Sultanieh, Perse XVIe siècle ; d'après un dessin de Textier.
Fig. 319 : Mausolée de Tamerlan, à Samarkand ; d'après une photographie de l'album du général Kaufman.
Fig. 320 : Élévation restituée de la mosquée des Sunni, à Tabriz (Perse) ; d'après un dessin de Textier.
Fig. 321 : Une mosquée d'Ispahan ; d'après un dessin de Coste.
Fig. 322 : Palais du Rajah de Goverdhum (Inde) ; d'après une photographie.
Fig. 322 bis : Bracelet en or repoussé du XIVe siècle. Style hispano-arabe ; d'après une photographie (Musée archéologique de Madrid)
Fig. 323 : Coffret en ivoire sculpté du Xe siècle. Style indo-arabe (Musée de Kensington) ; d'après une photographie.
Fig. 324 : Coffret arabe du Maroc, en ivoire sculpté, du XIe siècle ; d'après une ancienne gravure.
Fig. 325 : Vase de bronze de style chinois-arabe (collection Schéfer) ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 326 : Vase de bronze chinois-arabe (collection Schéfer) ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 327-329 : Vases de bronze de style chinois-arabe (collection Schéfer) ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 330 : Vase de cuivre incrusté d'argent. Style moderne de Damas ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 331 : Façade de l'alcazar de Ségovie, état actuel ; d'après une photographie.

Fig. 332 : Alcazar de Ségovie (style hispano-arabe) ; d'après un ancien dessin de Wiesener.
Fig. 333 : Tour de Bélemm, Portugal (style hispano-arabe) ; d'après une photographie.
Fig. 334 : Abside de l'église de Saint-Pierre, à Calatayud (style hispano-arabe) ; d'après une ancienne gravure.
Fig. 335-343 : Chapiteaux arabes et de style hispano-arabe (Musée espagnol d'antiquités).
Fig. 344 : Arcade de la Aljaféria de Sarragosse.
Fig. 345 : Arcade de style hispano-arabe (Tolède) (Musée espagnol d'antiquités).
Fig. 346 : Détails de la décoration de l'église El Transito (ancienne synagogue de Tolède) ; style judéo-arabe.
Fig. 347 : Détails de décoration de l'église El Transito (ancienne synagogue de Tolède) ; style judéo-arabe.
Fig. 348 : Fragment de l'ancienne arcade de l'église du couvent des religieuses du Corps du Christ, à Ségovie ; style hispano-arabe.
Fig. 349 : Porte du pardon, à Cordoue (style hispano-arabe) ; d'après une photographie.
Fig. 350 : Battant d la porte du pardon, à Cordoue.

Fig. 351 : Porte de la sacristie du maître autel de la cathédrale de Séville (Style hispano-arabe).
Fig. 352 : Collier en or fabriqué à Grenade, style hispano-arabe du XIVe siècle (Musée archéologique de Madrid) ; d'après une photographie.
Fig. 353 : Lampe en verre émaillé ; d'après Prisse d'Avesne.
Fig. 354 : inexistante

Livre 6 : La décadence de la civilisation des Arabes : figures 355 à 366.

La figure du début du “Livre VI”.
Fig. 355 : Château moderne de la Penha (Portugal), style hispano-araabe ; d'après une photographie.
Fig. 356 : Bouclier de Philippe II d'Espagne ; d'après une photographie de Laurent.
Fig. 357 : Ancien bouclier en cuir d'un roi de Grenade ; d'après une photographie.
Fig. 358 : Marteau du portail de la cathédrale de Taragone ; style hispano-arabe.
Fig. 359 : Place royale à Ispahan ; d'après un dessin de Coste.
Fig. 360 : Façade principale de la mosquée du sultan Achmet, à Constantinople ; d'après une photographie.
Fig. 361 : La mosquée du sultan Achmet, à Constantinople, vue du Bosphore ; d'après une photographie.
Fig. 362 : Arabe marchand de pains ambulant, à Jérusalem ; d'après une photographie instantanée.
Fig. 363 : Arabes des environs d'Assouan (haute Égypte) ; d'après une photographie instantanée de l'auteur.
Fig. 364 : Jeune Arabe de la haute Égypte ; d'après une photographie de l'auteur.
Fig. 365 : Marchand tunisien ; d'après une photographie.
Fig. 366 : Tabouret de bois incrusté de nacre de Damas ; d'après une photographie de l'auteur.
La figure “fin du volume”.

Table méthodique des figures, cartes et planches en couleurs.

Voir la table méthodique des gravures sur le site internet : Les Classiques des sciences sociales : Gustave Le Bon

Retour à la table des matières

La table suivante a pour but de permettre de trouver immédiatement les gravures concernant un sujet donné. C'est ainsi par exemple que tous les types d'arabes des divers pays se trouvent réunis dans un paragraphe spécial. Les diverses parties d'un même édifice souvent représentées dans des chapitres différents se trouvent rapprochés dans le paragraphe architecture où tous les monuments se trouvent en outre classés par contrée. Qu'il s'agisse de types de races, d'armes, de bijoux ou d'objets quelconques toutes les gravures concernant le même sujet ont été rapprochées. Ce n'est que pour les monuments qu'il a paru utile d'adopter une première division par contrées.

1. TYPES DE RACES

Les 34 figures de cette série représentent plus de 150 individus. À l'exception de 2 portraits de femmes empruntés à Ebers, elles ont toutes été exécutées d'après des photographies.

Chameliers de l'Arabie pétrée (figure 19)
Arabes nomades du désert de la Syrie (figure 17)
Nomades et chefs nomades de tribus arabes indépendantes, voisines de la mer Morte (figure 7)
Bédouins nomades de la Syrie, voisins de Jécho (figure 8)
Arabes sédentaires de Damas (figure 9)
Arabe sédentaire de la Syrie (figure 10)
Écrivain public, à Jérusalem (figure 181)
Arabe marchand de pain ambulant, à Jérusalem (figure 362)
Femmes bédouines du désert de la Syrie (figure 18)

Femmes bédouines des environs de Baalbeck (Syrie) (figure 169)
Jeune fille syrienne (figure 199)
Chameliers d'Égypte (figure 167)
Marchands d'eau, au Caire (figure 182)
Arabe d'un cortège nuptial, au Caire (figure 176)
Types divers d'Arabes, au Caire (figure 183)
Arabes de la haute Égypte (figure 11)
Jeune Arabe de la haute Égypte (figure 364)
Arabes des bords du Nil (haute Égypte) (figure 89)
Arabes des environs d'Assouan (haute Égypte) (figure 363)
Femmes arabes des environs du Caire (figure 12)
Marchande de poterie de la haute Égypte (figure 193)
Jeune fille copte (figure 194)
Musulmans de la Nubie (figure 13)
Musulmanes de la Nubie (figure 14)
Mendiants marocains (figure 15)
Marchand d'eau marocain, à Tanger (figure 16)
Jeune fille marocaine (figure 197)
Arabes nomades faits prisonniers aux environs de Tunis (figure 168)
Jeune femme arabe d'Alger (figure 198)
Berbère de l'Algérie (figure 114)
Femme berbère des environs de Biskra (figure 196)
Femme berbère de l'Algérie (figure 195)
Femme berbère fabriquant le kouskoussou (figure 115)
Jeune dame turque en costume de ville (figure 200)

2. VUES ET PAYSAGES.

Le désert de l'Arabie (figure 5)
Vue prise du Sinaï (figure 7)
Oasis de Dahab, sur le golfe Élanitique (Arabie pétrée) (figure 4)
Passage de l'Euphrate, à Bin-Hadjik (figure 72)
Vue prise dans Bagdad (figure 74)
Oasis de Biskra (Algérie) (figure 163)
Village berbère (figure 113)
Vue générale du Caire (figure 93)
Ile de Rodah, au Caire (figure 91)
Palmiers de Gizeh (figure 90)

3. SCÈNES DE MŒURS, VUES PITTORESQUES.

Presque toutes les figures de cette série ont été exécutées d'après des photographie instantanées.

Ablutions au puits sacré de Zem-Zem pendant le pèlerinage de la Mecque (figure 22)
Campement de pèlerins près de la Mecque (figure 2)
Campement de pèlerins aux portes de Médine (figure 21)
Boutique de marchand tunisien (figure 365)
Écrivain public, à Jérusalem (figure 181)
Boutique d'armurier arabe, en Syrie (figure 179)
Une rue de Jérusalem (figure 160)
Maître d'école et ses élèves, à Damas (figure 64)

Femme berbère fabriquant le kouskoussou (figure 115)
Campement d'Arabes nomades en Algérie (figure 164)
Campement de nomades aux portes de Tanger (figure 166)
Un marché au Maroc (figure 165)
Grand marché de Tanger (Maroc) (figure 192)
Une rue de Tanger (Maroc) (figure 171)
Marchands d'eau au Caire (figure 182)
Une rue du Caire (figure 100)
Vendeurs ambulants au Caire (figure 180)
Cortège nuptial au Caire (figure 176)
Monture du Caire (figure 172)
Groupe d'Arabes au bord du Nil (figure 89)
Derviches tourneurs (figure 214)

4. ARCHITECTURE.

Cette série comprend environ 150 figures représentant des vues d'ensemble ou de détail d'environ 70 monuments arabes ou mélangés d'influence arabe existant actuellement dans les diverses parties de l'ancien empire des khalifes. Pour faciliter les recherches on les a classés par contrées.

ARABIE

La Mecque. Vue de la mosquée (figure 5)
La Mecque. Intérieur de la mosquée et vue de la Kaaba pendant le pèlerinage (figure 6)
Médine. Vue de la ville (figure 20)

JÉRUSALEM ET SES ENVIRONS

Jérusalem. Vue de la ville (figure 157)
Jérusalem. Partie des murailles (figure 156)
Jérusalem. Porte de Damas (figure 155)
Le Haram-ech-chérif. Intérieur de l'enceinte
où se trouve la mosquée d'Omar, à Jérusalem, et où se trouvait autrefois le temple de Salomon (figure 158)
Chaire de marbre, dite chaire d'Omar, dans l'enceinte du Harm, à Jérusalem (figure 159)
Mosquée d'Omar (figure 65)
Intérieur de la mosquée d'Omar (figure 66)
Plafonds de la première galerie intérieure de la mosquée d'Omar (figure 67)
Mihrab de Zacharie, dans la mosquée el-Akza (figure 68)
Oratoire d'Omar, dans la mosquée el-Akza (figure 69)
Tour arabe de Ramleh (figure 70)

DAMAS

Damas. Murs de la ville (figure 59)
Rue, à Damas (figure 61)
Faubourg du Meïdan, à Damas (figure 60)
Grande mosquée de Damas. Cour intérieure (figure 62)
Minaret de Jésus (grande mosquée de Damas) (figure 63)
Mosquée école, à Damas (figure 215)
Tombeau de Fatime, fille du prophète, dans le grand cimetière de Damas (figure 23)
Palais d'Azhad pacha, à Damas. Intérieur du harem (figure 201)

LE CAIRE

Mosquée d'Amrou (cour intérieure) (figure 94)
Mosquée de Touloun, sanctuaire (figure 96)
Mosquée de Touloun (cour, fontaine et minaret) (figure 95)
Chapelle sépulcrale des khalifes Abassides (figure 205)
Mosquée el-Azhar. Porte el-Saydet (figure 97)
Mosquée el-Azhar. Minarets (figure 98)
Mosquée el-Azhar. Entrée de l'une des salles où se font les cours (figure 244)
Mosquée el-Azhar. Un des mihrabs (figure 203)
Porte Bab-el-Fotouh (figure 109)
Citadelle du Caire (figure 93)
Puits dit de Joseph (figure 110)
Ancien couvent de derviches et fontaine publique (figure 216)
Mosquée de Kalaoun. Une des fenêtres (figure 99)
Mosquée Hassan. Vue d'ensemble (figure 101)
Mosquée Hassan. Fontaine aux ablutions (figure 102)
Mosquée funéraire d'el-Barquouq (figure 104)
Mosquée Mouaiad. Intérieur (figure 106)
Mosquée funéraire de Kaït bey (figure 107)
Chaire et sanctuaire de la mosquée de Kaït bey (figure 108)
Mosquée de Kagh bey et vue du Caire (figure 92)
Mosquée de l'émir Akhor (figure 103)
Plaine des tombeaux au pied de la citadelle (figure 105)
Ancienne maison du Caire (figure 170)
Porte d'une ancienne maison du Caire (figure 173)
Salon de réception du Caire (figure 111)

TUNIS ET KAIROUAN

Tunis. Vue de la ville (figure 112)
Minaret de la grande mosquée Sidi-Okba à Kairouan (figure 117)
Porte de la grande mosquée Sidi-Okba, à Kairouan (figure 116)
Ancienne mosquée de Kairouan (figure 118)
Mihrab de la moquée Sidi-el-Habib, à Kairouan (figure 121)
Panneau en bois sculpté d'une mosquée de Kairouan (figure 120)
Panneau en faïence émaillée d'une mosquée de Kairouan (figure 119)

ALGÉRIE ET MAROC

Façade de la mosquée Djama-el-Kébir, à Alger (figure 122)
Intérieur de la mosquée de Sidi-Bou-Médine, à Tlemcen (figure 124)
Tombeau d'un saint arabe dans le bois sacré de Blidah (Algérie) (figure 204)
Vue générale de Tanger (Maroc) (figure 125)
Minaret de la grande mosquée de Tanger (figure 123)
Maisons de Tanger (figure 191)

SICILE

Façade principale du château arabe de la Ziza, en Sicile (figure 146)
Vue intérieure du château de la Ziza (figure 147)
Détails d'architecture de l'une des façades du palais arabe de la Cuba (figure 148)

CORDOUE

Plan de la mosquée de Cordoue (figure 129)
Intérieur de la mosquée de Cordoue (figure 127)
Arcades de la mosquée de Cordoue (figure 302)
Mihrab de la mosquée de Cordoue (figure 128)
Plafond du mihrab de la mosquée de Cordoue (planche en couleur) (planche # 07)
Porte du pardon, à Cordoue (figure 340)
Battant de la porte du pardon, à Cordoue (figure 350)

TOLÈDE

Porte du soleil, à Tolède (figure 130)
Porte de Bisagra (figure 311)
Tour arabe de l'église de Santiago, à Tolède (figure 310)
Sept tours de diverses églises de Tolède copiées sur d'anciens minarets (figures 303-307; 308-309)
Détails de décoration de l'église el-Transito (figure 347)
Arcade de style hispano-arabe (figure 345)

SÉVILLE

La Giralda de Séville (figure 135)
Façade de l'Alcazar (figure 131)
Salle des rois maures, à l'Alcazar (figure 134)
Une porte de la cour des demoiselles à l'Alcazar (figure 316)
Intérieur de l'une des cours de l'Alcazar (figure 132)
Intérieur de l'une des cours de l'Alcazar (figure 133)
Galerie supérieure de l'une des cours de l'Alcazar (figure 315)
Porte de la sacristie du maître autel de la cathédrale de Séville (figure 351)

GRENADE

Vue prise dans l'Alhambra (figure 312)
Cour de l'Alberca, à l'Alhambra (figure 139)
Cour des Lions, à l'Alhambra (figure 142)
Salle des deux sœurs, à l'Alhambra (figure 140)
Détails de l'étage supérieur de la salle des deux sœurs (figure 314)
Intérieur du cabinet de Lindaraja (figure 141)
Élévation du mihrab de la mosquée de l'Alhambra (figure 136)
Façade de la mosquée de l'Alhambra. (figure 136)
Détails d'une fenêtre de la mosquée de l'Alhambra (figure 143)
Détails d'architecture d'une porte de l'Alhambra (figure 282)
Détail d'ornementation d'un chapiteau et d'une colonne de l'Alhambra (figure 313)

SÉGOVIE

Vues diverses de l'alcazar de Ségovie (figures 144, 145, 331, 332)
Ornementation arabe d'un couvent de Ségovie (figure 348)

SARRAGOSSE, BELEM, ETC.

Neuf chapiteaux arabes de diverses provenances (figures 335 à 343)
Arcade arabe de l'Aljaferia, à Sarragosse (figure 344)
Abside hispano-arabe de l'église Saint-Pierre, à Calatayud (figure 334)
Tour hispano-arabe de Bélem (Portugal) (figure 333)
Château de la Penha (Portugal) (figure 355)

PERSE

Ancienne mosquée d'Hamadan (figure 317)
Mosquée et tombeau de Shah-Koda, à Sultanich (figure 318)
Une mosquée d'Hispahan (figure 321)
Intérieur d'une mosquée d'Hispahan (figure 77)
Place royale à Ispahan (figure 359)
Pavillon de Tcheel-Soutoun, à Ispahan (figure 76)
Pavillon des miroirs, à Ispahan (figure 78)
Mosquée des Sunni, à Tabriz (figure 320)

SAMARCANDE

Mausolée de Tamerlan (figure 319)
Faïences émaillées du mausolée de Tamerlan (figure 301)

BAGDAD ET SES ENVIRONS.

Vue prise dans Bagdad, près de la mosquée Ahmet-Kiaïa (figure 73)
Vue prise à Bagdad (figure 75)
Mosquée d'Orfa (Mésopotamie) (figure 71)

CONSTANTINOPLE

Façade principale de la mosquée du sultan Achmet, à Constantinople (type des mosquées turques) (figure 360)
Même mosquée que la précédente vue du côté du Bosphore (figure 361)

INDE

Tour du Koutab, près de Delhi (figure 80)
Portail de la mosquée du Koutab près de Delhi, et colonne de fer du roi Dhava (figure 79)
Temple de Benderaboun, près de Muttra (figure 83)
Jumma-Musjid, grande mosquée de Delhi (figure 87)
Le Tadj Mahal, à Agra (figure 84)
Grande salle octogone et dôme dans l'intérieur du Tadj (figure 85)
Balustrade en marbre blanc ciselé entourant les cénotaphes de Shah Jehan et de sa femme, au Tadj (figure 2)
Intérieur de l'une des salles du palais des rois mongols, à Delhi (figure 88)
Tombeau d'Akbar, à Secundra (figure 82)
Palais du rajah de Goverdhum (figure 322)

5. MONNAIES.

Deux monnaies du khalife Omar (figures 284-285)

Trois monnaies des premiers khalifes (figure 28-30)
Monnaie d'un khalife ommiade de Damas (figure 31)
Monnaie du khalife el-Mahady (figure 32)
Monnaie du khalife el-Mamoun (figure 33)
Monnaie de Touloun (figure 34)
Monnaie du khalife Raddy (figure 35)
Monnaie en or du khalife fatimite Mostanser (figures 36-37)
Monnaie du sultan Saladin, frappée à Damas. Elle porte sur son revers le nom du khalife abasside de Bagdad (figure 38)
Autre monnaie de Saladin (figure 39)
Monnaie du khalife el Mekel-el-Kamel, portant au revers le nom du khalife abasside de Bagdad (figure 40)
Monnaie du sultan Beybars (figure 41)
Neuf monnaies des Arabes d'Espagne (figures 42-50)
Deux monnaies chrétiennes-arabes des rois normands de Sicile (figures 149-151)

6. BEAUX-ARTS ET ARTS INDUSTRIELS.

Les 120 gravures de cette série forment une collection des objets les plus typiques d'art et d'art industriel laissés pal les Arabes. On les a classés d'abord suivant la matière travaillée (pierres précieuses, métaux, etc.), puis suivant la nature des objets. Tous les bijoux par exemple se trouvent réunis ensemble ; de même pour les armes, les vitraux, les coffrets, les portes, etc.

BIJOUTERIE ET PIERRES PRÉCIEUSES.

Bras d'une croix en or ornée de pierreries provenant des Visigoths de Tolède (figure 126)
Buire arabe du dixième siècle en cristal de roche (figure 152)
Bracelet en or repoussé de style hispano-arabe (figure 322 bis)
Collier en or de style hispano-arabe (figure 352)
Broche d'argent (Syrie) (figure 286)
Parure arabe en argent (Syrie) (figure 287)
Agate gravée (figure 19 bis)
Reproduction de 37 bijoux et pierres précieuses gravés en or, argent, cornaline, agate, calcédoine, etc. (figures 245-281)

SCULPTURE SUR PIERRE.

Margelle en pierre d'un puits arabe, à Cordoue (figure 283)
Fragment de sculpture arabe sur pierre (figure 189)
Porte en pierre sculptée d'une ancienne maison du Caire (figure 173)
Porte en pierre sculptée d'Aladin, au Koutab (figure 81)

TRAVAIL DES MÉTAUX, DAMASQUINERIE, CISELURE, ETC.

Casse tête (figure 53)
Poignard (figure 54)
Lance (figure 55)
Haches d'armes (figure 56-57)
Casque (figure 58)
Panoplies d'armes arabes de diverses époques (figure 153)
Gaines et fourreaux d'armes arabes (figure 154)
Bouclier de Philippe II d'Espagne (figure 356)

Ancien astrolabe arabe (figure 228)
Autre face du même instrument (figure 229)
Face antérieure d'un astrolabe arabe, conservé à la Bibliothèque nationale de Paris (figure 230)
Face postérieure du même astrolabe (figure 231)
Astrolabe arabe de Philippe II d'Espagne (figure 232)
Ancienne lampe de mosquée en bronze (figure 212)
Lampe de mosquée du Caire, en bronze (figure 190)
Ancienne lampe arabe provenant de la mosquée de l'Alhambra (figure 213)
Flambeau du sultan Kalaoun (figure 210)
Flambeau du sultan Kalaoun (figure 211)
Coffret du sultan Kalaoun (figure 188)
Guéridon en bronze incrusté d'argent (figure 288)
Partie supérieure du guéridon précédent (figure 289)
Ancien vase de cuivre arabe (figure 185)
Vase arabe de cuivre damasquiné, connu sous le nom de Baptistère de saint Louis (figure 162)
Vase de cuivre incrusté d'argent (figure 330)
Vase de bronze chinois-arabe (figure 326)
Vases de bronze chinois-arabe (figures 327-329)
Vase de bronze chinois-arabe (figure 325)
Ancien plat arabe en cuivre (figure 163)
Encrier en cuivre repoussé (figure 217)
Narghilé arabe incrusté d'argent (figure 177)
Clefs arabes de villes et de châteaux (figure 52)
Cadenas arabe (figure 186-187)
Marteau du portail de la cathédrale de Tarragone (figure 358)
Plateau de cuivre incrusté d'argent, de Damas (figure 202)

TRAVAIL DU BOIS ET DE L'IVOIRE.

Coffret d'ivoire sculpté, de Cordoue, du dixième siècle (figure 299)
Coffret en ivoire sculpté, du dixième siècle (figure 323)
Coffret du onzième siècle, style persan-arabe (figure 406)
Coffret marocain en ivoire sculpté, du onzième siècle (figure 324)
Coffret d'ivoire sculpté, du douzième siècle. (figure 298)
Ancien coffret arabe du Caire (figure 297)
Coffret persan incrusté de nacre (figure 227)
Tabouret de bois incrusté de nacre, de Damas (figure 366)
Marque arabe, en bois, d'un boulanger (figure 295)
Table en bois, incrusté, du Caire (figure 293)
Guéridon arabe, en bois, du Caire (figure 294)
Plafond de la mosquée Mouaiad, au Caire (figure 206)
Plafond d'une ancienne maison arabe du Caire (figure 174)

D'autres plafonds se trouvent représentés sur divers dessins de monuments de cet ouvrage, notamment sur les suivants :

Galerie intérieure de la mosquée d'Omar (figure 66)
Pavillon des Miroirs, à Ispahan (figure 78)
Ancienne porte arabe du Caire (figure 290)
Panneau de bois incrusté d'ivoire, pris dans une porte du Caire (figure 291)
Panneau d'une porte en bois du salon des ambassadeurs, à l'Alcazar de Séville (figure 292)
Panneau de bois sculpté d'une mosquée de Kairouan (figure 120)

D'autres portes arabes en bois ont été représentées dans diverses parties de cet ouvrage et se trouvent mentionnées à l'article architecture. Les plus remarquables sont les suivants :

Porte du pardon, à Cordoue (figure 349)
Porte de la cour des demoiselles, à Séville (figure 316)
Porte de la sacristie de la cathédrale de Séville (figure 351)
Détails d'une porte de l'Alhambra (figure 282)

VERRERIE, CÉRAMIQUE, MOSAÏQUES.

Ancienne coupe arabe en verre (figure 184)
Lampe en verre émaillé (figure 353)
Verre arabe dit de Charlemagne (figure 161)
Vitrail du harem du palais d'Azhad pacha, à Damas (figure 175)
Vitrail de mosquées arabes du Caire (figure 207)
Vitrail de mosquée (figure 208)
Vitrail de mosquée (figure 209)
Ornements en faïence émaillée, pris dans une mosquée de Kairouan (figure 119)
Faïences émaillées de la porte principale du mausolée de Tamerlan (figure 301)
Vase arabe de l'Alhambra (figure 300)
Narghilé persan-arabe (figure 178)

TRAVAIL DU CUIR ET DES ÉTOFFES.

Ancien bouclier en cuit d'un roide Grenade (figure 357)
Ancienne selle arabe (figure 243)
Ancienne reliure de Coran (figure 218)
Enseigne arabe des Almohades (figure 51)
Anciennes étoffes arabes (figures 239; 240; 241; 242)

7. MANUSCRITS. INSCRIPTIONS.

Gardes d'un ancien Coran de la bibliothèque de l'Escurial (figure 26)
Dernière page d'un ancien Coran de la bibliothèque de l'Escurial (figure 27)
Ornements extraits d'un ancien Coran du Caire (figure 24)
Couverture d'un ancien Coran (figure 218)
Sceaux des quatre premiers khalifes : Abou Bekr, Omar, Othman et Ali (figure 220 à 223)
Chiffre de Mahomet ; d'après une ancienne inscription de la mosquée de Touloun (figure 25)
Inscription ornementale formée par la combinaison de caractères koufiques (figure 219)
Frise d'une coupe arabe formant inscription par la déformation de la partie inférieure des personnages (figure 224)
Inscription arabe moderne, relevée dans une maison de Damas (figure 225)
Inscription arabe moderne, relevée dans une maison de Damas (figure 226)
Dessins d'un ancien manuscrit arabe représentant des cavaliers lançant le feu grégeois (figure 235-236)
Dessin d'un ancien manuscrit représentant les projectiles incendiaires employés par les Arabes au treizième siècle (figure 237)
Dessin d'un ancien manuscrit représentant les armes à feu employées par les Arabes au treizième siècle (figure 238)

8. CARTES.

Carte de l'Arabie et des régions voisines (carte # 1)
Carte arabe du douzième siècle (figure 233)
Carte du géographe arabe Edrisi (figure 234)
Carte de l'empire des Arabes à l'époque de leur plus grande puissance et des pro actuels de l'islamisme (carte # 2)

9. PLANCHES EN COULEUR.

Table de bronze incrustée d'argent du sultan Mahomed ben Kalaoun (treizième siècle) (Frontispice.) (planche 2)
Mosquée d'Omar, à Jérusalem (planche 3)
Sanctuaire de la mosquée el-Akza, à Jérusalem (planche 4)
Grande mosquée d'Ispahan (planche 5)
Plafond du mihrab de la mosquée de Cordoue (planche 6)
Ornementation polychrome d'un pavillon de l'Alhambra (planche 1
Plafond d'une maison moderne, à Damas (planche 7)
Vitraux du sanctuaire de la mosquée el-Akza, à Jérusalem (planche 9)
Pavement en marbre d'une ancienne maison du Caire. Mosaïques en marbre et nacre de la grande mosquée de Damas (planche 8)
Anciennes lampes en verre émaillé des mosquées du Caire (planche 10)

Dr Gustave Le Bon (1884)

La civilisation des Arabes

Ouvrage illustré
de 10 photolithographies, 4 cartes et 366 gravures
dont 70 grandes planches,

d'après les photographies de l'auteur
ou d'après les documents les plus authentiques.

Le Sycomore
102 Bd. Beaumarchais
75011 Paris

Retour à la table des matières

Gustave Le Bon, La civilisation des Arabes (1884)

Livre cinquième

La civilisation des Arabes

Retour à la table des matières

Gustave Le Bon, La civilisation des Arabes (1884)
Livre cinquième: La civilisation des Arabes

Chapitre I

Origines des connaissances des Arabes

Leur enseignement et leurs méthodes

1. – Source de connaissances scientifiques et littéraires des Arabes

Retour à la table des matières

Deux grandes civilisations, celles des Perses et des Byzantins, jetaient leurs derniers feux lorsque les Arabes commencèrent leurs invasions. Le monde nouveau où pénétraient les disciples du prophète frappa vivement leur imagination ardente et ils apportèrent bientôt dans l'étude des arts, des lettres et des sciences, autant d'ardeur qu'ils en avaient mis dans leurs conquêtes. Aussitôt que les khalifes virent leur empire assuré, ils fondèrent dans toutes les villes importantes des centres d'enseignement, et réunirent autour d'eux tous les savants capables de traduire en arabe les ouvrages les plus célèbres, ceux des Grecs surtout.

Des circonstances particulières rendirent cette entreprise facile. Depuis un certain temps les connaissances scientifiques de l'antiquité gréco-latine s'étaient répandues en Perse et en Syrie. Lorsque les nestoriens avaient été exilés de l'empire d'Orient, ils avaient fondé à Édesse, en Mésopotamie, une école qui propageait les connaissances des Grecs en Asie. Quand cette dermère fut détruite sous Zénon l'Isaurien, ses professeurs furent bien accueillis par les rois Sassanides et cet accueil eut pour résultat d'amener plus tard en Perse les savants des écoles d'Athènes et d'Alexandrie lorsqu'elles furent fermées par Justinien. Ils traduisirent dans les langues les plus répandues de l'Orient, le syriaque, le chaldéen, etc., les auteurs grecs les plus estimés tels qu'Aristote, Galien et Dioscoride.

Lorsque les Arabes s'emparèrent de la Perse et de la Syrie, ils y trouvèrent une partie du précieux dépôt de la science grecque. Sous leur influence, les versions syriaques furent traduites en arabe ; les anciens auteurs qui n'avaient pas encore été traduits le furent bientôt, et les études scientifiques et littéraires reçurent une impulsion très vive.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 340

la figure # 215

Porte d'une petite mosquée-école, à Damas ; d'après une photographie de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Les Arabes ne se contentèrent pas longtemps de ces traductions ; beaucoup d'entre eux apprirent à lire les anciens auteurs, les Grecs surtout, dans leur propre langue, de même qu'ils devaient apprendre en Espagne, le latin et le castillan. La bibliothèque de l'Escurial contient des dictionnaires arabes-grecs, arabes-latins, arabes-espagnols, qui eurent des musulmans pour auteurs.

Pendant cette première période d'initiation que l'on peut comparer au séjour que l'enfant doit faire au collège pour recevoir le trésor de connaissances accumulé par les générations qui l'ont précédé, la connaissance de l'antiquité gréco-latine formait la base essentielle de l'éducation de tout Arabe instruit. Les Grecs furent donc les premiers maîtres des Arabes, mais ces derniers possédaient trop d'originalité dans la pensée et trop d'ardeur pour pouvoir se contenter longtemps de ce rôle de disciples

qui devait suffire à l'Europe pendant tout le moyen âge. Cette première phase de toutes connaissances fut franchie bientôt.

L'ardeur qu'ils apportèrent dans l'étude est véritablement frappante, et si, sous ce point de vue, plusieurs peuples les ont égalés, il n'en est pas peut-être qui les ait surpassés. Lorsqu'ils s'emparaient d'une ville, leur premier soin était d'y fonder une mosquée et une école. Dans les grands centres, ces écoles étaient toujours nombreuses ; Benjamin de Toulède, mort en 1173, raconte en avoir vu vingt à Alexandrie.

Indépendamment des simples écoles pour l'enseignement, les grandes cités telles que Bagdad, le Caire, Tolède, Cordoue, etc., possédaient des universités munies de laboratoires, d'observatoires, de riches bibliothèques, en un mot, de tout le matériel nécessaire aux recherches scientifiques. L'Espagne, seule, avait soixante-dix bibliothèques publiques. Celle du khalife El Hakem II, à Cordoue, contenait, d'après les auteurs arabes, six cent mille volumes, dont quarante quatre pour le catalogue seulement. On a fait justement remarquer à ce propos que, quatre cent ans plus tard, Charles le Sage ne put réunir, dans la bibliothèque royale de France, plus de neuf cent volumes, sur lesquels un tiers à peine n'étaient pas consacrés à la théologie.

2. - Méthodes scientifiques des Arabes

Retour à la table des matières

Les bibliothèques, les laboratoires, les instruments sont des matériaux d'instruction et de recherches indispensables, mais ce ne sont en définitive que des matériaux et leur valeur dépend uniquement de la façon dont on les utilise. On peut être rempli de la science des autres et incapable cependant de penser par soi-même et de créer quelque chose, être un disciple sans jamais réussir à devenir un maître. Les découvertes exposées dans les chapitres qui vont suivre montreront le parti que les Arabes surent tirer des éléments d'étude réunis par eux. Nous nous bornerons maintenant à indiquer les principes généraux qui dirigèrent leurs recherches. Après avoir été de simples élèves ayant pour maîtres les ouvrages grecs, ils comprirent bientôt que l'expérience et l'observation valent mieux que les meilleurs livres. Banale aujourd'hui, cette vérité ne le fut pas toujours : les savants du moyen âge ont travaillé pendant mille ans avant de la comprendre.

On attribue généralement à Bacon la substitution de l'expérience et de l'observation, bases des méthodes scientifiques modernes, à l'autorité du maître ; mais il faut

reconnaître aujourd'hui qu'elle appartient tout entière aux Arabes. Cette opinion a été énoncée d'ailleurs par tous les savants qui ont étudié leurs oeuvres, Humboldt notamment. Après avoir établi que le degré le plus élevé de la science consiste à provoquer soi-même et à son gré des phénomènes, c'est-à-dire dans l'expérimentation, l'illustre observateur ajoute : « Les Arabes s'élevèrent à ce degré presque inconnu des anciens. »

« Ce qui caractérise surtout l'école de Bagdad à son début, dit M Sedillot, c'est l'esprit véritablement scientifique qui préside à ses travaux ; marcher du connu à l'inconnu, se rendre un compte exact des phénomènes pour remonter ensuite des effets aux causes, n'accepter que ce qui a été démontré par l'expérience, tels sont les principes enseignés par les maîtres. Les Arabes du neuvième siècle étaient en possession de cette méthode féconde, qui devait être si longtemps après, entre les modernes, l'instrument de leurs plus belles découvertes. »

Expérimenter et observer, telle fut la méthode des Arabes. Étudier dans les livres et se borner à répéter l'opinion du maître, fut celle de l'Europe au moyen âge. La différence est tout à fait fondamentale. On ne peut apprécier justement la valeur scientifique des Arabes, qu'après l'avoir constatée.

Les Arabes expérimentèrent donc, et furent les premiers dans le monde - les seuls pendant longtemps - qui comprirent l'importance de cette méthode. « Si l'on compte à peine, écrit Delambre dans son *Histoire de l'astronomie,* deux ou trois observateurs parmi les Grecs, on en voit au contraire un nombre assez considérable chez les Arabes. » Pour la chimie, on ne peut citer aucun expérimentateur chez les Grecs, alors qu'on les compte par centaines chez les Arabes.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 342

la figure # 216

Ancien couvent de derviches, école et fontaine publique au Caire ;
d'après un dessin de Coste.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

L'habitude de l'expérimentation donna à leurs travaux cette précision et cette originalité qu'il ne faut jamais s'attendre à trouver chez l'homme qui n'a étudié les

phénomènes que dans les livres. Ils ne manquèrent d'originalité que dans une science où l'expérimentation était alors impossible : la philosophie.

La méthode expérimentale inaugurée par eux devait nécessairement les conduire à des découvertes importantes. L'examen que nous allons faire de leurs travaux scientifiques montrera en effet qu'ils réalisèrent plus de découvertes en trois ou quatre siècles que les Grecs pendant une période indéfiniment plus longue. Ce dépôt de la science passée, que les Byzantins avaient reçu avant eux, mais dont ils ne tiraient plus parti depuis longtemps, les Arabes le transmirent entièrement transformé à leurs successeurs.

Le rôle des Arabes ne se borna pas uniquement à faire progresser les sciences par leurs découvertes. Ils les propagèrent, aussi par leurs universités et leurs livres. L'influence qu'ils exercèrent à ce point de vue en Europe fut véritablement immense. Nous verrons, dans le chapitre spécial consacre à l'étude de cette influence, qu'ils furent pendant plusieurs siècles les seuls maîtres que les nations chrétiennes connurent et que c'est uniquement à eux que nous devons la connaissance de l'antiquité gréco-latine. Ce fut seulement dans les temps modernes que l'enseignement de nos universités cessa de reposer sur des traductions de livres arabes.

Gustave Le Bon, La civilisation des Arabes (1884)
Livre cinquième: La civilisation des Arabes

Chapitre II

Langue, philosophie, littérature et histoire

1. – La langue arabe

Retour à la table des matières

L'arabe fait partie du groupe des langues sémitiques et a beaucoup d'analogie avec l'hébreu. Il contient des sons très différents de ceux de la plupart des langues européennes, ce qui rend sa prononciation fort difficile pour les étrangers.

On ignore à quelle époque s'est constituée la langue arabe, telle que nous la connaissons aujourd'hui ; mais nous savons, par les anciens poètes, antérieurs à Mahomet, qu'un siècle au moins avant le prophète elle était déjà arrivé à son degré de perfection actuelle. Il existait plusieurs dialectes, mais d'après la tradition, admise par les écrivains musulmans, la tribu à laquelle appartenait Mahomet se signalait par la

pureté de son langage. L'influence du Coran fit de l'idiome dans lequel il était écrit une langue universelle.

La langue arabe est une de celles qui présentent le plus d'homogénéité. Elle possède bien sans doute plusieurs dialectes, tels que ceux de Syrie, d'Arabie, d'Égypte et d'Algérie, mais ils ne diffèrent entre eux que par des nuances assez légères. Alors que les habitants d'un village du nord et d'un village du sud de la France ne comprennent pas un mot de leurs idiomes réciproques, un habitant du Maroc comprendra aisément un habitant de l'Égypte ou de l'Arabie. Voici d'ailleurs ce que dit à ce sujet un des hommes les plus compétents dans la matière, le voyageur Burckhardt :

> « Il existe certainement dans l'arabe parlé une grande diversité de dialectes, plus grande peut-être que dans toute autre langue ; mais, malgré la vaste étendue de pays où il est parlé, de Mogador à Maskât, quiconque a appris un de ces dialectes comprendra aisément tous les autres. La prononciation peut avoir éprouvé l'influence de la nature des différents pays, conservant sa douceur dans les vallées basses de l'Égypte et de la Mésopotamie, et devenant rude dans les montagnes froides de la Barbarie et de la Syrie. Autant que j'ai pu le savoir, la plus grande différence existe entre les Mangrébins du Maroc et les Bédouins du Hedjaz, près de la Mekke ; mais leurs dialectes respectifs ne diffèrent pas plus entre eux que l'allemand d'un paysan de Souabe ne diffère de celui d'un Saxon. »

La langue a donc fort peu changé depuis Mahomet ; mais l'écriture a subi d'importantes transformations. L'écriture primitive, dite koufique, du nom de la ville de Koufa, où on assure qu'elle aurait été inventée, était d'une lecture fort difficile parce qu'elle ne représentait pas les voyelles. Elle s'est transformée vers le huitième siècle de notre ère par l'adjonction de signes diacritiques destinés à les indiquer ; on continua cependant à faire fréquemment usage de caractères koufiques dans les inscriptions, ce qui fait qu'on ne peut juger toujours de leur ancienneté par les caractères employés pour les graver.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 345

la figure # 217

Encrier en cuivre repoussé (style persan-arabe) ; d'après une photographie de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

On peut faire à l'égard de la langue arabe la remarque faite dans un autre chapitre à l'égard de la religion ; c'est, qu'alors que les conquérants qui ont précédé les Arabes n'ont jamais pu imposer leur langue, ces derniers ont réussi à faire accepter la leur. Devenue la langue universelle de tous les pays où ils ont pénétré, elle a remplacé entièrement les idiomes précédemment parlés, tels que le syriaque, le grec, le copte, le berbère, etc. Il en fut de même en Perse pendant longtemps ; et, malgré la renaissance du persan, l'Arabe est resté la langue de tous les lettrés et son écriture la seule en usage. Tous les ouvrages de théologie et de science connus en Perse sont écrits dans cette langue. Elle joue dans cette partie de l'Asie un rôle analogue à celui du latin en Europe au moyen âge. Les Turcs eux-mêmes, qui furent les conquérants des Arabes, ont adopté leur écriture, et en Turquie les personnes simplement demi-instruites sont capables de comprendre facilement le Coran.

On ne pourrait citer que les nations latines de l'Europe, où l'arabe n'ait pas plus ou moins supplanté les langues anciennes existant avant lui ; mais il y a laissé cependant des traces profondes : MM. Dozy et Engelmann ont pu composer tout un dictionnaire avec les mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe.

En France même, la langue arabe a laissé des traces importances. Sedillot fait remarquer avec raison que les patois de l'Auvergne et du Limousin sont « peuplés de mots arabes et que les noms propres y affectent à chaque pas une forme tout arabe. »

Il était tout naturel, écrit l'auteur que je viens de citer, que les Arabes, maîtres de la Méditerranée depuis le huitième siècle, donnassent à la France et à l'Italie la plupart des termes de marines : *amiral*, *escadre, flotte, frégate, corvette, caravelle, felouque, chaloupe, sloop, barque, chiourme, darse, calfat, estacade,* et, en première ligne, *la boussole,* improprement attribuée aux Chinois ; que dans la formation des armées permanentes on adoptât *les titres* donnés aux officiers des armées musulmanes, *le cri de guerre des Arabes,* l'emploi de la *poudre à canon,* des *bombes,* des grenades, des obus ; que dans l'administration, les termes de *syndic, aides, gabelle, taille, tarif, douane, bazar*, etc., fussent empruntés aux gouvernements de Bagdad ou de Cordoue. Les rois de France de la troisième race les imitaient en tout, c'est ainsi que la plupart des termes de *grandes chasses* sont arabes ; *chasse*, *meute, laisse, curée, hallali', cor de chasse, fanfares,* etc. ; que le mot *tournoi,* que les lexicographes modernes font venir de *torneamentium,* est bien l'arabe *tournou,* spectacle militaire ; mais c'est principalement à la nomenclature scientifique que nous devons nous attacher. Notre astronomie est peuplée d'expressions arabes : *azimuth*, *zenith, nadir,* les pièces de *l'astrolabe, alidade, alancabuth ;* les noms d'étoiles *Aldébaran, Rigel, Althair, Wéga, Acarnar, Aghol,* etc. ; il en de même pour les mathématiques ; *chiffres, zéro, algèbre,* etc. ; pour la chimie : *alchimie*, *alcool, alcali, alambic,* etc. ; pour l'histoire naturelle et la médecine : *bol, elixir, sirops, juleps, sorbet, mirobolans, etc. ; et ce haschich* d'où nous est venu le terme *assassins.*

L'auteur d'un récent Dictionnaire étymologique de la langue française assure que le séjour des Arabes dans le midi de la France n'a laissé aucune trace ni sur les patois ni sur la langue. On peut juger, par ce qui précède, de la minime valeur d'opinions semblables. Il est étonnant qu'elles puissent encore être répétées par des hommes instruits.

La langue arabe est d'une richesse très grande, et cette richesse n'a fait que s'accroître constamment par l'adjonction d'expressions nouvelles empruntées aux idiomes avec lesquels elle s'est trouvée en contact. Le dictionnaire d'Ibhn Seid, mort en 1065, comprenait delà vingt volumes.

2. - Philosophie des Arabes

Retour à la table des matières

Lorsque les Arabes débutèrent dans la civilisation, leur philosophie se bornait à ces notions de psychologie pratique, filles de l'expérience, qui ne s'enseignent pas dans les livres, bien qu'elles soient généralement les seules dont on fasse usage dans la vie.

Les Grecs, leurs premiers maîtres dans les diverses sciences, le furent aussi en philosophie. Aristote, Thalès, Empédocle, Heraclius, Socrate, Épicure et tous les auteurs de l'école d'Alexandrie furent bientôt traduits.

Dans toutes les sciences susceptibles de vérification expérimentale les Arabes dépassèrent promptement leurs maîtres. La philosophie ne se prêtant pas alors à de telles vérifications, les progrès qu'ils y réalisèrent furent peu sensibles.

Tenus en haute estime dans les universités arabes, les philosophes étaient assez mal vus des foules, et, pour éviter les soulèvements populaires provoqués par leurs doctrines, les khalifes se virent souvent obligés de les exiler pendant quelque temps.

L'opposition populaire avait du reste de sérieux fondements, car les philosophes avaient fini par rejeter la plupart des préceptes de l'islamisme et ne plus admettre que les dogmes fondamentaux tel que l'unité de Dieu et la mission de Mahomet. Au lieu de se borner à exposer leurs idées devant des personnes éclairées, ils les répandaient publiquement et scandalisaient ainsi les croyants.

Il faut faire remonter en réalité aux Arabes les premières manifestations de ce qu'on a nommé dans les temps modernes la libre pensée. Malgré la grande réserve que les philosophes étaient naturellement obligés de conserver dans leurs livres, il leur échappe souvent des réflexions qui indiquent une forte dose de scepticisme. C'est ainsi par exemple que Aboulala Tenouki, qui vivait au dixième siècle, assure que « le monde est partagé en deux sortes de gens : les uns ayant de l'esprit et pas de religion, les autres de la religion et peu d'esprit. »

Pour rester en paix avec la foule, les philosophes arabes avaient fini par nettement séparer la religion de la science. Leur conclusion à cet égard a été très bien formulée par le célèbre Al-Gazzali, qui enseignait au onzième siècle, à Bagdad.

« Les vérités consacrées par la raison, dit-il, ne sont pas les seules ; il y en a d'autres auxquelles notre entendement est absolument incapable de parvenir ; force nous est de les accepter, quoique nous ne puissions les déduire, à l'aide de la logique, de principes connus. Il n'y a rien de déraisonnable dans une supposition qu'au-dessus de la sphère de la raison il y ait une autre sphère, celle de la manifestation divine ; si nous ignorons complètement ses lois et ses droits, il suffit que la raison puisse en admettre la possibilité. »

Le philosophe arabe le plus connu, celui dont l'influence a été la plus considérable en Europe, est le célèbre Averroès. On le considère habituellement comme un simple continuateur d'Aristote ; mais il me semble que ce commentateur a quelquefois singulièrement dépassé son maître, et que sur bien des points ses doctrines seraient fort acceptables encore. S'il ne fut pas, peut-être, un libre penseur dans le sens moderne de ce mot, on peut assurer cependant qu'il pensa fort librement sur certains sujets. Les passages suivants sur l'immortalité de l'âme, les bases de la morale, que j'emprunte à M. Renan, donneront une idée de sa grande indépendance :

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 348

la figure # 218

Inscriptions de la couverture d'un ancien Coran (Ebers).

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Suivant Averroès l'intellect universel est incorruptible et séparable du corps ; l'intellect individuel est périssable et finit avec le corps.

« Il professait la négation de l'immortalité et de la résurrection, la doctrine que l'homme ne doit attendre aucune récompense que celle qu'il trouve ici-bas dans sa propre perfection.

« La distinction des individus vient de la matière, la forme au contraire est commune à plusieurs ; or ce qui fait la permanence, c'est la forme et non la matière. La forme donne le nom aux choses ; une hache sans tranchant n'est pas une hache mais du fer. C'est seulement par abus qu'un corps mort peut s'appeler homme. Donc en tant que pluralité l'individu disparaît, mais en tant que représentant un type, c'est-à-dire en tant qu'appartenant à une espèce il est immortel.

« L'âme individuelle d'ailleurs ne perçoit rien sans l'imagination. De même que le sens n'est affecté qu'en présence de l'objet, de même l'âme ne pense que devant l'image. D'où il suit

que la pensée individuelle n'est pas éternelle, car si elle l'était les images le seraient aussi. Incorruptible en lui-même l'intellect devient corruptible par les conditions de son exercice.

Quant aux mythes populaires sur l'autre vie Averroès ne cache pas l'aversion qu'ils lui inspirent. « Parmi les fictions dangereuses, dit-il, il faut compter celles qui tendent à ne faire envisager la vertu que comme un moyen d'arriver au bonheur. Dès lors la vertu n'est plus rien puisqu'on ne s'abstient de la volupté que dans l'espoir d'en être dédommagé avec usure. L'Arabe n'ira chercher la mort que pour éviter un plus grand mal ; le juif ne respectera le bien d'autrui que pour acquérir le double. Ces fables ne servent qu'à fausser l'esprit du peuple et surtout des enfants, sans avoir aucun avantage réel pour les améliorer. Je connais des hommes parfaitement moraux qui rejettent toutes ces fictions, et ne le cèdent point en vertu à ceux qui les admettent. »

3. - Littérature des Arabes

Retour à la table des matières

La poésie chez les Arabes. - L'ancienne littérature de l'Yémen, et des diverses parties civilisées de l'Arabie, nous est totalement inconnue. Les oeuvres les plus récentes sont postérieures à l'ère chrétienne, et à peine antérieures à Mahomet. Ce sont uniquement des poésies guerrières destinées à célébrer les combats et l'amour. Comme les Grecs des âges héroïques, les Arabes aimaient à entendre la musique sonore des poètes répéter leurs exploits.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 349

la figure # 219

Inscription ornementale formée par la combinaison de caractères koufiques.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Ces poésies procèdent le plus souvent par images et symboles, seules formes accessibles à des peuples primitifs sentant vivement, mais pensant peu. Elles diffèrent

beaucoup des poésies bibliques, dont elles n'ont jamais les allures prophétiques ni le lyrisme sanguinaire et sombre. Leurs tableaux de bataille ne ressemblent pas à ces récits de massacres sauvages, d'égorgements, d'écrasements, de malédictions perpétuelles de Jéhovah, dont l'Ancien Testament est rempli.

La popularité de la poésie chez les Arabes a eu pour résultat de donner une grande influence aux poètes. Ils excitaient à volonté les ressentiments et appelaient à leur gré la célébrité ou la honte sur une tribu. Leur influence était telle qu'au temps de Mahomet, les Koréïschites donnèrent au poète Ascha cent chameaux pour le déterminer à ne pas faire connaître des vers qu'il avait composés en faveur du prophète.

Le culte de la poésie était si développé chez les Arabes, qu'ils avaient fondé, plusieurs siècles avant Mahomet, des congrès littéraires ou l'on se rendait de tous les points de l'Arabie. Ces congrès se tenaient à Okadh, petite ville près de Taïf, à trois journées de la Mecque. Les œuvres des vainqueurs étaient écrites en lettres d'or, sur des étoffes précieuses, et suspendues dans la Kaaba de la Mecque pour être transmises à la postérité.

C'est dans le siècle qui précéda Mahomet que la poésie arabe prit son essor. Elle eut pour résultat de généraliser partout le langage épuré que parlaient les poètes, et de contribuer à fondre en une langue unique les dialectes qui se parlaient sur les différents points de l'Arabie.

Grâce à l'usage de conserver dans la Kaaba les poésies les plus remarquables, sept de ces poèmes, ou moallakas, sont parvenus jusqu'à nous. Ils sont consacrés à décrire les guerres de l'Arabie, la rude et sauvage nature du désert, les aventures des nomades, etc.

L'extrait suivant est dû au poète Tarafa. L'auteur y expose une conception de la vie à laquelle les philosophes les plus sceptiques ne me semblent pas avoir ajouté beaucoup.

> « L'homme qui, par une conduite généreuse, soutient la noblesse de son extraction, abandonne son âme à l'ivresse des plaisirs, tandis qu'il jouit de la vie. Si la mort nous enlève demain, tu connaîtras alors qui de nous deux sentira le regret de n'avoir pas étanché aujourd'hui l'ardeur de sa soif je n'aperçois aucune différence entre le sépulcre de l'avare follement économe de ses richesses, et celui du libertin qui les a prodiguées à ses plaisirs. Un tertre de poussière les couvre l'un et l'autre, et de larges dalles des pierres les plus dures ferment leurs tombeaux.
>
> « La vie est à mes yeux un trésor dont chaque nuit enlève une portion. Un trésor que les jours et le temps diminuent sans cesse est bien près d'être réduit à rien. Certes, il en est des délais que la mort accorde à l'homme, tant qu'elle ne frappe pas sur lui le coup fatal, comme de la corde qui retient un chameau dans un pâturage. Si la mort laisse aux hommes une ombre

de liberté, en laissant flotter quelques instants la corde qui les attache, elle n'en tient pas moins le bout dans sa main. »

Je rapprocherai de ces pensées remarquables un chant de guerre que Palgrave a recueilli dans le Nedjed. L'époque de sa composition est inconnue ; mais, comme le précédent, il donne une idée assez nette de la façon de penser d'un guerrier arabe.

« J'ai dit à mon âme un instant saisie de crainte à la vue des menaçants bataillons :

« Honte sur toi, pourquoi tant de frayeur ?

« Quand tu emploieras toute la puissance de tes facultés pour prolonger seulement d'un jour ton existence au-delà des termes fixés par le destin, tes efforts seraient inutiles.

« Les flots de la mort nous environnent de toutes parts ; notre vie en ce monde ne doit pas être éternelle. De longs jours ne sont pas pour le guerrier un vêtement d'honneur. C'est une robe qui sied seulement aux cœurs faibles et lâches.

« La mort est le but de la vie ; tous les chemins y conduisent.

« Celui qui ne tombe pas sur un champ de bataille devient la proie de la souffrance et de la décrépitude.

« La vie n'est pas un bienfait pour l'homme ; elle n'est pas digne de son amour, car la vieillesse le rend bientôt un objet inutile et méprisable. »

La poésie continua à être cultivée pendant toute la durée de la civilisation arabe ; mais il ne semble pas qu'elle ait jamais dépassé le niveau atteint avant le prophète. Tout homme instruit, qu'il fut diplomate, astronome ou médecin, était doublé d'un poète ; et ce n'est pas sans raison qu'on a pu dire que les Arabes ont produit à eux seuls plus de poésies que tous les autres peuples du monde réunis. Ils poussaient l'amour de la poésie jusqu'à écrire quelquefois la théologie, la philosophie, l'algèbre même en vers. La plupart de leurs récits sont entremêlés de morceaux poétiques.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 351

les figures # 220-223

Sceau des quatre premiers khalifes Abou-Bekr, Omar, Othman et Ali.

téléchargeables sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :

La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Il paraît démontré aujourd'hui que la rime a été empruntée par les Européens aux Arabes. Les dissertations de Viardot et de divers auteurs me semblent avoir fixé l'opinion sur ce point, énoncé d'ailleurs depuis longtemps et notamment par l'évêque Huet.

On a attribué à l'influence des poètes arabes de l'Espagne l'origine des poésies espagnoles et provençales. Cette opinion me semble aussi fondée que la précédente ; mais un exposé suffisant des raisons sur lesquelles elle s'appuie exigerait trop de développements pour qu'on puisse le tenter ici.

Romans et nouvelles. - En dehors de la poésie, tous les genres de littérature : romans d'aventures, d'amour, de chevalerie, etc., ont été cultivés par les Arabes. Tout ce qui concerne la psychologie des personnages est faiblement traité ; mais les aventures merveilleuses dont sont semés les récits leur donnent toujours un intérêt très vif. Avec leur imagination brillante, ces incomparables artistes embellissent tout ce qu'ils touchent. [1]

Les Arabes ont été les véritables créateurs des romans de chevalerie. « En Espagne, dit Sedillot, l'imagination des poètes s'exerçait dans les *nouvelles* et les *romances ;* les sectateurs de Mahomet furent toujours de grands conteurs ; le soir ils se rassemblaient sous leurs tentes pour entendre quelque récit merveilleux auquel se mêlaient, comme à Grenade, la musique et le chant ; le romancero, composé de pièces traduites ou imitées de l'arabe, retrace avec exactitude les fêtes du temps, les jeux de bagues, les courses de taureaux, les combats des chrétiens et des musulmans, les hauts faits et les danses des chevaliers, et cette galanterie délicate et recherchée qui rendit les Maures espagnols fameux dans toute l'Europe. »

Parmi les contes arabes les plus connus, il faut surtout mentionner ceux d'Hariri, d'Hamadrani et des auteurs des *Mille et une Nuits.*

---

[1] L'imagination des Arabes, leur tendance à tout embellir, se manifestent dans les choses les plus ordinaires. Le lecteur pourra en juger par quelques-unes des périphrases qu'emploient dans les rues de Damas les vendeurs pour attirer l'attention des acheteurs. Le marchand de fleurs les annonce en criant « Apaise ta belle-mère » chose aussi difficile, paraît-il, en Orient qu'en Occident. Le vendeur de cresson certifie que « la vieille femme qui en mangera sera jeune le lendemain. » Pour annoncer que des amandes sont bien grillées, leur propriétaire assure que « les dents ne peuvent les attaquer. » De simples gâteaux sont de la « nourriture d'hirondelles. » La figue est le « fruit de Baal, » etc.

Les « Séances d'Hariri » sont célèbres dans tout l'Orient. Né en 1054, Hariri mourut en 1121, à Bassorah, après avoir eu la réputation d'être un des hommes les plus savants de son siècle. La Bibliothèque nationale de Paris et celle de M. Schéfer possèdent un bel exemplaire illustré d'un manuscrit de cet ouvrage.

Hamadrani, mort en 1007, acquit également une grande célébrité dans ce genre de composition. Sa mémoire était telle, qu'il récitait un poème qu'il avait entendu une seule fois. Il était célèbre également par la pureté du langage et le choix des expressions dans ses improvisations.

De tous les ouvrages des conteurs arabes, le plus connu est assurément le merveilleux livre des *Mille et une Nuits.* Son origine a été très discutée ; il semble démontré aujourd'hui que c'est un recueil composé de morceaux d'époques fort différentes. Quelques-uns sont antérieurs au dixième siècle, comme le prouve la mention faite par Maçoudi dans son livre *Les Prairies* d'or, composé à cette époque. On y trouve des récits d'origine hindoue et persane ; mais la plupart ont été composés du treizième siècle au quinzième siècle par des Arabes d'Égypte. M. Weil, professeur de langues orientales à Heidelberg, dit, dans la préface de l'édition allemande qu'il a donnée des *Mille et une Nuits* d'après le texte oriental, que, sans le moindre doute, la plupart de ces contes sont arabes, et fort différents de ceux d'origine persane et hindoue figurant dans le recueil qui était également connu sous le même nom dans les premiers siècles de l'islamisme.

Ce livre est certainement, malgré ses défauts trop visibles, un des plus intéressants ouvrages qui aient jamais été écrits. J'ajouterai que sa lecture est aussi instructive qu'intéressante, et peut fournir des renseignements très précis sur les mœurs des Arabes, leur façon de sentir et de penser à certaines époques.

L'histoire qui sert de préambule à l'ouvrage est, à ce dernier point de vue fort curieuse. Elle jette une vive lumière sur la psychologie intime des Orientaux, le côté impulsif de leur caractère, leur opinion sur les femmes, etc. Les contes et les légendes d'un peuple constituent une source de documents que l'histoire a négligés pendant longtemps, mais dont on commence aujourd'hui à comprendre l'importance. Dans notre étude d'une population fort curieuse que nous avons eu l'occasion d'observer dans les monts Tatras, l'analyse des chants populaires et les légendes nous ont fourni les plus précieux renseignements pour la reconstitution psychologique des ancêtres d'un peuple dont on n'avait jamais écrit l'histoire.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 353

la figure # 224

Frise d'une coupe arabe formant inscription par la déformation

de la partie inférieure des personnages.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Fables et proverbes. - Les fables, apologues et proverbes, sont très en faveur chez les Orientaux. Ils constituent un genre de littérature qui parle clairement à l'esprit, et se fixe aisément dans la mémoire, alors que les raisonnements abstraits fatiguent et s'oublient vite.

Le plus célèbre des fabulistes est le légendaire Lokman : Mahomet en fait dans le Coran le type de la sagesse. Certains auteurs le font contemporain de David et même d'Abraham ; d'autres supposent que l'auteur des fables est un personnage différent postérieur à Mahomet, La ressemblance de ses apologues avec ceux d'Ésope semble indiquer qu'ils furent empruntés à cet auteur ou au moins qu'ils dérivent d'une source commune.

Les proverbes arabes sont très nombreux. L'Espagne et le reste de l'Europe en ont emprunté beaucoup. Une grande partie de ceux qui constituent le fonds inépuisable de la sagesse de Sancho Pança ont une origine musulmane.

Pour donner une idée des proverbes arabes, j'en citerai quelques-uns empruntés à un travail de M. Piesse :

> La vie sous l'aile d'une mouche vaut encore mieux que le sommeil du cimetière. Profite de ta jeunesse, la vie n'a qu'un instant.
>
> Dissipe tes chagrins ce soir ; tu ne sais pas ce qui t'arrivera demain.
>
> Fréquente un forgeron, tu attraperas de la suie ; fréquente un parfumeur, tu emporteras l'odeur du bouquet.
>
> L'amour se passionnerait pour un morceau de bois sec.
>
> Qui prend une femme pour sa beauté sera dupé, qui l'épouse à cause de sa fortune est un être cupide ; mais celui qui la choisit pour son bon sens peut dire qu'il est marié.
>
> Si les femmes vous aiment, que de portes elles vous ouvriront ! mais si elles vous détestent, avec un fil d'araignée elles dresseront devant vous une muraille de fer.
> Une médiocre aisance avec la paix du cœur vaut mieux que l'opulence avec des soucis.
> Dans une bouche qui sait se taire une mouche ne saurait entrer.

La prudence, c'est la moitié de la vie. On dit même que c'est la vie toute entière.
La souris ne peut engendrer qu'une souris.
L'arbuste qui produit la rose produit aussi l'épine.
Prends conseil de celui qui te fait pleurer et non de celui qui te fait rire.
Faire à propos c'est le succès.
Il y a trois qualités qui en valent trente : la beauté, la pitié et la discrétion en amour.
Il y a deux créatures qui ne sont jamais rassasiées : l'homme de science et l'homme d'argent.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 354

la figure # 225

Inscription arabe moderne, relevée dans une maison de Damas par l'auteur.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Histoire. - Les historiens arabes furent nombreux : Hadji Khalfa, dans sa Bibliothèque orientale, en cite douze cents. Comme tous les historiens du moyen âge, imités en cela par beaucoup d'auteurs modernes, ils manquent généralement d'esprit critique. Je dis généralement parce qu'il en est un petit nombre, Ibhn Khaldoun entre autres, qui possédèrent à un haut degré cette faculté maîtresse.

Un des plus anciens historiens arabes est Tabari, qui composa à la fin du neuvième siècle une chronique universelle allant du commencement du monde jusqu'à 914 de J.-C. Un des plus célèbres est Maçoudi, qui vivait au dixième siècle, et composa plusieurs ouvrages historiques tels que : l'Histoire *du temps, les Prairies d'or,* etc. « Lorsqu'on parcourt ses ouvrages, dit M. Quatremère, on est vraiment stupéfait en songeant sur quelles matières diverses il avait écrit, et combien de questions importantes et difficiles se trouvaient résolues dans ses diverses productions. Son érudition était immense pour le temps où il florissait ; non seulement il avait lu et médité tous les livres qui concernaient les Arabes, mais il avait embrassé dans ses vastes recherches l'histoire des Grecs, des Romains, et de toutes les nations orientales, soit anciennes, soit modernes. »

Les historiens arabes ont composé plusieurs histoires universelles. On peut citer notamment parmi eux Aboulfarage, mort en 1286.

Ibhn Khaldoun, né en 1332, est l'historien doué du sens critique dont nous parlions plus haut. Il est l'auteur d'une *Histoire des Berbères* où sont exposés, en débutant, d'excellents principes de critique historique. Son ouvrage a été traduit en français.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 355

la figure # 226

Inscription arabe moderne relevée dans une maison de Damas par l'auteur.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Makrisi, contemporain du précédent, composa une histoire d'Égypte qui est encore la meilleure source à consulter pour cette contrée. Elle devait faire partie d'une chronique générale qui aurait eu 80 volumes.

Howairi, qui mourut en Égypte en 1331, composa une grande *Encyclopédie historique.*

Aboulfeda, souverain de Hamah, mort en 1331, connu à la fois comme historien, géographe et guerrier, écrivit une histoire du genre humain fort utile à consulter pour tout ce qui concerne l'Orient.

Les biographies furent également nombreuses chez les Arabes. La plus connue est la Bibliothèque orientale d'Hadji Khalfa, mort en 1658. Elle contient 18 500 indications d'ouvrages orientaux, avec les noms des auteurs et une notice bibliographique sur chacun d'eux.

Rhétorique et éloquence. - Les auteurs arabes attachaient une grande importance à la forme de leurs écrits ; aussi leur doit-on beaucoup d'ouvrages de rhétorique et de grammaire. Dans la seule bibliothèque de l'Escurial, qui ne représente qu'un insignifiant débris de la littérature arabe de l'Espagne, échappé par hasard à la destruction,

Casiri en a trouvé plus de trois cents sur la rhétorique. Ces ouvrages n'ont pas été traduits, et je crois qu'il n'y aurait qu'un intérêt bien faible à ce qu'ils le fussent. L'étude de la grammaire et de la rhétorique peut servir à polir le style, mais ne le crée pas. Ce sont les oeuvres d'un peuple, et non ses traités de grammaire qu'il faut étudier, pour juger de sa littérature. Ce n'est guère d'ailleurs qu'avec ses oeuvres littéraires que se forment sa rhétorique et sa grammaire.

Ce n'est pas non plus dans les traités de rhétorique et de grammaire que nous pouvons juger de l'éloquence des Arabes. En dehors de l'enseignement des universités, ils ne pouvaient connaître que l'éloquence religieuse. Leur régime politique n'en comportait pas d'autre. Cette éloquence sacrée est toute-puissante sur les foules en Orient ; mais les productions de leurs orateurs ne sont pas venues jusqu'à nous.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 356

la figure # 227

Fragment d'inscription d'un coffret persan incrusté de nacre (collection Schefer) ;
d'après une photographie de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Le résumé qui précède ne doit être considéré que comme un court extrait d'un sommaire de l'histoire de la littérature des Arabes. Il peut suffire cependant à faire pressentir l'importance et la variété de leurs travaux littéraires. Dans un ouvrage aussi condensé que le notre nous ne pouvions nous proposer d'autre but.

Gustave Le Bon, La civilisation des Arabes (1884)
Livre cinquième: La civilisation des Arabes

Chapitre III

Mathématiques et astronomie

1. – Mathématiques

Retour à la table des matières

L'étude des mathématiques fut très répandue chez les Arabes. Ils cultivèrent surtout l'algèbre, et on leur a même attribué l'invention de cette science ; mais ses principes étaient déjà connus depuis longtemps. Les progrès qu'ils lui firent subir la transformèrent d'ailleurs entièrement. C'est à eux, également que sont dues les premières applications de l'algèbre à la géométrie.

Le goût de l'algèbre était si répandu que, sous le règne d'El Mamoun, au commencement du neuvième siècle de notre ère, ce prince chargea un mathématicien de sa cour, Mahommed ben Musa, de composer un traité d'algèbre populaire. Ce fut dans la traduction de cet ouvrage que les Européens puisèrent plus tard leurs premières notions de cette science.

L'impossibilité d'exposer les travaux mathématiques des Arabes, sans entrer dans des détails trop techniques, m'oblige à mentionner seulement les plus importants. Telles sont l'introduction des tangentes dans les calculs trigonométriques, la substitution des sinus aux cordes, l'application de l'algèbre à la géométrie, la résolution des équations cubiques, l'étude approfondie des sections coniques. Ils transformèrent entièrement la trigonométrie sphérique, en ramenant la résolution des triangles à un certain nombre de théorèmes fondamentaux qui lui servent encore de base.

L'introduction des tangentes dans la trigonométrie fut d'une importance considérable. « Cette heureuse révolution dans la science, dit M. Chasles, dans son *Aperçu historique des méthodes en géométrie,* qui en bannissait les expressions composées et incommodes contenant le sinus et le cosinus de l'inconnue, ne s'est opérée que cinq cents ans plus tard chez les modernes ; on en fait honneur à Regiomontanus ; et près d'un siècle après lui, Copernic ne la connaissait pas encore. »

2. - L'astronomie chez les Arabes

Retour à la table des matières

L'astronomie fut une des premières sciences cultivées à Bagdad. Elle eut pour adeptes, non seulement les Arabes, mais encore leurs successeurs, et notamment Oloug Beg, petit-fils de Tamerlan, célèbre par la publication de ses Tables astronomiques et qu'on peut considérer comme le dernier représentant de l'école de Bagdad. Cette dernière fleurit en réalité de 750 à 1450 de notre ère, c'est-à-dire pendant sept cents ans.

Bagdad fut un des principaux centres de cet enseignement ; mais ce ne fut pas le seul. De l'Asie centrale à l'Atlantique, les observatoires étaient nombreux ; on en trouvait à Damas, Samarcande, le Caire, Fez, Tolède, Cordoue, etc.

Les principales écoles d'astronomie furent celles de Bagdad, du Caire et de l'Espagne. Nous dirons quelques mots de chacune d'elles.

Dès que les khalifes Abassides eurent fixé à Bagdad, ville fondée en 762, le siège de leur empire, ils donnèrent une grande impulsion à l'étude de l'astronomie et des mathématiques, firent traduire Euclide, Archimède, Ptolémée, et tous les livres grecs traitant de ces sciences, et appelèrent à leur cour les savants jouissant de quelque réputation.

Sous Haroun al Raschid, et surtout sous son fils Mamoun (814-833), l'école astronomique de Bagdad produisit d'importants travaux. Le recueil des observations faites dans les observatoires de Bagdad et de Damas fut consigné dans un ouvrage dit *Table vérifiée,* qui ne nous est pas malheureusement parvenu ; mais nous pouvons juger de l'exactitude des observations qui y étaient relatées, en voyant qu'à cette époque l'obliquité de l'écliptique avait été déterminée avec une grande précision. Elle avait été fixée, en effet, à 23° 33' 52", nombre presque identique au chiffre moderne.

Leurs observations d'équinoxes permirent de fixer avec assez de précision la longueur de l'année. On tenta même l'opération fondamentale, qui ne devait bien réussir que mille ans plus tard, de mesurer un arc du méridien terrestre. Cette mesure fut effectuée en tâchant d'apprécier exactement la distance comprise entre l'endroit choisi pour point de départ par les observateurs et le lieu où ils se trouvèrent lorsque la hauteur du pôle eut varié de 1°. Nous ignorons le résultat, parce que la valeur exacte de l'unité de longueur employée ne nous est pas encore connue. Il est peu probable cependant, étant donné la minime étendue de l'arc mesuré, que le chiffre obtenu ait pu être bien précis.

Parmi les autres travaux des astronomes de l'école de Bagdad, il faut mentionner leurs éphémérides des lieux des planètes et la détermination exacte de la précession des équinoxes.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 359

la figure # 228

Ancien astrolabe arabe (Musée espagnol d'antiquités).

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Les noms de quelques-uns des savants de cette époque sont arrivés jusqu'a nous. Un des plus célèbres est Albatégni, qui vivait au neuvième siècle et mourut en 929 de J.-C. Il joua chez les Arabes un rôle analogue à celui de Ptolémée chez les Grecs. Son ouvrage contient, comme ceux de ce dernier, l'exposé des connaissances acquises de son temps. Les tables qu'il a laissées ne nous sont point parvenues et ne furent connues en Europe que par une version latine, malheureusement peu fidèle, intitulée :

« *De Scientia stellarum*. » L'illustre Lalande place cet auteur au rang des vingt astronomes les plus célèbres du monde.

Amadjour et son fils, qui observèrent de 883 à 933, rédigèrent également des tables astronomiques. Le dernier reconnut que les limites de la plus grande latitude de la lune étaient variables, contrairement à l'opinion de ses prédécesseurs, et notamment Ptolémée. L'étude de ces anomalies fut le point de départ de la découverte d'une troisième inégalité lunaire.

Les trois fils de l'historien Mousa-ben-Schaker, qui vivaient au neuvième siècle, furent également très réputés comme astronomes. Ils déterminèrent la précession des équinoxes avec une précision inconnue jusqu'à eux, dressèrent des éphémérides pour les lieux des planètes, et mesurèrent, en 959, la latitude de Bagdad qu'ils fixèrent à 33° 20', chiffre exact, à dix secondes près.

Parmi les nombreux astronomes qui succédèrent aux précédents, le plus célèbre fut Aboul-Wéfa, mort à Bagdad en 998. La découverte d'un important manuscrit arabe, faite par Sédillot il y a quelques années, prouve que cet astronome reconnut l'inégalité lunaire dont nous parlions plus haut. Frappé par l'imperfection de la théorie de la lune de Ptolémée, il en rechercha les causes, et constata, en dehors de l'équation du centre et de l'évection, une troisième inégalité, celle connue aujourd'hui sous le nom de variation. Cette découverte, qu'on supposait avoir été faite six cents ans plus tard par Tycho Brahé, est considérable ; et M. Sédillot en tire la conclusion, qu'à la fin du dixième siècle, l'école de Bagdad était parvenue à l'extrême limite des connaissances qu'il était possible d'acquérir sans le secours des lunettes et des télescopes. Aboul-Wéfa possédait, du reste, des instruments très perfectionnés. Il observa l'obliquité de l'écliptique avec un quart de cercle de vingt et un pieds de rayon, dimension considérable même pour les observatoires modernes.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 360

la figure # 229

Ancien astrolabe arabe (autre face de l'instrument précédent).

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Les événements qui eurent pour résultat, à partir de la fin du dixième siècle, la décadence de la puissance politique du khalifat de Bagdad, amenèrent aussi le ralentissement des études. Le démembrement de l'empire, les invasions des Seldjoucides, les croisades, les invasions des Mongols, troublèrent longtemps le pays, et Bagdad se laissa remplacer, comme capitale scientifique de l'islam, par le Caire et par les grandes universités arabes de l'Espagne.

Les sciences ne cessèrent pas cependant d'être cultivées à Bagdad. Leur goût était tellement répandu chez les Arabes que les guerres, les luttes intestines, les invasions n'empêchaient pas ces derniers de s'en occuper. Par l'étendue de leurs connaissances, ils exercèrent un tel ascendant sur les envahisseurs, qu'ils finirent bientôt par les avoir pour protecteurs.

Rien n'est plus frappant que de voir la civilisation des Arabes triompher de la barbarie de tous les conquérants, et ces derniers se mettre aussitôt à l'école de leurs vaincus. Leur action civilisatrice survécut longtemps à leur puissance politique et, grâce à elle, la prospérité scientifique de Bagdad se continua après que cette ville fut tombée dans des mains étrangères. Son école d'astronomie continua à fleurir jusqu'au milieu du quinzième siècle et elle ne cessa pas de publier d'importants travaux. Albirouni, conseiller de Mahmoud le Ghaznévide (1030), publia des tables de longitude et de latitude des principaux lieux du monde ; il visita l'Inde, et fit connaître aux Hindous les travaux de l'école de Bagdad. En 1079, le sultan Seldjoucide, Melek Schah, ordonna des observations dont la conséquence fut une réforme du calendrier qui précéda de six siècles la reforme grégorienne, et lui fut supérieure. La durée de l'année grégorienne comporte en effet une erreur de trois jours en 10 000 ans, alors que la durée de l'année arabe ne présente que deux jours seulement d'erreur pour la même période.

Les Mongols ne furent pas moins favorables aux savants que les Seldjoucides. En 1259, le khan des Mongols, Houlagou, attira à sa cour les Arabes les plus distingués. Il éleva à Megarah un grand observatoire modèle. Kublaï khan, frère de Houlagou, transporta bientôt en Chine, dont il fit la conquête, les travaux astronomiques des savants de Bagdad et du Caire. Nous savons aujourd'hui que c'est dans leurs livres que les astronomes chinois, notamment Co Cheou King (1280), puisèrent leurs principales connaissances, en sorte que l'on peut dire que c'est en réalité par les Arabes que la science astronomique s'est propagée dans le monde entier.

Lorsque Tamerlan fixa à Samarcande le centre du gigantesque empire qui devait absorber le Turkestan, la Perse et l'Inde, il s'y entoura également de savants arabes. Son petit-fils, Oloug Beg, souverain de Samarcande, qui vivait au milieu du quinzième siècle, avait aussi un goût très vif pour l'astronomie, et s'environnait de nombreux savants musulmans. Ses richesses lui permirent de faire construire des instruments d'une perfection jusqu'alors inconnue. On prétend qu'il faisait usage d'un quart de cercle dont le rayon égalait la hauteur de Sainte-Sophie de Constantinople. Oloug Beg peut être considéré comme le dernier représentant de l'école de Bagdad.

Par l'importance de ses travaux il relie les anciens aux modernes. Un siècle et demi seulement le sépare de Kepler.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 362

la figure # 230

Face antérieure d'un astrolabe arabe, conservé à la Bibliothèque nationale de Paris ;
d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

L'ouvrage que publia Oloug Beg en 1437 de notre ère donne le tableau exact des connaissances astronomiques de l'école arabe au milieu du quinzième siècle. Sa première partie est un véritable traité d'astronomie. L'auteur traite des divisions du temps, du calendrier et des principes généraux de la science ; il aborde ensuite les questions d'astronomie pratique : calcul des éclipses, construction et usage de tables, etc. Ces dernières contiennent des catalogues d'étoiles, les mouvements de la lune, du soleil et des planètes, la longitude et la latitude des principales villes du monde. Parmi les latitudes, se trouvait notamment celle de Samarcande, que je n'a, pas trouvée dans les ouvrages modernes, et que l'auteur fixe à 39° 27' 28". L'ouvrage se termine par des considérations d'astrologie, science imaginaire très en honneur au temps d'Oloug Beg, et qui causa sa mort. S'étant imaginé, d'après certaines conjonctions planétaires, qu'il serait tué par son fils aîné, il le dépouilla de ses charges. Ce dernier se révolta aussitôt contre lui, le vainquit et l'obligea à fuir dans le Turkestan. Étant revenu à Samarcande, malgré la prédiction des astres, il fut assassiné par son fils. La croyance à l'astrologie fut générale du reste chez tous les astronomes, y compris ceux de l'Europe jusqu'à une époque assez rapprochée de nous. Elle eut pour adepte le grand Képler lui-même, auteur de plusieurs almanachs prophétiques.

À côté de l'école d'astronomie de Bagdad, il faut citer celle du Caire. Séparé du khalifat de Bagdad, à la fin du dixième siècle, cette grande cité rivalisa bientôt avec l'ancienne capitale scientifique de l'islam. Ses souverains tinrent à honneur, comme ceux de Bagdad, de protéger l'astronomie. L'observatoire, placé sur le sommet du Mokattan, où est aujourd'hui la citadelle, devint un établissement de premier ordre. C'est la que Ibhn Jounis, qui mourut en 1007 de J.-C., rédigea, sous le règne d'el Hakem (990-1021), la grande table, dite hakémite, qui remplaça aussitôt celles existant auparavant. Elle fut reproduite dans tous les ouvrages d'astronomie, y compris celui écrit en Chine par Co Cheou King en 1280.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 363

la figure # 231

Face postérieure du même astrolabe ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Suivant Ben-al-Nabdi, qui résidait au Caire en 1040, la bibliothèque de cette ville contenait alors deux globes célestes et 6 000 ouvrages sur les mathématiques et l'astronomie.

Les travaux astronomiques des Arabes d'Espagne ne furent pas moins importants que ceux des musulmans d'Orient ; mais la destruction systématique de la presque totalité de leurs manuscrits n'a laissé survivre qu'une bien faible partie de leurs travaux. Le petit nombre de ceux qui ont échappé au bûcher n'ont pas été traduits, et ne le seront probablement jamais, car leur traduction impliquerait chez la même personne une connaissance approfondie de l'arabe et des connaissances techniques spéciales qu'on ne peut demander qu'aux astronomes de profession.

Nous ne connaissons la plupart des astronomes arabes de l'Espagne que de nom, et les indications que nous possédons sur leurs travaux sont des plus succinctes. Elles suffisent cependant à montrer leur importance. Nous savons, par exemple, qu'Arzachel, qui vivait vers l'an 1080 de J.-C, fit 402 observations pour la détermination de l'apogée du soleil. Il établit aussi avec une grande précision la valeur annuelle du mouvement de précession des équinoxes qu'il fixa à 50", nombre qui est précisément celui de nos tables modernes. Il observait avec des instruments de son invention et avait construit des horloges très admirées à Tolède.

À défaut des ouvrages des Arabes d'Espagne, nous pouvons avoir une idée de leur contenu par les emprunts que leur firent les auteurs chrétiens contemporains. C'est ainsi que, de l'étude des oeuvres astronomiques du roi Alphonse X de Castille, et de divers documents analogues, Sédillot tire la conclusion que les Arabes avaient devancé Kepler et Copernic dans la découverte du mouvement elliptique des planètes et la théorie de la mobilité de la terre. Les tables astronomiques d'Alphonse X, dites tables Alphonsines, sont entièrement empruntées aux Arabes.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 364

la figure # 232

Astrolabe arabe de Philippe II d'Espagne (Musée espagnol d'antiquités).

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Les astronomes des écoles d'Afrique, et notamment de Tanger, de Fez et du Maroc, rivalisèrent avec ceux d'Espagne ; mais leurs oeuvres ne nous sont pas plus connues que celles de ces derniers. Nous savons cependant que l'un d'eux, Aboul Hassan, du Maroc, qui vivait au commencement du treizième siècle, détermina, avec une précision bien supérieure à celle des anciens, la latitude et la longitude de 41 villes de l'Afrique entre le Maroc et le Caire, c'est-à-dire sur une étendue de plus de 900 lieues. Aboul Hassan a consigné ses observations dans un livre intitule : *Des Commencements et des Fins,* traduit en partie par Sédillot. Il contient des renseignements précieux sur les instruments astronomiques des Arabes.

Les Arabes ne connurent que les cadrans solaires comme moyen de mesurer le temps avec précision. Le pendule n'ayant pas encore été de leur temps appliqué aux horloges, ces dernières ne pouvaient posséder la précision nécessaire aux recherches astronomiques.

Ils observaient les angles avec des quarts de cercle et des astrolabes ; plusieurs de ces derniers instruments sont venus jusqu'à nous. La bibliothèque nationale de Paris en possède trois. L'un d'eux est reproduit dans cet ouvrage. Leur construction révèle une habileté très grande. Aujourd'hui même il serait fort difficile de faire mieux.

Le principe de l'astrolabe est fort simple : c'est un disque métallique divisé en degrés, et sur lequel peut tourner une alidade percée d'un trou à chaque extrémité. L'instrument étant suspendu par l'anneau qui le surmonte, et par conséquent maintenu verticalement, on dirige l'alidade sur le soleil, et quand les rayons lumineux passent à travers les deux trous qui la terminent, on n'a qu'à lire la hauteur de l'astre sur le point où elle s'est arrêtée.

Les quarts de cercle qui figuraient dans les observatoires atteignaient parfois des dimensions énormes. Elles seraient inutiles aujourd'hui, parce que nous possédons, grâce à l'ingénieuse invention du vernier, le moyen de lire les minutes et même les

secondes sur de petits instruments ; mais pour avoir un cercle sur lequel les divisions des degrés en minutes et à plus forte raison en secondes puissent être représentées, il faut naturellement que son rayon soit très grand. Les constructeurs musulmans se contentaient habituellement de diviser la minute en douze parties, c'est-à-dire de faire des divisions représentant cinq secondes.

Les Arabes mesuraient aussi la hauteur du soleil par la longueur de l'ombre qu'un style de dimension connue projette sur un plan horizontal. L'observation est assez exacte lorsqu'on donne à l'instrument une grande hauteur.

On peut résumer les découvertes astronomiques des Arabes dans l'énumération suivante : introduction dès le dixième siècle des tangentes dans les calculs astronomiques ; construction de tables du mouvement des astres ; détermination rigoureuse de l'obliquité de l'écliptique et de sa diminution progressive ; estimation exacte de la précession des équinoxes ; première détermination précise de la durée de l'année. On leur doit enfin la constatation des irrégularités de la plus grande latitude de la lune et la découverte de la troisième inégalité lunaire désignée aujourd'hui sous le nom de variation, et qu'on croyait avoir été déterminée pour la première fois en 1601 seulement, par Tycho-Brahé.

Gustave Le Bon, La civilisation des Arabes (1884)
Livre cinquième: La civilisation des Arabes

Chapitre IV

Sciences géographiques

1. – Explorations géographiques des Arabes

Retour à la table des matières

Les Arabes ont toujours été d'intrépides voyageurs ; les distances ne les ont jamais effrayés. De nos jours encore, on les voit venir à la Mecque des contrées les plus éloignées ; et les Européens, qui ont tant de peine à pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, y rencontrent le plus souvent des caravanes accomplissant ce voyage comme une chose fort simple.

Dès les premières années de la formation de leur empire, les Arabes étaient en relations commerciales avec des régions à peine soupçonnées alors des Européens, telles que la Chine, certaines contrées de la Russie, les parties inexplorées de l'Afrique, etc.

Les pays avec lesquels les musulmans ont été en rapports commerciaux, et les routes qu'ils ont suivies pour s'y rendre devant être indiquées dans le chapitre consacré à leurs relations commerciales, je me bornerai à donner maintenant un aperçu sommaire de leurs travaux géographiques, et de leurs explorations.

Les premiers explorateurs arabes furent des marchands voyageant pour leur commerce. Bien que les individus de cette classe ne possèdent guère habituellement les aptitudes nécessaires pour les observations scientifiques, leurs relations peuvent fournir quelquefois cependant des indications utiles. Tel est précisément le cas de la plus ancienne relation qui nous ait été laissée par les Arabes : celle du voyage en Chine que fit au neuvième siècle de notre ère un marchand nommé Soleyman. Parti de Siraf, port du golfe Persique où abordaient assez fréquemment des jonques chinoises, il dépassa la mer des Indes et arriva sur les cotes de la Chine. Sa relation, écrite en 851, fut complétée, en 880, par un de ses compatriotes, Abou-Zeid, qui y ajouta des renseignements fournis par d'autres Arabes ayant visité la Chine.

Le livre de Soleyman fut le premier ouvrage publié en Occident sur la Chine. Il a été traduit en français au commencement du dernier siècle.

Soleyman n'était qu'un observateur fort ordinaire ; mais il en était tout autrement du célèbre Maçoudi, né à la fin du neuvième siècle de notre ère à Bagdad. Ce dernier consacra vingt-cinq ans de sa vie à parcourir l'immense empire des khalifes et les provinces environnantes, y compris l'Inde. Ses observations furent publiées dans plusieurs ouvrages importants, dont le plus remarquable est celui connu sous ce nom : *Les Prairies d'or*. Le savant historien arabe, Ibhn Khaldoun, que nous avons eu occasion de citer plusieurs fois, et qui écrivait quatre siècles après Maçoudi, l'apprécie de la façon suivante :

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 368

la figure # 233 : CARTE

Carte arabe du milieu du douzième siècle, dessinée au Caire, par Prisse d'Avesne.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

> « Dans *les Prairies d'or,* Maçoudi a dépeint l'état où se trouvaient les peuples et les pays de l'Orient et de l'Occident à l'époque où il écrivait, c'est-à-dire en l'an 330 de l'hégire (941 de J.-C.). Ce traité nous fait connaître leurs croyances, leurs mœurs, la nature des contrées qu'ils habitaient, leurs montagnes, leurs mers, leurs royaumes, leurs dynasties, les ramifications de leur race et celles des nations étrangères ; aussi est-il un modèle sur lequel les autres historiens se règlent, un ouvrage fondamental sur lequel ils s'appuient pour montrer la vérité d'une bonne partie de leurs enseignements. »

Ibhn Haukal, né à Bagdad comme Maçoudi, commença ses voyages lorsque ce dernier venait de finir les siens. Il a donné lui-même de son livre la description suivante :

> J'ai décrit la terre en long et en large, et j'ai fait connaître les provinces musulmanes. Chaque région particulière est accompagnée d'une carte qui en offre la situation respective. J'indique les limites de chaque région, les villes et les cantons qui s'y trouvent, les rivières qui l'arrosent, les dépôts d'eau qui en modifient la surface, les ressources qu'elle présente, les impôts de diverse nature qu'elle paye, les routes qui la traversent, les distances qui la séparent des contrées voisines, le genre de commerce qui y réussit le mieux ; en un mot, j'ai rassemblé tous les renseignements qui ont fait de la géographie une science qui intéresse les princes et les personnes de toutes les classes.

Albirouni, qui accompagna Mahmoud le Ghaznévide dans son expédition dans l'Inde en l'an 1000, publia de bonnes observations sur la province du Sindh et le nord de l'Inde, et chercha, par ses calculs astronomiques, à rectifier la carte de la contrée.

Aboul Hassan, dont nous avons parlé comme astronome, et qui vivait au commencement du treizième siècle, peut être rangé parmi les voyageurs. Il parcourut en effet toute la côte nord de l'Afrique, du Maroc à l'Égypte, et releva astronomiquement la position de quarante-quatre points importants, dans le but de rectifier la carte des contours de l'Afrique de Ptolémée.

Le dernier des grands voyageurs que nous citerons, fut Ibhn Batoutah. Il commença ses voyages en 1325. Parti de Tanger au Maroc, il visita l'Afrique septentrionale, l'Égypte, la Palestine, la Mésopotamie, le nord de l'Arabie jusqu'à la Mecque, la Russie méridionale, Constantinople, etc. ; puis se rendit dans l'Inde à travers la Boukharie, le Khoraçan et le Kandahar. À Delhi, alors capitale d'un royaume musulman, le sultan lui confia une mission pour l'empereur de la Chine. Il s'y dirigea par mer, et, après avoir visité Ceylan, Sumatra, Java, il arriva dans la ville actuellement connue sous le nom de Pékin, puis revint par mer dans sa patrie. Ces premiers voyages avaient duré vingt-quatre ans. Ne se sentant pas encore fatigué, Batoutah visita l'Espagne, pénétra dans l'intérieur de l'Afrique et atteignit Tombouctou. Il mourut à Fez, en 1377, après avoir ainsi, visité la presque totalité du monde alors connu. De nos jours même, de telles explorations suffiraient à illustrer un voyageur.

2. - Progrès géographiques réalisés par les Arabes

Retour à la table des matières

Les explorations dont je viens de parler, et les connaissances astronomiques des Arabes, eurent pour résultats des progrès géographiques importants. Lorsqu'ils commencèrent l'étude de cette science, ils prirent d'abord pour guides les auteurs grecs qui les avaient précédés, et surtout Ptolémée ; mais, suivant leur habitude, ils eurent bientôt dépassé leurs maîtres.

Les positions géographiques qu'assignait Ptolémée aux diverses villes étaient fort erronées. Rien que sur la longueur de la Méditerranée, il se trompait de 400 lieues. Pour mettre en évidence les progrès réalisés par les Arabes dans cette branche de la géographie, il suffit de comparer les positions déterminées par eux avec celles données par les Grecs. Cette comparaison prouve que chez les premiers les latitudes sont exactes à quelques minutes près alors que les Grecs commettaient des erreurs de plusieurs degrés. Pour les longitudes dont la détermination était fort difficile à une époque où on n'avait ni chronomètres ni tables exactes de la lune, les erreurs sont plus fortes, mais elles dépassent rarement 2 degrés, c'est-à-dire beaucoup moindres que celles commises par les Grecs. Les positions déterminées par ces derniers étaient entachées parfois d'erreurs énormes. La longitude de Tanger, ramenée au méridien d'Alexandrie, serait en effet de 53° 30' suivant Ptolémée, alors qu'elle est de 35° 41' en réalité, soit près de 18° d'erreur. Dans les tables arabes le grand axe de la Méditerrannée de Tanger à Tripoli en Syrie est déterminé avec une erreur inférieure à 1 degré. Dans les tables de Ptolémée la longueur du même axe est de 19° trop grande, ce qui constitue une erreur d'environ 400 lieues.

Les Arabes nous ont laissé des ouvrages de géographie importants, dont quelques-uns ont servi pendant plusieurs siècles à enseigner cette science en Europe.

Le plus ancien traité de géographie arabe que nous connaissions est un manuel publié en 740 de notre ère par un nommé Nadhar de Bassora. Cet ouvrage traite de sujets fort variés, souvent étrangers à la géographie, et semble surtout destiné à des nomades.

Le traité de géographie d'Istakri, publié au milieu du neuvième siècle, est très supérieur au précédent. Il n'est cependant encore qu'une énumération des rivières, villes, montagnes, etc., des diverses provinces.

Les livres de Maçoudi, contemporain d'Istakri, et de Mokadacci, qui écrivait en 985, sont plutôt des relations de voyages que des ouvrages de géographie proprement dits.

Le plus célèbre des géographes arabes est l'Edrisi. Ses oeuvres, traduites en latin, apprirent la géographie à l'Europe du moyen âge.

L'Edrisi était né en Espagne. Des aventures diverses le conduisirent à la cour de Roger, roi de Sicile, peu après la conquête de cette île par les Normands. C'est en 1154 qu'il écrivit son grand ouvrage de géographie. Ce dernier contient, non seulement tous les travaux de ses prédécesseurs, mais encore une foule de renseignements recueillis par lui de la bouche des voyageurs. Il était accompagné de nombreuses cartes. Pendant plus de trois siècles, l'Europe se contenta de le copier servilement.

Parmi ces cartes d'Edrisi, il y en une très curieuse, que je reproduis ici, sur laquelle on voit figures comme sources du Nil les grands lacs équatoriaux [1] dont la découverte par les Européens n'a été faite qu'à une époque récente. Elle prouve que les connaissances géographiques des Arabes, en Afrique, furent très supérieures à ce qu'on a supposé pendant longtemps. Parmi les autres géographes arabes, je citerai encore Kazwiny et Yakoût, qui vivaient au treizième siècle. Le livre de ce dernier est un dictionnaire rempli de documents sur tous les pays qui composaient le khalifat.

Aboulfeda, prince de Hamah (1271-1331) est connu également comme géographe ; mais il ne fit guère que résumer d'autres travaux. Il en est de même de Makrisi et d'el Hassan.

Il serait fort long, d'ailleurs, d'énumérer les noms et les oeuvres des principaux géographes arabes : Aboulfeda à lui seul en cite soixante qui vivaient avant lui. L'aperçu qui précède suffit à montrer leur importance, et, sans la ténacité particulière des préjugés héréditaires qui règnent encore contre l'islamisme, on s'expliquerait difficilement que des géographes aussi instruits que M. Vivien de Saint-Martin aient pu la méconnaître. L'apport des Arabes est tellement considérable qu'il suffit de le mentionner pour en montrer la valeur. Au point de vue scientifique, ils font ces déterminations astronomiques exactes qui sont la première base des cartes, et rectifient les erreurs énormes de positions commises par les Grecs. Au point de vue des explorations, ils publient des relations de voyages qui font connaître diverses parties

---

[1] Voici sur les sources du Nil le passage même d'Edrisi :

« Le Nil tire son origine de cette montagne (celle de la Lune) par dix sources, dont cinq s'écoulent et se rassemblent dans un grand lac ; les autres descendent également de la montagne vers un autre grand lac. De chacun de ces deux lacs sortent trois rivières qui finissent par se réunir et par s'écouler dans un très grand lac près duquel est située une ville nommée Tarfi. »

du monde à peine soupçonnées avant eux, et où les Européens n'avaient jamais pénétré. Au point de vue de la littérature géographique, ils publient des livres qui remplacent tous ceux qui les avaient précédés, et que les peuples de l'Occident se sont bornés à copier pendant plusieurs siècles.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 371

la figure # 234 : CARTE

Carte arabe d'Edrisi (1160) ; d'après V. de Saint-Martin.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Gustave Le Bon, La civilisation des Arabes (1884)
Livre cinquième: La civilisation des Arabes

Chapitre V

Sciences physiques et leurs applications

1. – Physique et mécanique

Retour à la table des matières

Physique. - Les principaux ouvrages de physique des Arabes sont perdus, et nous n'avons guère que les titres des plus importants, tels, par exemple, que celui de Hassan-ben-Haithem sur la vision directe, réfléchie et rompue, et sur les miroirs ardents. Nous pouvons juger cependant de l'importance de leurs travaux par le petit nombre de ceux parvenus jusqu'à nous. Un des plus remarquables est le traité d'optique d'Alhazen, qui fut traduit en latin et en italien, et servit beaucoup à Képler pour son ouvrage sur l'optique. Il contient des chapitres fort savants sur le foyer des miroirs, le lieu apparent des images dans les miroirs, la réfraction, la grandeur apparente des objets, etc. On y trouve notamment la solution géométrique du problème suivant, qui dépendrait en analyse d'une équation du 4e degré : « Trouver le

point de réflexion sur un miroir sphérique, le lieu de l'objet et celui de l'œil étant donnés. » M. Chasles, juge fort compétent, considère cet ouvrage « comme ayant été l'origine de nos connaissances en optique. »

Mécanique. - Les Arabes possédèrent, surtout au point de vue pratique, des connaissances de mécanique fort étendues. Le petit nombre de leurs instruments venus jusqu'à nous et les descriptions que nous ont laissées d'anciens auteurs donnent une haute idée de leur habileté.

Le docteur E. Bernard, d'Oxford, a soutenu que les Arabes ont découvert l'application du pendule aux horloges ; mais ses raisons ne semblent pas suffisantes pour permettre de leur attribuer une invention aussi capitale. Il est bien probable que l'horloge envoyée par Haroun al Raschid à Charlemagne, et qui donnait les heures en faisant tomber des balles d'airain sur un disque métallique, était simplement une clepsydre, c'est-à-dire une horloge à eau.

Il est certain cependant que les Arabes possédèrent des horloges à poids, fort différentes de la clepsydre. Nous en avons la preuve par les descriptions que donnent plusieurs auteurs, et notamment Benjamin de Tulède, qui visita la Palestine au douzième siècle, de la célèbre horloge de la mosquée de Damas. La description qui va suivre, empruntée à la traduction de M. Sylvestre de Sacy, est due à l'Arabe Djobéir.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 374

les figures # 235-236

Cavaliers arabes lançant le feu grégeois ;
d'après un ancien manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris.

téléchargeables sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

« Quand on sort par la porte Djiroum, on voit à droite, dans la muraille de la galerie en face, une sorte de salle ronde en forme de grande voûte, dans laquelle sont deux disques de cuivre percés de petites portes, dont le nombre égale celui des heures du jour, et deux poids de cuivre tombant du bec de deux éperviers de cuivre dans deux tasses percées. Vous voyez les deux éperviers étendre leur cou, avec les poids, sur les deux tasses, et laisser tomber les poids ; cela se fait d'une façon si merveilleuse qu'on croirait que c'est de la magie. Les poids en tombant font du bruit, puis ils rentrent par les trous des tasses dans l'intérieur du mur.

« Aussitôt la porte se referme avec une tablette de cuivre. Cela continue ainsi jusqu'à ce que toutes les heures du jour étant passées, toutes les portes se soient fermées. Pour la nuit, c'est un autre mécanisme. Dans l'arcade qui entoure les deux disques de cuivre, sont douze cercles de cuivre percés, et dans chaque cercle un vitrage. Derrière le vitrage est une lampe que l'eau fait tourner par un mouvement proportionné à la division des heures. Quand une heure s'achève, la lueur de la lampe illumine le verre, et les rayons se projettent sur le cercle de cuivre. Ensuite la même chose a lieu pour le cercle suivant, jusqu'à la fin des heures de la nuit. »

2. - Chimie

Retour à la table des matières

La chimie des Arabes fut mélangée d'alchimie, comme leur astronomie fut mélangée d'astrologie, mais ce mélange de science positive et de rêverie ne les empêcha pas de réaliser des découvertes importantes.

Les connaissances de chimie que leur léguèrent les Grecs étaient bien plus faibles. Les corps les plus importants, tels que l'alcool, l'acide sulfurique, l'acide nitrique, l'eau régale, etc., complètement inconnus de ces derniers, furent bientôt découverts par les Arabes. Ils découvrirent aussi les opérations les plus fondamentales de la chimie, telles que la distillation. Quand on écrit dans certains livres que la chimie a été créée par Lavoisier, on oublie trop qu'aucune science, et la chimie moins encore qu'une autre, n'a jamais été créée de toutes pièces, et que les Arabes, il y a un millier d'années, possédaient des laboratoires d'où sortirent des découvertes sans lesquelles celles de Lavoisier eussent été impossibles.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 375

la figure # 237

Projectiles incendiaires employés par les Arabes au treizième siècle. Cavalier porteur d'une lance à feu. Il est recouvert comme ses servants d'une chemise de drap épais semé d'étoupes, destinée à être imbibée de naphte qu'on allumait ensuite, pour semer l'épouvante parmi les ennemis ; d'après un ancien manuscrit arabe conservé à Saint-Pétersbourg.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,

section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Le plus ancien, et en même temps le plus connu des chimistes arabes, fut Geber. Il vivait vers la fin du huitième siècle. Le nombre d'ouvrages qu'il publia fut considérable ; mais plusieurs de ses compatriotes ayant porté le même nom, Il est difficile de savoir ce qui doit lui être attribué. Plusieurs de ses livres ont été traduits en latin. Un des plus remarquables, « *la Somme de perfection* » fut traduite en français en 1672 ; ce qui prouve combien son autorité se prolongea longtemps en Europe.

Les travaux de Geber forment une sorte d'encyclopédie scientifique, et il faut considérer ce qu'elle contient comme le résumé de la science chimique des Arabes de son époque. On y trouve la description de plusieurs composés, dont il n'avait jamais été fait mention avant lui. Quelques-uns, tels que l'acide nitrique et l'eau régale, sont d'une importance capitale en chimie, puisque, à vrai dire, il n'y aurait pas de chimie possible sans eux.

Geber parait avoir connu également les propriétés de certains gaz. « Lorsque les gaz, dit-il, se fixent sur les corps, ils perdent leur forme et leur nature ; ils ne sont plus ce qu'ils étaient. Lorsqu'on opère la séparation, voici ce qui arrive : ou les gaz s'échapperont seuls, et les corps où ils étaient fixés restent, ou les gaz et les corps s'échapperont tous les deux à la fois. »

Geber croyait avec tous les alchimistes que les métaux étaient composés de plusieurs substances inconnues. Il leur donnait, suivant l'usage, des noms quelconques : soufre, mercure, arsenic, etc. ; mais les propriétés de ces éléments supposés n'avaient rien de commun avec celles des corps dont on empruntait les noms : les alchimistes eurent soin de le répéter fréquemment ; et il faut avoir cette indication bien présente à l'esprit pour éviter les graves erreurs commises à leur égard par beaucoup d'auteurs.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 376

la figure # 238

Armes à feu employées par les Arabes au treizième siècle. Artilleur tenant à la main un petit canon, qu'il approche d'une flamme pour mettre le feu à la charge et faire partir le boulet. (Même source que la gravure précédente.)

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Suivant les chimistes arabes, tous les métaux étaient composés des mêmes éléments. Les métaux ne différant les uns des autres que par la proportion de ces éléments, il semblait évident qu'en isolant ces derniers, et les combinant ensuite dans des proportions convenables, on arriverait à obtenir à volonté un métal quelconque, l'or par exemple. La recherche de la transmutation des métaux occupa, comme on le sait, les alchimistes pendant des siècles. Leurs théories, peu éloignées d'ailleurs des idées modernes, ont rendu de réels services à la science en provoquant des recherches qui n'eussent peut-être jamais été effectuées sans elles. On ne découvrit pas ce qu'on cherchait, mais on découvrit ce qu'on n'eût certainement pas trouvé si la transmutation n'avait pas été poursuivie pendant si longtemps.

La préparation d'un grand nombre de composés inconnus pour la plupart avant Geber, tels que l'acide nitrique, l'eau régale, la potasse, le sel ammoniac, le nitrate d'argent, le sublimé corrosif, le précipité rouge, est indiqué dans ses ouvrages. On y trouve aussi, pour la première fois, la description d'opérations fondamentales, telles que la distillation, la sublimation, la cristallisation, la solution, la coupellation, etc.

C'est également aux Arabes qu'est due la découverte d'autres corps d'un usage journalier dans la chimie et l'industrie, tels que l'acide sulfurique et l'alcool. Ils sont décrits pour la première fois dans l'ouvrage de Rhazès, qui mourut en 940. L'acide sulfurique s'obtenait par la distillation du sulfate de fer, et l'alcool par la distillation de matières féculentes ou sucrées fermentées.

La plupart des auteurs arabes qui ont écrit sur les sciences se sont occupés de chimie ; mais les ouvrages les plus importants, en dehors de ceux de Geber et Rhazès, ont été perdus. La valeur de ceux que nous connaissons fait vivement regretter ceux que nous n'avons pas. L'étendue de leurs découvertes ne nous est révélée que par le nombre considérable de composés inconnus avant eux, et dont les noms se trouvent cités dans les ouvrages des médecins arabes. La pharmacie fut véritablement créée par eux ; et nous pourrons juger de leurs connaissances en chimie industrielle par leur habileté dans l'art de la teinture, l'extraction des métaux, la fabrication de l'acier, la préparation des cuirs, etc.

3. - Sciences appliquées. - Découvertes

Retour à la table des matières

Connaissances industrielles. - Tout en s'adonnant aux recherches théoriques, les Arabes ne négligèrent pas les applications industrielles. Leurs connaissances scientifiques donnèrent à leur industrie une supériorité très grande. Nous ignorons la plupart de leurs procédés, mais nous en connaissons les résultats. Nous savons, par exemple, qu'ils savaient exploiter les mines de soufre, de cuivre, de mercure, de fer et d'or ; qu'ils étaient très habiles dans l'art de la teinture, qu'ils trempaient l'acier avec une perfection dont les anciennes lames de Tolède nous fournissent la preuve ; que leurs tissus, leurs armes, leurs cuirs, leurs papiers avaient une réputation universelle, et que dans bien des branches de l'industrie ils n'ont pas encore été dépassés.

Parmi les inventions dues aux Arabes, il en est d'une importance tellement capitale, celle de la poudre par exemple, que nous ne pouvons nous contenter d'une simple énumération et devons entrer dans quelques détails.

Poudre de guerre et armes à feu. - Dès l'antiquité la plus reculée, les peuples de l'Asie firent usage de divers mélanges incendiaires dans les combats ; mais ces derniers ne pénétrèrent en Europe qu'au septième siècle de notre ère. On croit qu'ils furent apportés d'Asie par un architecte syrien, du nom de Callinique. Les Grecs du Bas-Empire s'en servirent avantageusement pour repousser les Arabes, lorsque ces derniers mirent le siège devant Constantinople. Sa préparation fut mise au rang des secrets d'État par Constantin Porphyrogénète. Mais ce secret ne fut pas gardé longtemps. D'après les recherches de Reinaud et Favé, c'était un mélange de soufre et de substances combustibles telles que des goudrons de résine et des huiles grasses. Beaucoup d'anciens manuscrits donnent sa préparation.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 377

la figure # 239

Fragment d'ancienne étoffe arabe (Ebers).

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Les Arabes connurent bientôt la composition du feu grégeois, et il se répandit chez eux au point de devenir, comme nous disent les auteurs cités plus haut, « l'agent principal d'attaque. » Ils l'employaient de cent façons et le lançaient avec toutes sortes d'agents différents. On sait par les récits des croisés l'épouvante qu'il jeta parmi eux. Joinville le déclare la plus horrible chose qu'il ait jamais vue, et le compare à un grand dragon volant dans l'air. Aussitôt qu'il arrivait dans le voisinage du roi, saint Louis « se jetoit à terre, tendoit les mains vers le ciel et disoit en plourant à grans larmes : Biau Sire Dieu Jésus, gardez-moy et tout ma gent. » Terreur un peu chimérique d'ailleurs, car si le feu grégeois était très dangereux sur mer lorsqu'on l'employait pour détruire les vaisseaux, il l'était bien peu sur terre, et aucune des chroniques qui parlent des terribles effets de ce composé ne mentionne qu'il ait jamais fait périr quelqu'un. Saint Louis et plusieurs de ses chevaliers en furent couverts sans en avoir éprouvé aucun dommage. Le feu grégeois brûlait, mais n'avait aucune force de projection. On le lançait, mais on ne l'employait pas à lancer des projectiles. C'était un corps combustible, mais n'ayant aucune des propriétés explosives de la poudre.

On a attribué pendant longtemps l'invention de la poudre à Roger Bacon. Ce dernier n'a fait, en réalité, comme Albert le Grand, que reproduire de vieilles recettes, notamment celle donnée par Marcus Graccus dans un manuscrit écrit en 1230 sous le titre de *Liber ignium ad comburandos hostes.* Plusieurs de ces recettes ont une composition analogue à celle de la poudre ; mais on n'en faisait usage que comme fusées incendiaires, et elles proviennent évidemment, comme toutes les recettes de chimie du moyen âge, des Arabes. Ces derniers firent, du reste, usage des armes à feu à une époque très antérieure aux chrétiens, comme nous allons le montrer.

Les recherches de MM. Reinaud et Favé, précédés, du reste, dans la même voie par Casiri, Andrès et Viardot, ont nettement démontré que l'invention de la poudre à canon, comme substance explosible destinée à chasser des projectiles, est due uniquement aux Arabes. Les deux premiers de ces auteurs avaient d'abord, dans un primitif travail, adopté l'opinion très répandue, qui attribue cette invention aux Chinois ; mais dans un second mémoire, publié en 1850, ils sont revenus sur cette opinion. La découverte de nouveaux manuscrits leur a fait constater que cette grande découverte, qui a changé tout le système de la guerre, revient aux Arabes : « Aux Chinois, disent-ils, appartient la découverte du salpêtre et son emploi dans les feux d'artifice... Pour les Arabes, ils ont su produire et utiliser la force projective qui résulte de la poudre ; en un mot, ils ont inventé les armes à feu. »

Les historiens assurent habituellement que c'est à la bataille de Crécy, livrée en 1346, que l'artillerie apparut pour la première fois ; mais plusieurs passages de divers auteurs arabes prouvent que son emploi fut en réalité bien antérieur à cette date. Parmi les extraits de divers manuscrits traduits par Conde se trouve notamment un passage où on voit qu'un émir, Yakoub, assiégeant, en 1205, un chef de révoltés dans la ville de Mahédra, en Afrique, « combattit ses murailles avec différentes machines, engins, tonnerres... des engins qu'on n'avait jamais vus... qui lançaient chacun cent

énormes jets, et de grosses pierres tombaient au milieu de la ville, et des jets de globes de fer. »

Le passage suivant de l'histoire des Berbères d'Ibhn Khaldoun, n'est pas moins explicite, et indique clairement l'emploi du canon pour les sièges.

> Abou-Youzef, sultan du Maroc, mit le siège devant Sidjilmesa, en l'an de l'hégire 672 (1273 de J.-C). Il dressa contre elle les instruments de siège, tels que des *medjanik* (mangonneaux), des *arrada* et des *hendam* à naphte, qui jettent du gravier de fer, lequel est lancé de la chambre du *hendam,* en avant du feu allumé dans du *baroud,* par un effet étonnant, et dont les résultats doivent être rapportés à la puissance du créateur. Un certain jour, une portion de la muraille de la ville tomba par le coup d'une pierre lancée par un *medjanik* et l'on donna l'assaut.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 379

la figure # 240

Fragment d'ancienne étoffe arabe.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

La lecture des manuscrits du temps prouve que l'emploi des armes à feu devint bientôt général chez les Arabes. Ils en firent usage, notamment en 1342, pour défendre Algésiras attaqué par Alphonse XI.

> Les Mores de la ville, dit la chronique d'Alphonse XI, lançaient beaucoup de tonnerres contre l'armée, sur laquelle ils jetaient des balles de fer grosses comme de très grosses pommes, et les lançaient si loin de la ville, que quelques-unes d'elles passaient par-dessus l'armée, et d'autres frappaient l'armée.

Les comtes anglais de Derby et de Salisbury, qui assistaient au siège, ayant été témoins des effets de la poudre, rapportèrent bientôt cette découverte dans leur pays, et c'est ainsi que les Anglais en firent usage quatre ans plus tard à la bataille de Crécy.

On connaît également par des manuscrits arabes la composition de la poudre dont ils se servaient, et leurs armes de jet. Voici à ce sujet deux passages intéressants d'un manuscrit de la fin du treizième siècle, traduits par Reinaud.

> *Description de la drogue à introduire dans le madfaa avec sa proportion.* - Baroud (salpêtre), dix ; charbon, deux drachmes, soufre, une drachme et demie. Tu le réduiras en poudre fine et tu rempliras un tiers du madfaa ; tu n'en mettras pas davantage, de peur qu'il ne crève, pour cela, tu feras faire par le tourneur une madfaa de bois, qui sera pour sa grandeur en rapport avec sa bouche ; tu y pousseras la drogue avec force ; tu y ajouteras, soit le bondoc (balle), soit la flèche, et tu mettras le feu à l'amorce. La mesure du madfaa sera en rapport avec le trou ; s'il était plus profond que l'embouchure n'est large, ce serait un défaut.

Fabrication du papier. - Les Européens du moyen âge n'écrivirent pendant longtemps que sur du parchemin. Son prix élevé était un sérieux obstacle à la multiplication des oeuvres écrites. Il devint même bientôt si rare que les moines avaient pris l'habitude de gratter les oeuvres des grands écrivains de la Grèce et de Rome pour les remplacer par leurs homélies ; et, sans les Arabes, la plupart de ces chefs-d'œuvre de l'antiquité, que l'on nous représente souvent comme ayant été soigneusement gardés au fond des cloîtres, eussent été perdus.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 380

la figure # 241

Fragment d'ancienne étoffe arabe ; d'après un dessin de Prisse d'Avesnes.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Trouver une substance capable de remplacer le parchemin, et analogue au papyrus des Égyptiens, était rendre un immense service à la diffusion des connaissances.

La découverte faite par Casiri à la bibliothèque de l'Escurial d'un manuscrit arabe sur papier de coton remontant à l'an 1009, et antérieur à tous ceux existant dans les bibliothèques de l'Europe, prouve que les Arabes furent les premiers à remplacer le parchemin par le papier.

L'historique de cette invention est aujourd'hui d'ailleurs facile à restituer. De temps immémorial, les Chinois savaient fabriquer du papier avec des cocons de soie. Cette fabrication avait été introduite à Samarcande dès les premiers temps de l'hégire, et quand les Arabes s'emparèrent de cette ville, ils y trouvèrent une fabrique installée. Mais cette découverte précieuse ne pouvait être utilisée en Europe, où la soie était à peu près inconnue, qu'à la condition de remplacer cette dernière par une autre substance. C'est ce que firent les Arabes en lui substituant le coton. L'examen de leurs anciens manuscrits montre qu'ils arrivèrent bientôt dans cette fabrication à une perfection qui n'a guère été dépassée.

Il paraît démontré également que c'est aux Arabes qu'est due la découverte du papier de chiffons, dont la fabrication est fort difficile et qui exige des manipulations nombreuses. Cette opinion est basée sur ce que l'emploi de ce papier est de beaucoup antérieur chez les arabes à son usage chez les peuples chrétiens. Le plus ancien manuscrit sur papier qui existe en Europe est une lettre de Joinville à saint Louis, écrite peu avant la mort de ce prince arrivée en 1270, c'est-à-dire à une époque postérieure à sa première croisade en Égypte. Or, on possède des manuscrits arabes sur papier de chiffons antérieurs d'un siècle au document qui précède. Tel est, notamment, un traité de paix entre Alphonse Il d'Aragon et Alphonse IV de Castille, portant la date de 1178, et conservé dans les archives de Barcelone. Il provenait de la célèbre fabrique de papier de Xatiba, dont le géographe Edrisi, qui écrivait dans la première moitié du douzième siècle, parle avec éloge.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 381

la figure # 242

Fragment d'ancienne étoffe arabe ; d'après un dessin de P. d'Avesnes.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

L'extension que prirent en Espagne, sous les Arabes, les bibliothèques publiques et privées, à peu près inconnues alors en Europe, les obligèrent à multiplier leurs fabriques de papier. Ils arrivèrent à employer, avec une grande perfection, du chanvre et du lin, alors très abondants dans les campagnes.

Application de la boussole à la navigation. - La boussole fut inventée par les Chinois, mais nous ne possédons encore aucune preuve qu'elle ait été appliquée par eux à la navigation. Faibles navigateurs, ils ne se livraient guère qu'à la navigation côtière pour laquelle la boussole est peu utile.

Les Arabes furent au contraire de grands navigateurs. Ils étaient en relations fréquentes avec la Chine à une époque où cette vaste contrée était à peine soupçonnée des Européens, et il est probable qu'ils furent les premiers à l'appliquer à la navigation. Ce n'est là cependant qu'une hypothèse, et, faute de preuves, je n'insisterai pas sur elle.

Ce qui n'est certainement pas une hypothèse, c'est que ce fut aux Arabes que les Européens durent la connaissance de cette capitale invention. Eux seuls étaient en relations avec la Chine, eux seuls pouvaient, par conséquent, la faire connaître en Occident. Les Européens mirent, du reste, un certain temps à en comprendre l'importance, car elle ne fut pas utilisée par eux avant le treizième siècle, alors qu'Edrisi, qui écrivait au milieu du douzième siècle, en parle comme étant d'un usage général chez ses compatriotes.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 382

la figure # 243

Ancienne selle arabe (Musée royal de Madrid) ; d'après une photographie de Laurent.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Ce qui précède prouve que le bilan des découvertes des Arabes dans les sciences physiques n'est pas moins important que dans les mathématiques et l'astronomie. L'énumération suivante en prouve l'importance : Connaissances élevées en physique théorique, surtout en optique, et création d'appareils mécaniques des plus ingénieux. Découverte des corps les plus fondamentaux de la chimie, tels que l'alcool, l'acide nitrique, l'acide sulfurique et des opérations les plus essentielles, telle que la distillation ; application de la chimie à la pharmacie et à l'industrie, notamment à l'extraction des métaux, à la fabrication de l'acier, à la teinture, etc. Découverte de la poudre et des armes à feu ; fabrication des papiers de chiffons. Application probable de la boussole à la navigation et introduction de cette invention fondamentale en Europe.

Gustave Le Bon, La civilisation des Arabes (1884)
Livre cinquième: La civilisation des Arabes

Chapitre VI

Sciences naturelles et médicales

1. – Sciences naturelles

Retour à la table des matières

L'histoire naturelle ne consista d'abord chez les Arabes qu'en commentaires d'Aristote ; mais ils préférèrent bientôt étudier dans la nature que dans les livres. On leur doit plusieurs bons ouvrages sur les animaux, les plantes, les métaux, les fossiles, etc.

Un des naturalistes arabes les plus connus est Kazwiny, mort en 1283, qu'on a surnommé le Pline des Orientaux. Ses ouvrages consistent surtout en descriptions dans le genre de celles de Buffon.

Les grandes généralisations et les classifications analogues à celles qui figurent dans les livres modernes furent inconnues des Arabes. On trouve cependant dans

leurs oeuvres des passages où ils semblent avoir pressenti quelques-unes des plus importantes découvertes de la science actuelle. C'est ainsi que dans le traité des pierres, d'Avicenne, on trouve un chapitre sur l'origine des montagnes, qui s'écarte bien peu de ce qui s'enseigne aujourd'hui, comme on pourra en juger par les passages suivants :

> Les montagnes peuvent, dit l'auteur, provenir de deux causes : ou elles sont l'effet du soulèvement de la croûte terrestre, comme cela arrive dans un violent tremblement de terre ; ou elles sont l'effet de l'eau, qui en se frayant une route nouvelle, a creusé des vallées en même temps qu'elle a produit des montagnes : car il y a des roches molles et des roches dures. L'eau, le vent charrient les unes et laissent les autres intactes. La plupart des éminences du sol ont cette origine.
>
> Les minéraux ont la même origine que les montagnes. Il a fallu de longues périodes *(multa tempora)* pour que tous ces changements aient pu s'accomplir ; et peut-être les montagnes vont-elles maintenant en s'abaissant.
>
> L'auteur apporte même des preuves à l'appui de ce qu'il avait avancé : En effet, continue-t-il, ce qui démontre que l'eau a été ici la cause principale, c'est qu'on voit, sur beaucoup de roches, les empreintes d'animaux aquatiques et d'autres. Quant à la matière terreuse et jaune qui recouvre la surface des montagnes, elle n'a pas la même origine que le squelette de la montagne ; elle provient de la désorganisation des débris d'herbes et de limon amenés par l'eau. Peut-être provient-elle de l'ancien limon de la mer *qui couvrait autrefois toute la terre.*

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 384

la figure # 244

Entrée de l'une des salles de l'université El Azhar, au Caire (Ebers).

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

L'idée que les transformations si profondes du globe ne sont pas le résultat de grands cataclysmes, comme le croyait Cuvier, mais le simple résultat de changements très lents, accumulés pendant des siècles, ainsi que le prouve la géologie actuelle, est indiqué clairement dans le passage qui précède.

La notion des transformations de la surface terrestre, par suite du déplacement des mers et des changements de configuration du sol, était assez répandue chez les Arabes pour avoir pénétré dans les idées populaires.

On peut en juger par l'allégorie suivante, tirée de l'ouvrage du naturaliste Kazwiny, dont nous parlions plus haut.

> Un jour, dit Rhidhz (un génie), je passais par une ville fort ancienne. « Savez-vous dans quel temps fut fondée cette ville ? demandai-je à un de ses habitants. - Oh ! nous ne savons depuis quand elle existe, et nos ancêtres l'ont ignoré comme nous. »
>
> Mille ans après, en passant dans le même lieu, je cherchai vainement la ville que j'y avais autrefois remarquée ; la place qu'elle avait occupée s'était couverte de végétaux, et j'y aperçus un paysan qui ramassait de l'herbe. « Savez-vous, lui demandai-je, comment a été détruite la ville qui existait anciennement ici dans le lieu où vous êtes ? - Quelle question me faites-vous là ! Cette terre a été toujours telle que nous la voyons en ce moment. »
>
> Mille ans après, passant de nouveau par le même lieu, j'y vis un immense lac, une mer, et, sur le rivage, une compagnie de pêcheurs auxquels je demandai depuis quand la mer s'étendait jusque-là. Ils répondirent : « Un homme tel que vous devrait-il faire une pareille question ! Ce lieu a toujours été ce qu'il est. »

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 384

Planche couleurs # 9

VITRAUX DU SANCTUAIRE DE LA MOSQUÉE EL ACZA À JÉRUSALEM
D'après une photographie et une aquarelle du Dr. Gustave Le Bon.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Les naturalistes arabes s'adonnèrent également à l'étude de la botanique, surtout dans ses applications à la médecine. Ils avaient des jardins botaniques où étaient cultivées des plantes rares ou curieuses. Grenade en possédait un magnifique au dixième siècle. Abdérame 1er en avait également un près de Cordoue. Il envoyait en Syrie, et dans les autres contrées de l'Asie, des naturalistes chargés de lui rapporter les plantes les plus rares.

2. - Sciences médicales

Retour à la table des matières

La médecine forme, avec l'astronomie, les mathématiques et la chimie, les sciences principalement cultivées par les Arabes, celles dans lesquelles ils ont réalisé les progrès les plus importants. Traduites dans toute l'Europe, leurs oeuvres médicales ont échappé en grande partie à la destruction qui atteignit leurs autres ouvrages.

Oeuvres médicales des Arabes. - Les auteurs arabes ayant écrit sur la médecine sont fort nombreux. Obou Osaibat leur consacre un volume entier dans sa biographie. Nous devrons donc nous borner à citer quelques-uns des plus connus.

La médecine était plus avancée chez les Grecs que la plupart des sciences, et les Arabes trouvèrent dans leurs ouvrages des matériaux précieux. La première traduction des livres grecs fut faite en 685 par Aaron. Son recueil, publié sous le titre de *Pandectes,* est un extrait des anciens livres de médecine, surtout de Galien. Les traductions d'Hippocrate, Paul d'Egine, etc., le suivirent bientôt.

Un des plus célèbres médecins arabes fut Rhazès, que nous avons déjà cité comme chimiste. Né vers 850, il mourut en 932 et exerça pendant cinquante ans la médecine à Bagdad. Il écrivit sur des sujets très variés : philosophie, histoire, chimie, médecine, etc. Tous les travaux de ses devanciers en médecine furent soumis par lui à une sévère critique au lit des malades. Les traités qu'il composa sur certaines fièvres éruptives, telles que la rougeole et la variole, ont été consultés pendant longtemps. Ses connaissances anatomiques étaient étendues. Son livre sur les maladies des enfants est le premier qui traite de cette matière. On trouve dans ses ouvrages l'emploi d'agents thérapeutiques nouveaux, tels que l'eau froide dans les fièvres continues, moyen remis tout récemment à la mode, l'alcool, le séton, les ventouses dans l'apoplexie, etc. Rhazès était un observateur aussi habile et ingénieux que modeste. On rapporte qu'il ramena à la vie un individu tombé sans sentiment dans les rues de Cordoue et que le peuple croyait mort, en le faisant vigoureusement fustiger de verges sur tout le corps, et particulièrement sous la plante des pieds. Complimenté par le khalife qui le félicitait de savoir ressusciter les morts, Rhazès répondit qu'il avait vu employer avec succès au désert ce moyen sur un Arabe, et que tout le mérite de sa cure consistait à avoir remarqué que le cas du malade était précisément le même que celui pour lequel on le félicitait. L'histoire ne dit pas de quel cas il s'agissait ; mais je croirais volontiers, d'après certains détails de la relation, que Rhazès dut se trouver simplement en présence d'une insolation.

Les ouvrages les plus connus de Rhazès sont : le *Continent,* ainsi nommé parce qu'il contient tout un corps de médecine pratique, et *le Mansoury,* du nom du prince Almanzor auquel il le dédia. Il est divisé en dix livres : 1° l'anatomie, 2° les tempéraments, 3° les aliments et les médicaments, 4° l'hygiène, 5° la cosmétique, 6° le régime en voyage, 7° la chirurgie, 8° les poisons, 9° les maladies en général, 10° la fièvre.

La plupart des oeuvres de Rhazès ont été traduites en latin et imprimées plusieurs fois, principalement à Venise en 1509, et à Paris en 1528 et 1548. Son traité de la petite vérole était encore réimprimé en 1745. Les leçons dans les universités médicales de l'Europe ont longtemps pris ses livres pour thème. Ils faisaient encore, avec ceux d'Avicenne, le fond de l'enseignement à Louvain au dix-septième siècle, comme on le voit par un règlement de 1617. Le même règlement montre que les auteurs grecs étaient alors bien peu en honneur, puisqu'on ne prescrivait parmi eux que les aphorismes d'Hippocrate et l'*Ars parva* de Galien.

Les historiens arabes rapportent que Rhazès devint aveugle dans sa vieillesse par suite de cataracte, et qu'il refusa de se laisser opérer en disant : « J'ai si bien vu le monde, et j'en suis si dégoûté, que je renonce sans regret à le voir. »

Parmi les médecins à peu près contemporains de Rhazès, on peut citer encore Ali Abbas, qui vivait à la fin du dixième siècle. Il a laissé sous le titre de *Maléki* un ouvrage où la médecine théorique et pratique est exposée. L'auteur a soin de faire remarquer que c'est dans les hôpitaux et non dans les livres que ses observations ont été recueillies. Tout en adoptant les principes de la médecine grecque, il signale de nombreuses erreurs dans Hippocrate, Galien, Oribaze, Paul d'Egine, etc., et s'en écarte fréquemment surtout pour le traitement des maladies. Traduit en latin par Étienne d'Antioche, en 1127, son livre fut imprimé à Lyon en 1523.

Le plus célèbre de tous les médecins arabes fut Avicenne. Son influence a été si considérable pendant plusieurs siècles, qu'on l'a nommé le prince de la médecine. Né en 980, il mourut en 1037. Après avoir débuté par la profession de percepteur des contributions, il arriva à la position de vizir. Bien que mort assez jeune, ruiné par les excès de travail et de plaisir, ses oeuvres sont considérables. Son principal ouvrage de médecine, intitulé *Canon* ou règle, comprend la physiologie, l'hygiène, la pathologie, la thérapeutique et la matière médicale. Les maladies y sont beaucoup mieux décrites qu'elles ne l'avaient été avant lui. Traduites dans la plupart des langues du monde, les oeuvres d'Avicenne ont été pendant six cents ans le code universel de la médecine ; elles ont servi de base aux études médicales dans toutes les universités de France ou d'Italie. On les a réimprimées jusqu'au dix-huitième siècle, et il n'y a guère plus de cinquante ans qu'elles ne sont plus commentées à Montpellier.

Avicenne aimait autant les plaisirs que la science, et ses excès, comme nous l'avons vu plus haut, abrégèrent ses jours ; ce qui fit dire que toute sa philosophie n'avait pu lui procurer la sagesse, ni toute sa science médicale la santé.

Le plus célèbre des chirurgiens arabes est Albucasis de Cordoue, mort en 1107. Il imagina beaucoup d'instruments de chirurgie, dont le dessin figure dans ses œuvres, et décrivit notamment la lithotritie, considérée à tort comme une invention toute moderne.

Albucasis ne fut connu en Europe qu'au quinzième siècle ; mais son influence devint alors immense. Le grand physiologiste Haller fait remarquer que « ses oeuvres furent la source commune où puisèrent tous les chirurgiens postérieurs au quatorzième siècle. »

La partie du grand ouvrage d'Albucasis consacrée à la chirurgie est divisée en trois livres : le premier comprend l'usage du cautère actuel, le second, les opérations qu'on fait avec le couteau, la chirurgie dentaire et oculaire, les hernies, les accouchements et l'extraction de la pierre ; le troisième est consacré aux fractures et luxations. La classification est faible, mais les renseignements pratiques très précis.

L'œuvre chirurgicale d'Albucasis fut d'abord imprimée en latin en 1497. Sa dernière édition est très récente, puisqu'elle remonte à 1861.

Bien que moins célèbre que le précédent, Aven-Zohar, de Séville, qui vivait au douzième siècle, jouit encore cependant d'une grande réputation. Expérimentateur et réformateur, il simplifia l'ancienne thérapeutique et montra que la nature, considérée comme une force intérieure réglant l'organisme, suffit généralement à elle seule pour guérir les maladies. En dépit des préjugés, il réunit l'étude de la chirurgie, de la médecine et de la pharmacie. Sa chirurgie contient des indications très précises sur les luxations et les fractures.

Averroès [1], né à Cordoue en 1126 après J.-C. et mort en 1188, a écrit aussi sur la médecine ; mais Il est beaucoup plus connu comme philosophe commentateur d'Aristote que comme médecin. On a de lui des commentaires d'Avicenne, un traité sur la thériaque, un livre sur les poisons et les fièvres, etc. Ses ouvrages de médecine furent fréquemment réimprimés en Europe.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 388

les figures # 245-281

[1] Dans toutes les citations d'auteurs arabes que nous faisons dans cet ouvrage, nous donnons les noms tels qu'ils ont été altérés par les traductions latines et consacrés par l'usage ; mais aucun d'eux n'a conservé de ressemblance avec les noms originaux. C'est ainsi qu'Averroës s'appelle réellement Aboul-Walid-Mahommed-ben-Rosch. Le nom d'Avicenne est Abou-Ali-Hosein-ben-Sina. Il en est de même des noms de la plupart des khalifes et grands personnages. Un livre où les noms arabes seraient orthographiés exactement serait illisible pour l'immense majorité des lecteurs.

Joyaux et pierres gravées arabes. (Musée espagnol d'antiquités).

téléchargeables sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Hygiène des Arabes. - L'importance de l'hygiène n'a pas été méconnue par les Arabes. Ils savaient très bien qu'elle nous enseigne les moyens de nous préserver de maladies que la médecine ne sait pas guérir. Dès les temps les plus reculés leurs habitudes hygiéniques étaient excellentes. Les prescriptions contenues dans le Coran : fréquence des ablutions, défense du vin, préférence à accorder au régime végétal sur le régime animal dans les pays chauds sont très sages. Il n'y a rien à critiquer dans les recommandations hygiéniques qu'on attribue au prophète.

Les auteurs arabes présentent souvent leurs prescriptions hygiéniques sous une forme aphoristique qui les rend faciles à retenir. Telle est, par exemple, l'indication suivante d'un médecin arabe du neuvième siècle : « Ce qu'il y a de pire pour un vieillard, c'est un bon cuisinier et une jeune femme. »

Les hôpitaux arabes paraissent avoir été construits dans des conditions hygiéniques fort supérieures à celles de nos établissements modernes. Ils étaient très vastes, et l'air et l'eau y circulaient avec abondance. Rhazès, chargé de choisir le quartier le plus sain de Bagdad pour y construire un hôpital, employa le moyen suivant, que ne désavoueraient pas les partisans des théories modernes sur les microbes. Il suspendit des morceaux de viande dans les divers quartiers de la capitale, et déclara que le meilleur était celui où la chair avait pris le plus de temps pour entrer en putréfaction.

Leurs hôpitaux étaient, comme de nos jours en Europe, des asiles pour les malades et des lieux d'enseignement pour les étudiants. Ces derniers étudiaient, en effet, au lit des malades beaucoup plus que dans les livres. Sur ce point fondamental, les universités européennes du moyen âge les imitèrent bien rarement. Il y avait des hôpitaux spéciaux pour certaines catégories de malades, notamment pour les aliénés. Il y avait même, comme chez nous, des bureaux de bienfaisance où les malades pouvaient recevoir des consultations gratuites à certains jours. Dans les localités trop peu importantes pour avoir un hôpital, on envoyait, de temps en temps, des médecins, munis de médicaments.

L'influence hygiénique du climat était bien connue des Arabes. Averroès, dans ses commentaires d'Avicenne, préconise, comme on le fait maintenant, le changement de climat dans la phtisie : il indique comme stations hivernales l'Arabie et la Nubie. C'est

également dans les régions du Nil, voisines de la Nubie, qu'on envoie souvent aujourd'hui les sujets atteints de cette affection.

Les aphorismes de l'école de Salerne contiennent de nombreuses indications hygiéniques très précieuses. On sait que c'est aux Arabes qu'est due la réputation de cette école longtemps considérée comme la première de l'Europe. Lorsqu'au milieu du onzième siècle, les Normands s'emparèrent de la Sicile et de la portion de l'Italie, occupée par les Arabes, ils accordèrent à l'école de médecine fondée par ces derniers toute la protection qu'ils accordaient aux institutions musulmanes. Un Arabe de Carthage très instruit, nommé Constantin l'Africain, fut mis à sa tête. Il traduisit en latin les oeuvres médicales importantes des Arabes. C'est de ces ouvrages que furent extraits les célèbres aphorismes qui ont conservé pendant si longtemps à Salerne sa grande réputation.

Les Arabes avaient une grande confiance dans l'hygiène comme moyen de traitement des maladies et comptaient beaucoup sur les ressources de la nature. La médecine expectante, qui semble aujourd'hui le dernier mot de la science moderne, ne raisonne pas autrement et il me paraît infiniment probable qu'au dixième siècle de notre ère les médecins arabes ne perdaient pas plus de malades qu'aujourd'hui.

Progrès réalisés dans les sciences médicales par les Arabes. Les plus importants des progrès réalisés par les Arabes en médecine portent sur la chirurgie, la description des maladies, la matière médicale et la pharmacie. Ils ont imaginé une foule de méthodes dont quelques-unes, l'emploi de l'eau froide dans la fièvre thyphoïde par exemple, reparaissent dans les temps modernes après un oubli de plusieurs siècles.

La matière médicale leur doit de nombreux médicaments, tels que la casse, le séné, la rhubarbe, le tamarin, la noix vomique, le kermès, le camphre, l'alcool, etc. Ils furent les véritables créateurs de la pharmacie. La plupart des préparations encore en usage aujourd'hui : sirops, loochs, emplâtres, pommades, onguents, eaux distillées, etc., leur sont dues. Ils ont même imaginé des procédés d'administration des remèdes qui, après avoir été oubliés pendant longtemps, ont été présentés comme de nouvelles découvertes. Tel est, entre autres, le moyen d'administrer les médicaments en les faisant d'abord absorber par les plantes, comme le fit Avenzoar, qui guérissait la constipation en donnant à manger les fruits d'une vigne arrosée avec une substance purgative.

La chirurgie doit également aux Arabes des progrès fondamentaux. Leurs oeuvres ont servi de base à l'enseignement des facultés de médecine jusqu'à une époque toute récente. Au onzième siècle de notre ère, ils connaissaient le traitement de la cataracte par abaissement ou extraction du cristallin, la lithotritie, clairement décrite par Albucasis, le traitement des hémorragies par les irrigations d'eau froide, l'emploi des caustiques, des sétons, de la cautérisation par le feu, etc. L'anesthésie, dont la décou-

verte capitale passe pour récente, ne paraît pas leur avoir été inconnue. Ils recommandent, en effet, avant les opérations douloureuses, l'emploi de l'ivraie pour endormir le malade « jusqu'à perte de connaissance et de sentiment. »

Gustave Le Bon, La civilisation des Arabes (1884)
Livre cinquième: La civilisation des Arabes

Chapitre VII

Les arts arabes

Peinture, sculpture, arts industriels

1. – Importance des œuvres d'art pour la reconstitution d'une époque

Retour à la table des matières

Les transformations profondes que les progrès de l'analyse scientifique ont opérées en moins d'un siècle dans notre conception du monde avaient épargné pendant longtemps les sphères supérieures de la poésie et des arts, et il pouvait sembler que par leur nature même elles seraient toujours soustraites à l'investigation des savants. Qu'il y eut des lois précises pour l'évolution des astres, la transformation des êtres, la chute des corps, il fallait bien y souscrire, mais quelles lois autres que l'inspiration ou le caprice pouvaient présider à la genèse d'un poème, d'un monument ou d'une statue ? Planant. dans les régions supérieures de la pensée pure, l'artiste échappait à toute loi et n'avait pas de maître.

Le charme séduisant de cette croyance ne l'a pas empêché de s'évanouir le jour où la science a posé son doigt sur elle. Ses investigations ont bientôt montré que les oeuvres d'art et de littérature expriment simplement les sentiments, croyances et besoins d'une époque, et l'expriment à ce point, que les meilleures pages d'histoire sont précisément les oeuvres que chaque âge a laissées. L'artiste et l'écrivain ne font que traduire sous une forme visible les goûts, les mœurs, les sentiments et les besoins du public qui les entoure. Libres en apparence, ils sont enfermés, en réalité, dans un réseau d'influences, de croyances, d'idées, de traditions dont l'ensemble constitue ce qu'on pourrait nommer l'âme d'une époque. Elle pèse sur eux d'un poids trop lourd pour qu'ils puissent s'y soustraire dans des limites bien grandes. Une oeuvre d'art quelconque, est l'expression matérielle de l'idéal de l'âge où elle a pris naissance. Le Parthénon représente les idées et les besoins d'un Grec au temps de sa grandeur, comme l'Escurial traduit les sentiments d'un Espagnol au siècle de Philippe II, et une maison à sept étages la vie d'un bourgeois moderne.

Toutes les œuvres d'art nous disent avec certitude, lorsqu'on sait les lire, ce qu'était l'époque qui les a créées. Chaque âge a son art et sa littérature, parce que chaque âge a ses besoins particuliers que l'art et la littérature ne font que satisfaire. La mosquée, à la fois temple, école, hôtellerie et hôpital, nous révèle la fusion complète de la vie civile et religieuse chez les disciples du prophète. Un palais arabe, comme l'Alhambra, avec son extérieur sans décoration, son intérieur brillant mais fragile, nous dit l'existence d'un peuple galant, ingénieux, superficiel, aimant la vie intérieure, ne songeant qu'à l'heure présente et abandonnant l'avenir à Dieu. C'est avec raison qu'on a pu dire que rien n'est plus clairement écrit que ce qui est écrit en pierre.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 392

la figure # 282

Détails d'architecture d'une porte de l'Alhambra ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Mais dans les oeuvres d'art, il n'y a pas que la pierre qui parle : toute œuvre plastique parle également à qui sait l'entendre. Les monuments nous donnent les indications générales, quelque chose comme les divisions d'un livre, les sommaires des chapitres. Les œuvres d'art de détail permettent de compléter l'ouvrage. Il ne faut

pas dédaigner les plus humbles. Un vase à puiser de l'eau, un poignard, un meuble, et tous ces mille objets où l'art se mélange à l'industrie doivent être également rangés parmi les plus sûrs documents que puissent utiliser les historiens. Quand ils auront appris à en tirer parti, l'histoire classique cessera d'être une banale énumération de batailles, de généalogies et d'intrigues diplomatiques, entremêlées d'appréciations enfantines qui ne soutiennent pas l'examen. On pourrait parcourir des montagnes de pareilles oeuvres sans avoir la notion la plus vague de la civilisation des temps dont elles parlent.

Les seules productions de l'art et de la littérature qui puissent être justement dédaignées, parce qu'elles ne correspondent qu'à des besoins fictifs de races en décadence, ce sont ces copies serviles de monuments du passé appliquées aux nécessités modernes : une gare de chemin de fer ou une école construites dans le style gothique par exemple. Le donjon ne se comprend pas sans chevaliers pour le défendre : ajouté de nos jours à une maison de campagne, il semble aussi ridicule que pourrait l'être un bourgeois de notre époque revêtu d'une armure semblable à celle de Charles-Quint. Sur la statue équestre de ce souverain, elle est imposante, parce que nous nous reportons, en la voyant, aux époques de luttes et de combats où elle était indispensable : sur le dos d'un financier ou d'un homme de loi, elle engendrerait aussitôt des associations d'idées qui prêteraient forcément à rire. Sortie de son époque et de son milieu, l'œuvre d'art perd toute signification et sa seule place est dans un musée. Sous le ciel bleu de la Grèce, et dominant Athènes du sommet de l'Acropole, le Parthénon est un des plus beaux temples qu'on puisse rêver : sur la place de la Madeleine, à Paris, sa copie est d'une banalité froide ; les hautes maisons qui l'entourent l'eussent même rendue grotesque, si l'architecte n'avait pas exagéré les proportions du modèle.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 393

la figure # 283

Margelle en pierre d'un puits arabe, à Cordoue ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Il en est donc des arts comme des institutions. Ils sont l'expression des sentiments, besoins, croyances des peuples qui les ont vus naître et quand ces sentiments, besoins, croyances se transforment, les institutions et les arts doivent se transformer également. À défaut d'autres documents, les œuvres d'art de la Renaissance, comparées à

celles du moyen âge, suffiraient pour nous apprendre que le monde européen avait profondément changé. Un peuple pourra bien faire accepter à un autre sa religion, sa langue, ses institutions et ses arts ; mais un examen attentif montre toujours que ces éléments nouveaux subissent bientôt les transformations que nécessitent les besoins du peuple qui les a adoptés. Les institutions dérivées de l'islamisme ne sont pas en Perse ce qu'elles sont dans l'Inde, en Égypte et en Afrique et les arts diffèrent également. L'architecture arabe, introduite avec le Coran dans l'Inde, se transforma bientôt et acquit ce caractère de stabilité et de grandeur majestueuse particulière aux monuments de cette ancienne contrée.

Les arts étant l'expression des idées et des sentiments d'un peuple, les facteurs capables de les transformer sont aussi nombreux que ceux qui agissent sur les sociétés. Étudier l'influence de chacun d'eux constituerait une œuvre d'une importance considérable, mais qu'on ne saurait songer à tenter ici. Elle est à faire tout entière ; ce n'est même que lorsqu'elle aura été entreprise que les oeuvres d'art formeront une langue d'une lecture facile. Les indications que nous possédons actuellement sont beaucoup trop générales pour pouvoir toujours conduire à des interprétations précises.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 394

les figures # 284-285

Monnaies du khalife Omar.

téléchargeables sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

2. - Origine des arts arabes

Retour à la table des matières

Il suffit de jeter un coup d'œil sur un monument appartenant à une époque avancée de la civilisation arabe, tel qu'un palais ou mosquée, ou simplement sur un objet quelconque, un encrier, un poignard, la reliure d'un coran, pour constater que

ces oeuvres d'art sont tellement caractéristiques qu'il n'y a jamais d'erreur possible sur leur origine. Grands ou petits, les produits divers du travail arabe n'ont aucune parenté visible avec les productions d'aucun autre peuple. Leur originalité est évidente et complète.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 394

la figure # 286

Broche arabe (Syrie) ; d'après une photographie de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Il en est tout autrement si, au lieu d'examiner les oeuvres des Arabes à l'époque culminante de leur civilisation, nous les étudions à ses débuts. On reconnaît alors qu'elles possèdent une parenté manifeste avec les arts persans et byzantins qui les ont précédées.

De cette parenté des productions primitives des arts arabes avec celles de certains peuples de l'Orient, beaucoup d'auteurs concluent aujourd'hui que les Arabes n'eurent pas d'art original. Il est clair cependant qu'avant d'être arrivés à produire des œuvres personnelles, tous les peuples ont profité des travaux faits avant eux. Comme l'a dit justement Pascal : « Toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme le même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. » Chaque génération profite d'abord du trésor accumulé par celles qui l'ont précédée, puis, si elle en est capable, l'accroît à son tour.

Aucun peuple n'a échappé à cette loi, et on ne s'expliquerait pas qu'un seul eût pu s'y soustraire. À l'époque bien récente encore où les origines de la civilisation grecque étaient complètement inconnues, on considérait comme certain qu'elle ne devait rien à d'autres peuples ; mais une science plus avancée a prouvé que l'art grec avait eu ses sources chez les Assyriens et les Égyptiens. Ces derniers ont fait sans doute eux-mêmes des emprunts à d'autres peuples plus anciens, et si la plupart des anneaux de la chaîne qui nous relie aux origines de l'humanité n'étaient pas perdus, nous remonterions graduellement sans doute à ces lointaines époques de la pierre taillée, où l'homme se différenciait à peine des races animales qui l'avaient précédé.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 395

la figure # 287

Parure arabe en argent (Syrie) ; d'après une photographie de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Arabes, Grecs, Romains, Phéniciens, Hébreux, etc., tous les peuples, en un mot, ont profité du passé ; et à moins de condamner chaque génération à d'éternels recommencements, il ne saurait en être autrement. Chaque peuple emprunte d'abord à ceux venus avant lui et ne fait qu'ajouter à ce qu'il a reçu d'eux. Les Grecs empruntèrent d'abord aux Égyptiens et aux Assyriens, et transformèrent, par des additions successives, les connaissances qu'ils n'avaient pas créées. Les Romains empruntèrent à la Grèce ; mais, bien moins artistes que leurs maîtres, ils ajoutèrent peu au trésor dont ils disposaient, et ne firent guère qu'imprimer à leurs oeuvres d'art ce caractère de majestueuse grandeur qui semble un reflet de leur imposant empire. Lorsque le siège de leur puissance fut transféré à Byzance, l'art se modifia par suite d'additions nouvelles destinées à le mettre en rapport avec les sentiments de races nouvelles. À l'influence gréco-romaine vint s'ajouter celle des Orientaux ; et, de cette fusion résulta bientôt l'art particulier auquel on a donné le nom de byzantin.

Quand les Barbares s'emparèrent de l'Occident, ils profitèrent à leur tour des éléments laissés par la civilisation latine, mais en leur faisant également subir les modifications en rapport avec leurs besoins et leurs croyances. Le style latin, mélangé d'influences byzantines et barbares, devint en Occident le style roman, qui, par des transformations graduelles, engendra lui-même le style gothique du moyen âge. Lorsqu'au quinzième siècle, les progrès, les richesses et l'instruction eurent transformé les idées et les sentiments, l'art se modifia encore, on revint au style de l'antiquité gréco-latine, mais en l'adaptant aux nécessites de milieu et l'architecture de la Renaissance se manifesta. L'art continuant à évoluer, nous le voyons devenir majestueux et lourd sous Louis XIV, maniéré sous Louis XV, égalitaire et banal dans les temps modernes.

Dans l'édition papier de 1980

apparaît à la page 396

la figure # 288

Guéridon arabe en bronze incrusté d'argent ; d'après une photographie de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Dans cette énumération des grandes époques qui se sont succédé dans l'histoire de l'architecture depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, l'influence du passé se retrouve toujours. En faudrait-il conclure qu'aucune de ces époques n'eut d'art original ? Personne ne voudrait le soutenir. Il ne faut donc pas soutenir davantage que les Arabes n'eurent pas d'art original, parce qu'ils empruntèrent les premiers éléments de leurs œuvres aux nations qui les avaient précédés.

La véritable originalité d'un peuple se révèle dans la rapidité avec laquelle il sait transformer les matériaux qu'il a entre les mains, pour les adapter à ses besoins et créer ainsi un art nouveau. Aucun peuple n'a dépassé, à ce point de vue, les Arabes. Leur esprit inventif se montre des leurs premiers monuments : la mosquée de Cordoue par exemple. Ils eurent bientôt suggéré, en effet, aux artistes étrangers qu'ils employaient, les combinaisons nouvelles les plus ingénieuses. À Cordoue, les colonnes d'anciens temples qu'ils avaient entre les mains étant trop courtes pour que le plafond eût une hauteur en rapport avec les vastes dimensions du monument, ils superposent ces colonnes, et masquent l'artifice par des combinaisons d'arcades des plus habiles. Mettez des Turcs à la place des Arabes, et jamais idée semblable n'eût germé dans leurs épaisses cervelles.

Il n'y a qu'à parcourir les gravures de cet ouvrage pour être fixé sur l'originalité et la valeur artistique des productions arabes. Ces qualités ont frappé tous les peuples qui leur ont succédé, et depuis leur apparition sur la scène du monde, tout l'Orient n'a fait que les imiter, comme l'Occident imita et imite encore les Grecs et les Romains.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 397

la figure # 289

Partie supérieure d'un guéridon en bronze incrusté d'argent du treizième siècle ; photographié au Caire par l'auteur. (Le corps de ce guéridon est représenté dans une des planches coloriées de cet ouvrage.)

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Ils les ont imités et c'est dans ces imitations même que nous pouvons saisir la différence profonde qui sépare l'art original de celui qui ne l'est pas. Les peuples qui remplacèrent les Arabes se trouvèrent, suivant les pays, en présence d'éléments byzantins, arabes, hindous, persans, etc., fort différents. Ils arrivèrent à superposer ces éléments variés, mais furent toujours impuissants à en tirer aucune combinaison nouvelle. Dans un monument mongol de l'Inde, on peut toujours dire : telle partie est persane, telle autre hindoue, telle autre arabe. De même, dans tous les monuments élevés par les Turcs, les éléments d'arts antérieurs y sont superposés, mais jamais combinés. Dans les monuments arabes, tels que les palais de l'Espagne, ou les mosquées du Caire, les éléments primitifs se sont au contraire transformés en combinaisons si nouvelles, qu'il est impossible de dire d'où elles dérivent.

Nous touchons du doigt maintenant ce qui constitue le tempérament original d'une race. Quels que soient les éléments qu'on lui mette dans les mains, elle saura leur imprimer son cachet personnel. On peut mettre de l'art et de l'originalité dans la construction d'une écurie ou la confection d'une paire de bottes. On peut être capable de copier dix fois de suite la mosquée de Sainte-Sophie, comme l'ont fait les Turcs à Constantinople, y superposer quelques motifs de décoration persane ou arabe, et être totalement dépourvu cependant d'originalité artistique.

3. - Valeur esthétique des arts arabes

Retour à la table des matières

Après avoir traité des origines des arts arabes et montré leur originalité profonde, nous sommes naturellement conduit à examiner leur valeur esthétique ; mais faute de critérium défini, toute appréciation sur une telle question a toujours un caractère personnel qui lui ôte forcément beaucoup de sa valeur. Ce n'est pas assurément l'utilité, c'est-à-dire l'adaptation parfaite de l'œuvre d'art à son but, qui peut nous servir de mesure. On peut construire facilement des maisons, des monuments, des objets quelconques ayant le même degré d'utilité, et dont la valeur artistique sera fort différente.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 399

la figure # 290

Ancienne porte arabe du Caire ; d'après une photographie de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Pour déterminer avec certitude le degré de beauté ou de laideur d'une oeuvre d'art, il faudrait pouvoir définir d'abord ce que c'est que la beauté et la laideur. Or, l'observation démontre que la valeur de tels mots varie suivant la race, l'éducation, le milieu, le moment, et bien d'autres facteurs encore. La seule définition possible, parce qu'elle est la seule vraie dans tous les temps, chez toutes les races et à toutes les époques, est celle-ci : le beau, c'est ce qui nous plaît. Cette définition est fort insuffisante assurément, mais si l'on cherche à la compléter on arrive bientôt au seuil de ces régions inaccessibles des causes premières, que la science n'a pas réussi à franchir encore. Une chose nous plaît parce qu'elle est en rapport avec certaines conditions de l'organisation variables d'un individu à l'autre, d'une race à l'autre ; mais quelles sont ces conditions, c'est ce que nous ne pouvons pas dire. De beauté ou de laideur absolue, il ne saurait y en avoir dans la nature pas plus qu'il n'y a de bruit ou de silence, de lumière ou de ténèbres. Ce sont des créations de notre esprit et la physiologie moderne n'a pas eu de peine à démontrer que ces créations sont des illusions pures. La beauté et la laideur n'ont apparu dans le monde que le jour où certaines choses et certaines formes ont agi agréablement ou désagréablement sur nos sens. Ce sont, en dernière analyse, des manières d'être du plaisir et de la douleur.

Si les éléments d'une oeuvre d'art se trouvent dans certains rapports déterminés, ils affectent agréablement nos sens. Si ces rapports ne sont pas observés, le défaut

d'harmonie produit une sensation voisine de la douleur. Nous disons que l'œuvre d'art est belle, dans le premier cas, et laide dans le second. Mais il nous est impossible de dire pourquoi certaines combinaisons produisent un effet agréable sur l'œil ou l'oreille, alors que d'autres combinaisons produisent un effet contraire. Le jour probablement fort lointain où la science aura découvert pourquoi un individu aime certains aliments alors qu'un autre les déteste, elle aura fait un grand pas.

Ce qui nous illusionne facilement sur la valeur que semblent avoir les œuvres d'art en elles-mêmes, c'est que nous voyons dans chaque race la plupart des individus être à peu près d'accord sur certains caractères de la beauté. Cette concordance d'opinions résulte simplement de ce que l'organisation de la plupart des individus d'une même race est très semblable. En nous adressant à des races différentes, nous voyons aussitôt le caractère de la beauté et de la laideur changer. Un Byzantin préférait ses vierges rétrécies et aplaties aux formes vigoureuses des déesses de la Grèce antique ; les barbares mérovingiens trouvaient leurs grossières ébauches de formes humaines bien plus belles que les produits de la civilisation gréco-latine. Pour un sauvage du sud de l'Afrique, la créature - très horrible pour nous - baptisée du nom de Vénus hottentote, réalise un type de beauté aussi pure que pourrait l'être aux yeux de l'Européen la Vénus de Médicis ou l'Appolon du Belvédère.

Les explications qui précèdent nous ramènent, comme on le voit, à la définition qui nous a servi de point de départ, que le beau est ce qui nous plaît. Nous la compléterons en disant que le beau est ce qui plaît à une époque déterminée à la plupart des individus d'une même race. Mais nous ne pouvons aller plus loin.

Toute insuffisante que notre définition puisse être, elle nous indique immédiatement cependant en quoi consiste l'art et quelles doivent être nos exigences à l'égard de l'artiste. Si ce dernier cherche ses modèles dans la nature, nous lui demanderons de reproduire les choses qui nous plaisent, et de les exagérer dans le sens qui nous est agréable. Nous ne nous plaindrons pas, par exemple, que le sculpteur fasse une femme plus belle qu'on ne la voit généralement ; car c'est précisément dans cet embellissement de la nature, et non dans sa copie servile, que l'art consiste. La Vénus de Milo est assurément trop belle, car la nature ne réunit pas tant de perfections sur un seul être, et cependant nous l'admirons. Si l'artiste avait dépensé le même talent à représenter à l'état de nudité une femme vieille et ridée, on aurait pu louer son exactitude et le mérite de la difficulté vaincue. On n'eût pas admiré son oeuvre, ou on ne l'eût admiré que pour obéir à certaines conventions créées par des modes d'un jour.

Ces conventions créées par la mode d'un jour peuvent arriver, du reste - surtout chez les peuples en décadence - à modifier les goûts les plus naturels. C'est ainsi que nous voyons les personnes qui se qualifient de réalistes arriver à préférer, ou au moins à s'imaginer qu'elles préfèrent, à une œuvre d'art représentant une forme séduisante, mais imaginaire, quelque réalité bien malpropre. Mais de ces réalités la nature est pleine, alors que des belles choses elle n'est pas pleine du tout. Si l'art consistait uniquement à copier servilement la nature, sans l'interpréter, il n'existerait pas. En

admettant que le besoin de multiplier la copie des vilaines choses se fit sentir, les procédés mécaniques très fidèles du mouleur et du photographe seraient parfaitement suffisants. Point n'est besoin du talent créateur de l'artiste pour de telles œuvres.

Il n'y a qu'à parcourir les oeuvres littéraires et artistiques des Arabes pour voir qu'ils tentèrent toujours d'embellir la nature. La marque caractéristique de l'art arabe, c'est l'imagination, le brillant, l'éclat, l'exubérance de l'ornementation, la fantaisie dans les moindres détails. Une race de poètes - et quel poète n'est pas double d'un artiste - devenue assez riche pour réaliser tous ses rêves, devait enfanter ces palais fantastiques qui semblent des dentelles de marbre incrustées d'or et de pierres précieuses. Aucun peuple n'avait possédé de telles merveilles, aucun ne les possédera plus. Elles correspondent à un âge de jeunesse et d'illusion évanoui pour toujours. Ce n'est pas à cette période de banalité utilitaire et froide où l'humanité est entrée maintenant qu'il faudra les demander.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 400

la figure # 291

Ancien panneau de bois incrusté d'ivoire pris dans une porte du Caire
(collection Schefer) ; d'après une photographie de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

4. - Les arts arabes

Retour à la table des matières

On comprend généralement sous le titre de beaux-arts la peinture, la sculpture, l'architecture et la musique, et sous celui d'arts industriels les produits de l'application des beaux-arts à une certaine catégorie d'œuvres d'utilité générale reproduites par des procédés plus ou moins mécaniques.

La valeur de ce terme d'arts industriels est assurément très discutable n'ayant pas à l'apprécier ici, je me bornerai à rappeler qu'on comprend habituellement sous cette qualification la céramique, la verrerie artistique, la mosaïque, le travail du bois et des métaux (ébénisterie, damasquinerie, orfèvrerie, etc.).

Au point de vue de la civilisation, l'étude des produits de l'art industriel est aussi importante peut-être que celle des beaux-arts proprement dits. Dans les objets mobiliers les plus insignifiants on peut trouver bien des détails relatifs à la vie intime d'un peuple, et apprécier en même temps les connaissances artistiques et les besoins de ceux qui les créèrent ou en firent usage.

Chez les Arabes, l'art se retrouve partout. La marque de bois d'un boulanger, un seau à puiser de l'eau, un vulgaire couteau de cuisine ont chez eux un aspect gracieux qui révèle à quel point le sens artistique était répandu chez les moindres artisans. L'art est indépendant de ses applications ; il peut se manifester aussi bien dans la confection d'un objet rare et coûteux que dans celle de l'objet le plus vulgaire.

Faute de documents suffisants, l'étude des arts arabes à laquelle est consacré ce chapitre sera malheureusement fort incomplète. Malgré tout l'intérêt qu'elle présenterait, l'histoire de leurs origines et de leurs transformations successives n'a encore tenté personne.

Les plus importantes des œuvres d'art laissées par les Arabes sont leurs monuments. Ces derniers étant assez nombreux, nous pourrons, dans notre prochain chapitre, esquisser une histoire de leur architecture. La réunion des matériaux qui permettraient de retracer celle des autres arts qu'ils ont pratiqués avec tant de succès eût exigé trop de recherches coûteuses pour que nous ayons pu la pousser bien loin, et nous avons dû nous attacher principalement dans nos voyages à l'étude des monuments. Nous nous bornerons donc dans ce chapitre à des indications générales, sans pouvoir montrer, comme nous le ferons pour l'architecture, la série de transformations qui se sont opérées dans chaque art, d'une époque à l'autre.

Peinture. - Il est généralement admis que les musulmans se sont toujours interdit les représentations figurées de la divinité et des êtres vivants. Le Coran, ou du moins les commentaires du Coran, font porter, en effet, cette proscription par le prophète.

Ce n'est, en réalité, qu'assez tard que les mahométans attachèrent de l'importance à cette interdiction. Pendant longtemps, ils n'y firent pas plus attention qu'aux défenses de jouer aux échecs, de boire dans des vases d'or ou d'argent, etc., qui figurent également dans le livre sacré.

Les khalifes furent les premiers à transgresser la défense de représenter des êtres animés. Les reproductions de monnaies qui figurent dans cet ouvrage prouvent qu'ils n'hésitaient pas à se faire représenter sur leurs monnaies.

Les figures représentées sur des monnaies, ou celles assez nombreuses encore qu'on rencontre sur des vases arabes, fournissent d'utiles indications sur l'aptitude des Arabes en dessin, mais ne nous disent rien de ce que pouvaient être leur connaissance en peinture. Nous ne pouvons les apprécier que par les récits de leurs historiens. C'est uniquement par eux que nous savons qu'il y eut plusieurs écoles de peintres arabes. Le très exact historien Makrisi avait même composé une biographie des peintres musulmans. Il rapporte que lorsqu'en 460 de l'hégire, on pilla le palais du khalife Mostanser, on y trouva mille pièces d'étoffes sur lesquelles étaient représentée la suite des khalifes arabes, avec des guerriers et des hommes célèbres. Les tentures, formées d'étoffes d'or, de soie et de velours, étaient couvertes de peintures représentant des figures d'hommes et d'animaux de toutes sortes.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 402

la figure # 292

Panneau d'une porte en bois du salon des Ambassadeurs, à l'Alcazar de Séville.
(Musée espagnol d'antiquités.)

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Les récits de Makrisi donnent une bonne opinion de l'habileté des peintres arabes du Caire au dixième siècle de notre ère. Il parle de deux almées, l'une, drapée de voiles blancs et peinte sur fond noir, qui semblait s'enfoncer dans la muraille sur laquelle elle était représentée. L'autre, drapée de rouge et peinte sur fond jaune, semblait s'avancer au contraire vers les spectateurs. Les peintres de cette époque devaient fort bien connaître toutes les ressources de la perspective, à en juger par la description que donne le même Makrisi d'un escalier peint dans l'intérieur d'un palais du Caire et qui produisait l'illusion d'un escalier véritable. Beaucoup de manuscrits arabes, principalement ceux traitant d'histoire naturelle, d'éducation du cheval, etc., contiennent des figures. Il existe encore plusieurs anciens manuscrits des séances de Hariri, illustrés par des Arabes. Casiri donne la description d'un manuscrit de l'Escurial du douzième

siècle, où se trouvent une quarantaine de figures de rois arabes et persans, reines, généraux, grands personnages, etc.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 403

la figure # 293

Table en bois incrusté, du Caire ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Tous les visiteurs de l'Alhambra savent que sur le plafond de la salle du jugement se trouvent des peintures représentant divers sujets, tels que des chefs arabes en conseil, la lutte victorieuse d'un chevalier maure contre un chevalier chrétien, etc. ; mais on n'est pas d'accord sur leur origine. M. Lavoix n'hésite pas à affirmer cependant qu'une partie au moins est sûrement d'origine arabe. L'étude que nous avons faite de ces peintures ne nous a pas donné une haute idée du talent artistique de leur auteur.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 404

la figure # 294

Guéridon arabe en bois, du Caire ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Ce n'est pas d'ailleurs avec des données aussi insuffisantes qu'il serait possible de porter un jugement sur les peintres arabes. On peut plus facilement apprécier leur remarquable talent de dessinateurs par les animaux et les personnages représentés sur leurs manuscrits ou gravés sur leur métal.

Les êtres vivants représentés dans les dessins arabes sont souvent noyés dans des inscriptions et arabesques. Il arrive même quelquefois que les lettres arabes sont formées par des combinaisons d'animaux et de personnages placés dans des situations bizarres. La bibliothèque nationale de Paris possède une coupe du treizième siècle, sur les bords extérieurs de laquelle court une frise dont nous avons donné un fragment, et qui, par la combinaison des personnages, forme une légende en caractères arabes.

Le plus connu des vases arabes à personnages est celui qualifié de Baptistère de saint Louis, existant au Louvre, et qui servit longtemps au baptême des enfants de France. On le supposait autrefois rapporté des croisades par saint Louis. M. de Longpérier a prouvé qu'il remontait au treizième siècle. Les fleurs de lys qui y figurent ont dû être ajoutées du treizième au quatorzième siècle. Je ferai remarquer d'ailleurs que la fleur de lys, ou du moins un emblème qui y ressemble beaucoup, se trouve fréquemment parmi les ornements des monuments arabes de l'Égypte.

À partir d'une certaine époque, variable suivant les pays, les figures d'êtres animés disparaissent complètement des oeuvres des musulmans. Le parti des docteurs de la loi qui voulaient s'en tenir à la lettre du Coran l'ayant emporté, il fallait se soumettre à leurs exigences.

Les peuples qui adoptèrent l'islamisme, tels que les Perses et les Mongols, se sont très peu souciés des défenses du Coran qui ne leur convenaient pas. En Perse, notamment, on trouve beaucoup de représentations d'êtres animés ; celle de fleurs et d'animaux sont assez bonnes, bien que toujours un peu fantaisistes, mais celles des êtres humains sont généralement médiocres.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 405

la figure # 295

Marque arabe, en bois, d'un boulanger.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Sculpture. - Les sculptures des Arabes sont aussi rares que leurs tableaux, et de même que pour la peinture, nous devons nous contenter des indications fournies par les chroniques ou de quelques spécimens fort insuffisants. Il a été parlé dans un précédent chapitre de ce khalife égyptien dont le palais était rempli de statues de toutes ses femmes. Les chroniques arabes de l'Espagne contiennent des récits analogues. Nous savons, par exemple, qu'il y avait des statues dans le célèbre palais d'Abderraman, entre autres celle de sa maîtresse.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 406

la figure # 296

Coffret du onzième siècle ; style persan-arabe. (Musée espagnol d'antiquités.)

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Il ne nous reste de toutes les sculptures arabes que d'insignifiants débris ; tels que les animaux fantastiques de la cour des Lions, à l'Alhambra, un griffon en bronze du Campo-Santo à Pise, et un lion de bronze dont la gueule servait de fontaine, provenant de la collection Fortuny. Ce sont plutôt d'ailleurs des objets d'art industriel créés dans un but d'utilité défini, que des oeuvres d'art proprement dites. Avec des éléments d'informations aussi minimes, il est évidemment impossible de porter un jugement quelconque sur la sculpture arabe.

Travail des métaux et des pierres précieuses. - Orfèvrerie, bijouterie, damasquinerie, ciselure. - L'art de travailler les métaux fut poussé fort loin chez les Arabes ; et ils atteignirent dans la production de certaines œuvres une perfection qu'il serait bien difficile d'égaler aujourd'hui. Leurs vases et leurs armes étaient couverts d'incrustations d'argent, d'émaux cloisonnés, de pierres précieuses, etc. Ils savaient également tailler les pierres fines, les couvrir d'emblèmes et d'inscriptions. Ils étaient même arrivés à exécuter, avec une substance aussi dure que le cristal de roche, de grandes pièces couvertes de figures et de devises, dont la confection serait aujourd'hui extrêmement difficile et coûteuse. Telle est, par exemple, la buire en cristal de roche du dixième siècle, que possède le Louvre, et que nous reproduisons dans cet ouvrage avec de nombreux spécimens du travail des Arabes sur métaux et pierres précieuses.

C'est surtout dans l'incrustation des métaux servant à fabriquer les armes, vases, aiguières, plateaux et ustensiles divers, qu'ils ont fait preuve d'esprit inventif. Leur procédé a reçu le nom de damasquinerie, du nom de la ville où il fut surtout pratiqué. Damas et Mossoul étaient autrefois les deux plus importants centres de cette fabrication. La même industrie existe encore à Damas, mais y est bien déchue. Sa décadence remonte sans doute à l'époque où Timour, s'étant emparé de cette ville (1399), emmena tous les ouvriers armuriers à Samarcande et dans le Khorassan.

Les plus anciens travaux de damasquinerie ne remontent qu'au commencement du dixième siècle ; les plus nombreux sont des douzième et treizième siècles. Les armes d'Égypte qui figurent dans une autre partie de cet ouvrage sont de Toman bey (1511), et appartiennent au style persan-arabe.

J'emprunte à M. Lavoix la description des procédés employés en Orient pour la damasquinerie, tout en faisant remarquer cependant que celui qu'il indique comme étant employé aujourd'hui au Caire ne l'est guère qu'à Damas. Les ouvriers du Caire sachant damasquiner sont actuellement fort rares. Les cuivres que j'ai vus au grand bazar de cette ville provenaient la plupart de Damas.

> La damasquinerie se traitait chez les Orientaux de diverses manières. Dans le procédé par incrustation, on fixait un fil d'or ou d'argent dans une rainure enlevée sur le métal par le burin et un peu plus large au fond qu'à l'entrée. Ce fil introduit ainsi sortait en relief ou s'arasait suivant la volonté de l'artiste. Tantôt c'était une mince feuille d'or ou d'argent appliquée sur le fond d'acier ou de laiton et prise entre deux lignes parallèles dont les rebords légèrement rabattus lui faisaient une sorte d'encadrement. Ce placage serti se trouve dans une grande partie des ouvrages venus de Damas. Tantôt l'ouvrier, armé d'une lime en forme de molette d'éperon, conduisait rapidement son outil sur l'objet qu'il avait à ornementer et le fil d'argent s'appliquait au marteau sur toutes les parties du métal préparé ainsi pour le griffer et le retenir. Les ouvriers du Caire emploient encore aujourd'hui ce procédé de travail qui s'exécute avec une habileté merveilleuse. Cette façon de damasquiner appartient particulièrement aux artistes de la Perse.

C'est précisément ce dernier procédé qui s'emploie aujourd'hui à Damas. Il est d'une exécution rapide, mais ne présente aucune solidité. On ne peut nettoyer la pièce damasquinée sans que les feuilles incrustées s'enlèvent, alors que dans les procédés précédents le métal incrustant fait corps avec le métal incrusté. Il n'y a aucune comparaison avec les produits actuels de Damas et ceux de l'époque des khalifes tels par exemple que la magnifique table en bronze que j'ai représentée dans une des planches coloriées de cet ouvrage.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 407

la figure # 297

Ancien coffre arabe, en bois incrusté, du Caire ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Monnaies et médailles. - L'historien Makrisi nous apprend, dans son traité des monnaies, que le khalife ommiade Abd-el-Malek fut le premier qui fit frapper des monnaies musulmanes. jusqu'en l'an 76 de l'hégire (965 de J.C.), on s'était servi de pièces d'or et d'argent byzantines, ou d'imitations de ces pièces sur lesquelles on s'était borné à ajouter des légendes arabes, telles que : Gloire à Dieu ; il n'y a d'autre Dieu qu'Allah, les noms des khalifes régnants, etc.

Les Arabes possédaient trois sortes de monnaies : le dinar, monnaie d'or valant de 12 à 15 francs, le dirhem, monnaie d'argent valant 60 centimes, le danek, monnaie de cuivre.

Nous avons présenté dans cet ouvrage un assez grand nombre de monnaies arabes de diverses Contrées, notamment d'Égypte et d'Espagne. Elles sont généralement très belles, et la gravure des caractères fort nette.

Travail du bois et de l'ivoire. L'art de travailler le bois et de l'incruster de nacre et d'ivoire fut poussé par les Arabes à un degré véritablement merveilleux. Ce n'est qu'en dépensant des sommes considérables qu'on pourrait arriver aujourd'hui à imiter ces portes admirables qu'on retrouve encore dans d'anciennes mosquées, ces minbars découpés et incrustés, ces plafonds à caissons sculptés, ces moucharabiehs ouvragés comme de la dentelle.

Au douzième siècle, cet art était arrivé depuis longtemps à sa perfection, comme le prouvent les pièces diverses qui nous restent de cette époque, entre autres le magnifique minbar de la mosquée El-Akza, à Jérusalem.

Les Arabes savaient également sculpter l'ivoire avec une rare perfection. Nous en avons la preuve dans plusieurs pièces remarquables, telles que l'arqueta de Saint-Isidore de Léon, coffret d'ivoire fait au onzième siècle pour un roi de Séville, et le coffret d'ivoire de la cathédrale de Bayeux, oeuvre du douzième siècle, probablement rapportée d'Égypte à l'époque des croisades, ce dernier est garni d'appliques d'argent

doré et d'ornements repoussés et ciselés représentant des oiseaux et en particulier des paons.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 408

la figure # 298

Coffret d'ivoire sculpté du douzième siècle (Musée de Kensington) ;
d'après une photographie de M. Ch. Relvas.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

On peut faire, à propos du travail du bois, de l'ivoire ou des métaux chez les Arabes, une remarque générale qui prouve l'habileté singulière des ouvriers orientaux ; c'est que, chez eux, les travaux les plus délicats sont exécutés avec des outils grossiers et fort peu nombreux. Il n'y a assurément aucune comparaison entre les pièces d'orfèvrerie et d'incrustation qui s'exécutent aujourd'hui au Caire et à Damas, avec celles fabriquées au temps des khalifes ; mais je ne crois pas qu'on trouverait actuellement en Europe des ouvriers capables d'exécuter un tabouret incrusté, un narghilé damasquiné, un bracelet ouvragé avec les instruments véritablement primitifs que j'ai vu employer en Orient.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 409

la figure # 299

Coffret d'ivoire sculpté de Cordoue du dixième siècle (Musée de Kensington).

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Mosaïques. - L'usage des mosaïques fut connu des Romains, les Byzantins les leur empruntèrent, mais en perfectionnèrent la fabrication en donnant un fond doré aux incrustations polychromes.

Je n'ai pas eu occasion de constater que les Arabes aient fait subir des modifications importantes à l'art de fabriquer des mosaïques, ils leur préférèrent bientôt d'ailleurs les ornementations en faïence, d'une exécution beaucoup plus simple.

Les Arabes faisaient usage de deux sortes de mosaïques : celles dont on recouvrait le sol et le bas des murailles, qui se composaient de morceaux de marbre ou de briques émaillées de couleurs variées et de grandeurs variées, et celles destinées à revêtir les murs, surtout ceux des mihrabs. Le travail de ces dernières est tout à fait byzantin.

Les mosaïques que j'ai eu occasion d'étudier en Grèce, en Turquie, en Syrie et en Égypte, et les échantillons que j'ai rapportés des églises byzantines d'Athènes, de Sainte-Sophie à Constantinople, de la mosquée d'Omar à Jérusalem et de diverses mosquées du Caire m'ont prouvé que leur travail avait été partout identique. Les fragments de pierres colorées et de verre, dont le rapprochement sert à faire les dessins, sont formés de petits cubes d'un centimètre de côté environ. Chaque ton possède généralement trois teintes qui servent à produire les fondus et les effets de lumière. Les cubes de pierre sont colorés dans leur masse. Les cubes de verre destinés à faire le fond d'or sont simplement dorés à leur surface. Le moyen employé pour faire tenir l'or et le rendre brillant, et que je n'avais pas soupçonné tout d'abord, est très ingénieux : chaque cube doré est recouvert d'une lamelle de verre très mince tout à fait analogue à celles usitées dans les laboratoires pour recouvrir les préparations microscopiques. Grâce à cette couche protectrice, des dorures vieilles de mille ans sont aussi fraîches qu'au premier jour.

Verrerie. - Depuis les Phéniciens, auxquels on attribue l'invention du verre, l'art de le fabriquer a été cultivé par tous les peuples asiatiques, les Perses et les Égyptiens principalement. On a retrouvé à Ninive des objets de verre antérieurs de sept à huit siècles à l'ère chrétienne. Sous les Romains, les verriers d'Alexandrie, attirés à Rome, fabriquaient de belles coupes de verre émaillées. Les Arabes n'eurent donc qu'à perfectionner un art très connu avant eux.

Il y acquirent bientôt une supériorité remarquable. Les échantillons que nous possédons encore de leurs vases dorés et émaillés révèlent une grande habileté chez leurs auteurs ; on en jugera facilement par les dessins disséminés dans cet ouvrage et surtout par les lampes de mosquée qui forment une des planches coloriées de ce volume.

Suivant plusieurs auteurs, ce serait aux verriers arabes que les Vénitiens, en relations constantes avec eux, empruntèrent les procédés qui donnèrent tant de réputation aux verreries de Murano et de Venise.

Céramique. - L'emploi de faïences recouvertes d'un émail polychrome est très ancien. On les retrouve, en effet, dans les ruines des anciens palais de la Perse. Les Arabes en firent bientôt usage pour orner les mosquées, au lieu de mosaïques. Ces dernières constituaient un procédé de décoration d'une exécution beaucoup plus longue et beaucoup plus difficile. Les plus anciennes mosquées, celle de Cordoue, de Kairouan, etc., contiennent des échantillons divers de faïences coloriées.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 410

la figure # 300

Vase arabe de l'Alhambra.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Il en fut bientôt de la céramique comme de l'architecture. Après avoir emprunté à d'autres peuples les procédés techniques d'exécution, ce qui concerne le métier proprement dit, les Arabes surent créer, surtout en Espagne, des oeuvres artistiques d'une originalité frappante et d'une perfection qui n'a pas été dépassée.

L'usage des poteries émaillées remonte chez les musulmans d'Espagne au dixième siècle. Ils possédaient des fabriques célèbres qui envoyaient leurs produits dans le monde entier. Nous avons vu à l'Alhambra de magnifiques plaques de revêtement en faïences émaillées à reflet métallique du treizième siècle, qui ont, avec les produits que les Italiens désignèrent plus tard sous le nom de majoliques, une analogie frappante. Le mot de majolique, dérivé sans doute de Majorque, où se trouvait une importante fabrique musulmane, a fait généralement admettre que les procédés de fabrication italienne furent empruntés aux Arabes.

Le spécimen le plus connu de la céramique musulmane est le vase de l'Alhambra. Sa hauteur est de 1,35 m. Il est recouvert de dessins bleus et or sur fond blanc jaunâtre : on y voit des arabesques, des inscriptions et des animaux fantastiques rappelant des antilopes. Il possède dans ses formes ce cachet d'originalité propre à toutes les oeuvres arabes.

Les plus importants centres de fabrication de la céramique arabe se trouvalent dans les royaumes de Valence et de Malaga. « C'est dans cette dernière ville, écrivait le voyageur arabe Ibn Batoutah, en 1350, qu'on fabrique la belle poterie ou porcelaine d'or que l'on exporte dans les contrées les plus éloignées. »

Une des plus célèbres fabriques de poterie était celle de Majorque. Elle devait être fort ancienne, puisque la conquête de cette île par les chrétiens remonte à 1230.

Lorsque les Arabes furent expulsés de l'Espagne, l'industrie des faïences, de même d'ailleurs que toutes les autres industries, tomba rapidement. « Aujourd'hui, dit M. du Sommerard, la production est nulle, et les fabriques ne font que de grossiers ustensiles de ménage. »

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 411

la figure # 301

Faïence émaillée de la porte principale du mausolée du Tamerlan ;
d'après l'Album photographique du général Kaufman.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

On a découvert en Sicile des faïences qui ont fait supposer que les musulmans y avaient créé quelques fabriques ; mais les échantillons retrouvés les rapprochent plus de l'art persan que de l'art arabe et il est possible qu'ils y aient été introduits par voie d'importation. Le musée de Cluny possède une belle collection de faïences supposées sicilo-arabes.

Les musées d'Europe renferment beaucoup de poteries imitées de celles des Arabes d'Espagne. L'imitation se reconnaît aisément aux fragments d'inscriptions mélangés aux ornements. Les potiers étrangers, prenant ces inscriptions pour de simples motifs d'ornementation, les ont toujours déformées en les copiant.

On trouve encore en Arabie et dans les principales villes du Levant des porcelaines chinoises recouvertes d'inscriptions arabes généralement dorées sur fond bleu ou sur fond blanc. Elles ont été fabriquées sans doute par des ouvriers musulmans établis en Chine et qui ne devaient pas être rares sur la population de vingt millions de disciples du prophète que renferme le Céleste Empire.

Étoffes, tapis et tentures. - Les étoffes et tapis de l'époque brillante de la civilisation arabe ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Les plus anciens, et encore sont-ils extrêmement rares, ne remontent pas au-delà du douzième siècle.

On sait par les chroniques arabes que leurs tapis, leurs velours, leurs soieries fabriqués dans les ateliers de Kalmoun, Bahnessa, Damas, etc., étaient recouverts de personnages et d'animaux. Nous avons représenté, dans cet ouvrage, d'anciennes étoffes arabes ou copiées sur d'anciens modèles de même provenance. Il y a fort longtemps que la fabrication de celles figurant des personnages a cessé dans tout l'Orient.

Il nous reste à étudier maintenant l'architecture des Arabes. C'est par elle que nous terminerons notre examen des oeuvres merveilleuses créées par les disciples du prophète. Étranges quelquefois, charmantes le plus souvent, elles sont originales toujours.

Gustave Le Bon, La civilisation des Arabes (1884)
Livre cinquième: La civilisation des Arabes

Chapitre VIII

L'architecture des Arabes

1. – État actuel de nos connaissances relatives à l'architecture des Arabes

Retour à la table des matières

L'archéologie moderne s'est peu occupée des monuments laissés par les Arabes. Ils sont souvent situés bien loin, et leur étude n'est pas toujours facile. En dehors de trois ou quatre monographies importantes consacrées presque exclusivement à l'Alhambra et aux mosquées du Caire et de Jérusalem, les livres sont à peu près muets sur eux. Bâtissier, auteur de l'une des meilleures histoires de l'architecture que nous possédions, écrit, dans la dernière édition de son *Histoire de l'art monumental* portant la date de 1880, « que l'histoire de l'architecture musulmane, est en grande partie à faire, » et il regrette d'avoir eu à traiter ce sujet d'une façon si incomplète. Ce savant auteur commet en effet plusieurs erreurs. On ne voit figurer, du reste, parmi les nombreuses gravures de son important travail, aucun monument musulman de la

Syrie, de la Perse ou de l'Inde, et la mosquée d'Égypte qu'il donne comme type représente certainement, avec sa porte et ses fenêtres rectangulaires, et sa coupole bulbeuse, le plus mauvais spécimen que l'on pouvait choisir de l'architecture arabe de l'Égypte.

Sédillot, qui a publié la deuxième édition de son *Histoire des Arabes* en 1877, s'exprime de façon analogue. « On doit regretter, dit-il, que l'on n'ait pas encore étudié d'une manière générale les édifices que les Arabes ont élevés en Syrie, en Mésopotamie, en Perse, et même dans l'Inde, aux différentes époques de leur domination. Ils doivent offrir des caractères particuliers qu'il serait utile de déterminer exactement. »

Le même souhait était formulé depuis déjà bien longtemps. Nous le trouvons notamment dans le bel ouvrage de G. de Prangey sur l'architecture des Arabes en Espagne. « Il serait curieux de pouvoir examiner, dit-il, les principaux édifices élevés par les Arabes en Syrie, en Perse, en Égypte et en Afrique (l'auteur oublie l'Inde). Quels sont les plans généraux, les dispositions particulières, les détails de construction et d'ornementation, le caractère enfin de la célèbre mosquée el Acza, élevée par Omar à Jérusalem ? de celles de Damas, de celle d'Amrou et de Touloun, au Caire, de la mosquée de Kairouan ? »

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 414

la figure # 302

Arcades de la mosquée de Cordoue.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Une étude comparée des monuments laissés par les Arabes dans les divers pays sur lesquels s'est étendue leur domination était évidemment indispensable pour arriver à l'intelligence de leur architecture. Elle seule pouvait mettre en évidence la parenté engendrée par la communauté des institutions et des croyances, et les différences imprimées par les milieux et par les races diverses où ces croyances et ces institutions se sont manifestées. Les rares monographies que nous possédons devaient forcément laisser de côté ces questions fondamentales.

En se bornant à étudier l'architecture arabe d'un seul pays, on s'expose à des erreurs aussi grossières que celles commises par Chateaubriand dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem,* lorsque parlant des mosquées du Caire, il trouve qu'elles ressemblent aux anciens monuments égyptiens, avec lesquels personne ne voudrait soutenir aujourd'hui, qu'elles aient le moindre rapport. Si deux architectures sont profondément dissemblables, à tous les points de vue, ce sont assurément celles des Pharaons et des Arabes ; et on ne pourrait citer aucun exemple d'un emprunt quelconque fait par les seconds aux premiers.

On ne saurait songer à tracer dans un court chapitre cette histoire de l'architecture arabe, qui manque dans la science ; il est possible cependant d'en marquer les divisions essentielles, et de montrer en quoi diffèrent ou se ressemblent les monuments que l'art arabe a laissés de l'Espagne jusqu'à l'Inde. La tâche n'est pas facile ; car nous devons nous engager dans une voie où nous n'avons pas été précédé, et la place restreinte dont nous disposons nous oblige à nous limiter aux considérations les plus importantes.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 415

les figures # 303-307

Tours de diverses églises de Tolède copiées sur d'anciens minarets arabes.

téléchargeables sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

2. - Éléments caractéristiques de l'architecture des Arabes

Retour à la table des matières

Nous avons déjà indiqué les origines de l'architecture arabe, montré ses emprunts aux Perses et aux Byzantins, et indiqué comme elle se dégagea bientôt de ces origines pour constituer un art d'une originalité féconde.

Avant d'aborder l'étude d'ensemble des monuments laissés par les Arabes dans les divers pays, nous allons examiner brièvement les éléments dont se compose leur architecture.

Matériaux de construction. - Les matériaux de construction employés par les Arabes ont varié suivant les pays qu'ils occupaient et le but qu'ils se proposaient. Ils ne firent d'abord usage que de la brique, mais arrivèrent bientôt à employer la pierre dans les monuments importants, tels que les châteaux de la Ziza et de la Cuba, en Sicile, la mosquée d'Hassan, au Caire, etc. Ils firent fréquemment usage, principalement en Espagne, d'une sorte de béton formé d'un mélange de chaux, de sable, d'argile et de petites pierres, qui devient bientôt aussi dur que la pierre de taille.

On a reproché aux monuments arabes de manquer de solidité. Exacte pour beaucoup d'entre eux, cette observation ne l'est pas pour tous. Lorsque les Arabes voulaient faire vite, et se contenter de l'apparence, leurs édifices n'étaient guère plus solides que nos maisons actuelles ; mais le seul fait qu'ils ont laissé des édifices, vieux aujourd'hui de plus de mille ans, prouve qu'ils savaient fort bien construire des monuments durables quand la chose leur semblait nécessaire. De simples châteaux, comme ceux de la Sicile, sur lesquels huit siècles ont déjà passé, ont résisté à toutes les intempéries. L'Alhambra, lui-même, malgré sa légèreté apparente résiste encore.

Colonnes et chapitaux. Dans tous les pays où parurent les Arabes, ils trouvèrent un grand nombre de monuments grecs, romains, byzantins en ruines ou abandonnés, dont ils utilisèrent les colonnes et les chapiteaux. C'est pour cette raison que leurs premiers monuments contiennent tant de colonnes d'origine étrangère. Lorsque cette provision fut épuisée, ils durent naturellement se mettre à en construire eux-mêmes. Elles eurent alors ce cachet personnel qu'ils savaient imprimer à toutes leurs oeuvres. Celles qu'on voit à l'Alhambra, dans la cour des Lions, ne dérivent, comme l'a fort bien remarqué M. G. de Prangey, d'aucun style connu, et doivent être considérées comme tout à fait spéciales aux Arabes.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 416

les figures # 308-309

Tours d'églises de Tolède copiées sur d'anciens minarets.

téléchargeables sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :

La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Arcades. - L'ogive, de même que l'arc outrepassé, forment deux caractéristiques de l'architecture arabe, que l'on rencontre dans leurs premiers monuments. J'ai trouvé l'ogive employée concurremment avec le plein cintre dans les plus anciens monuments arabes que j'ai eu l'occasion d'étudier en Europe, en Asie et en Afrique. La brisure de l'arc à son sommet, de même que l'étranglement à sa base, qui s'accentueront dans les monuments postérieurs, sont d'abord très faibles, et il faut quelque attention pour les reconnaître. Ils existent cependant, et suffisent à donner à la courbe une forme très gracieuse.

L'ogive s'accentua de plus en plus en Égypte, mais le retour de l'arc à sa base ne fut jamais très prononcé. En Espagne et en Afrique, il s'exagéra au contraire au point de donner à l'ouverture cette forme particulière que l'on a désignée sous le nom de fer à cheval, ou arc outrepassé, et qui fut caractéristique de l'art arabe dans ces deux contrées à une certaine époque.

On assure que l'arc outrepassé fut connu des Byzantins ; mais on n'en fournit guère de preuves, car cette forme ne s'observe pas dans la plupart des monuments de cette époque. Je crois néanmoins que, bien que très peu employé, il fut connu. J'ai trouvé, en effet, à Athènes, sur l'église Kapnikaréa, édifiée en 418 par l'impératrice Eudoxie, d'après une inscription que j'ai relevée sur une colonne, des arcades dont l'arc est très légèrement outrepassé. Le retour à la base de l'archivolte est d'ailleurs si faible, qu'il faut quelque attention pour le reconnaître.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 417

la figure # 310

Tour arabe de l'église Santiago, à Tolède, d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Minarets. - Les minarets qui surmontent toutes les mosquées dérivent, comme on le sait, de la nécessité d'appeler les fidèles à la prière, conformément aux prescriptions religieuses. Leurs formes varient suivant les pays et sont même, à ce point de vue, très caractéristiques. Ils sont coniques en Perse, carrés en Espagne et en Afrique, cylindriques et terminés en éteignoirs en Turquie, de formes variées à chaque étage en Égypte. Plusieurs des minarets d'Égypte, et principalement celui de Kaït bey, au Caire, sont de véritables merveilles et rien ne révèle mieux l'ingéniosité et le sens artistique des Arabes que les parti qu'ils ont su tirer d'une simple tour. C'est surtout en comparant leurs minarets avec ceux des Turcs qu'on peut se rendre compte de la distance immense qui sépare le sens artistique des deux peuples.

Comme la plupart des édifices arabes, les minarets sont généralement couronnés par des sortes de créneaux de formes variées (trèfles, fers de lances, fers de hallebardes, dents de scie, etc.), nommés merlons. Ils étaient connus en Perse au temps des Sassanides ; mais leurs formes étaient beaucoup moins variées.

Coupoles. - Bien que le mot coupole dérive directement de l'arabe, on ne peut nullement attribuer cette invention aux musulmans. Les coupoles furent employées bien avant eux dans les palais des rois Sassanides et par les Byzantins. Mais ce qui est spécial aux Arabes, c'est la forme élancée du sommet et rétrécie à la base qu'ils leur donnèrent. Une section verticale de la coupole passant par son centre donnerait une courbe rappelant précisément la forme de leurs arcades. En exagérant cette courbe, les Persans arrivèrent plus tard à ces coupoles bulbeuses dont nous aurons à parler bientôt.

La forme des coupoles arabes varie suivant les pays. En Afrique, et notamment à Kairouan, elles sont surbaissées comme celles des Byzantins, et on en voit plusieurs sur chaque mosquée. En Égypte, elles ont généralement la forme décrite plus haut, et ne figurent jamais sur les mosquées, mais seulement sur les tombeaux ou sur les salles attenantes aux mosquées contenant un tombeau. Toutes les fois qu'on voit en Égypte une coupole sur une mosquée, on peut affirmer qu'elle renferme un tombeau.

Les coupoles de Syrie rappellent un peu par leurs formes - au moins celle de la mosquée d'Omar très légèrement rétrécie à sa base - les coupoles d'Égypte. Elles sont cependant moins élancées, plus lourdes et ne sont pas revêtues d'ornements.

On trouve en Égypte, et particulièrement dans le cimetière qui est au pied de la citadelle du Caire, baptisé sur notre gravure du nom de plaine des tombeaux des khalifes, toutes les variétés possibles de coupoles : hémisphériques, elliptiques, cylindriques, coniques, ogivales, à nervures, etc.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 419

la figure # 311

Porte de Bisagra, à Tolède.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Pendentifs. - Les architectes arabes semblent avoir eu une antipathie profonde pour les surfaces unies, les angles et les formes rectangulaires, chers, au contraire, aux anciens Grecs. Afin de combler les coins des murs se coupant à angles droits, et pour relier par des transitions insensibles les voûtes circulaires aux salles carrées qui les supportent, ils ont fait usage de petites niches en encorbellement ayant la forme d'un triangle sphérique. On les a nommées pendentifs, parce qu'elles pendent sur le vide. Ces petites voûtes leur paraissant trop géométriques, ils les ont superposées par séries graduelles, et sont arrivés à former un ensemble qu'on a nommé stalactites et dont l'aspect rappelle celui d'une ruche d'abeilles. On retrouve leur emploi dès les dixième et onzième siècle en Sicile. Les Arabes d'Espagne les modifièrent en donnant aux concavités sphériques la forme de prismes verticaux à facettes concaves.

L'usage des stalactites en pendentifs est spécial aux Arabes, et n'a été retrouvé jusqu'à présent chez aucun autre peuple. À partir du douzième siècle ce genre d'ornementation fut adopté dans tous les pays musulmans. On en fit des applications journalières pour relier les saillies extérieures aux galeries des minarets avec les surfaces verticales, pour remplir les voûtes des mosquées, pour rattacher celles-ci aux murs leur servant de supports, pour relier les voûtes sphériques à des surfaces carrées, etc.

La fréquence de l'encorbellement est une caractéristique de l'art arabe. Je ne saurais admettre cependant avec M. Ch. Blanc qu'elle résulte « de la nécessité de se créer des ombres au moyen de fortes saillies. » Les encorbellements, en effet, n'en donnent guère, et ils sont aussi fréquents dans l'intérieur des édifices, où il est inutile de créer de l'ombre, qu'à leur extérieur. Les encorbellements des minarets ne résultent pas davantage « de la nécessité d'avoir de hautes galeries, d'où le muezzin pût crier l'appel à la prière. » Les minarets de Constantinople, et ceux de la Perse, ont galerie, mais toutes ces variétés de sculptures qui se détachent en saillie sur les minarets du Caire, n'y figurent guère. Je ne puis voir dans ce mode d'ornementation que l'antipa-

thie des Arabes pour les angles et les surfaces unies dont je parlais plus haut. Elle se trahit dans l'exécution de toutes leurs oeuvres d'art, qu'il s'agisse d'un encrier, de la reliure d'un coran ou d'un minaret.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 420

la figure # 312

Vue prise dans l'Alhambra ; d'après une ancienne gravure.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Arabesques et détails d'ornementation. - L'ornementation des monuments arabes est tellement caractéristique qu'elle suffit à révéler immédiatement leur origine à l'individu le plus ignorant en architecture.

Ces ornements, formés de dessins géométriques mélangés d'inscriptions, constituent un ensemble plus facile à figurer qu'à décrire. Leur exécution est soumise d'ailleurs, Malgré leurs capricieuses apparences, à des règles fort simples, très bien mises en évidence par M. Bourgoin.

Les arabesques étaient sculptées sur pierre, comme dans beaucoup de mosquées du Caire, ou simplement moulées, comme à l'Alhambra.

L'écriture arabe joue un grand rôle dans l'ornementation et s'harmonise merveilleusement avec les arabesques. jusqu'au neuvième siècle on ne fit usage que de caractères koufiques, ou de leurs dérivés, tels que le karmatique et le koufique rectangulaire.

Ces inscriptions sont généralement tirées du Coran ; les plus employées sont les premières lignes de ce livre : *Bis m'Illah-el-rahmân el-rahim* (au nom de Dieu clément et miséricordieux) ou la sentence qui résume l'islamisme : *La Illah el Allah Mohammed rasoul Allah* (Il n'y a d'autre Dieu qu'AlIah, Mahomet est son prophète).

L'écriture arabe est tellement ornementale, que les architectes chrétiens du moyen âge et de la renaissance ont souvent reproduit sur leurs monuments des fragments d'inscriptions arabes tombés par hasard entre leurs mains, et qu'ils prenaient pour de

simples caprices de dessinateurs. MM. de Longpérier, Lavoix, etc., en ont fréquemment trouvé en Italie. Ce dernier a vu dans la sacristie de la cathédrale de Milan « une porte ogivale formée par un mot arabe plusieurs fois reproduit. Sur les portes de Saint-Pierre, commandées par le pape Eugène IV, une légende arabe forme auréole autour de la tête du Christ, et une longue bande de lettres coufiques se développe sur les deux tuniques de saint Pierre et de saint Paul. » Je regrette que l'auteur ne nous ait pas traduit ces inscriptions : il serait curieux de savoir si celle qui se trouve autour de la tête du Christ signifie qu'il n'y a d'autre Dieu qu'Allah et que Mahomet est son prophète.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 422

la figure # 313

Détail d'ornementation d'un chapiteau et d'une colonne de l'Alhambra.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Décoration polychrome. - On a considéré longtemps comme un article de foi que les Grecs ne coloriaient pas leurs monuments et leurs statues. Les règles adoptées par eux faisant loi chez les peuples latins, il s'est ainsi formé un goût artificiel qui nous fait considérer un monument blanc comme une chose fort belle. Le soleil le rend aveuglant et noie tous ses détails ; mais la tradition oblige de l'admirer. Les recherches modernes ont heureusement prouvé que les Grecs avaient des goûts fort différents de ceux qu'on leur attribuait, et que la plupart de leurs monuments étaient couverts de couleurs. Le bleu, le jaune et le rouge étaient les tons les plus employés. Au temple d'Egine, l'architrave était peinte en rouge, et sur ce fond rouge se détachaient des boucliers dorés. Le tympan avait un fond bleu avec des moulures d'encadrement rouges et vertes.

Les goûts artistiques des Arabes leur ont fait préférer instinctivement les monuments polychromes aux monuments blancs. Leurs arabesques sont généralement revêtues de couleurs disposées avec beaucoup de science et de goût. La surface de tous les murs de l'Alhambra était autrefois recouverte de couleurs éclatantes. Les murs extérieurs des mosquées l'étaient fréquemment.

En Égypte, les couleurs employées par les Arabes étaient le rouge, le bleu, le jaune, le vert et l'or. L'auteur qui a le mieux étudié l'Alhambra, et qui a dirigé la restauration de la cour des Lions, au Palais de Cristal à Londres, Owen Jones, a clairement prouvé qu'à l'exception des faïences émaillées du bas des murs, les Arabes n'ont fait usage à l'Alhambra que de trois couleurs, le bleu, le rouge et l'or, c'est-à-dire le jaune. Elles sont disposées suivant des principes très rationnels. La couleur la plus intense, le rouge, était placée dans le fond des moulures ; le bleu sur les parois latérales et toujours de façon à occuper la plus large surface pour compenser l'effet du rouge et de l'or. Les tons étaient séparés par des bandes blanches ou par l'ombre produite par le relief de l'ornement. Les colonnes étaient probablement dorées, car des colonnes blanches n'eussent pas été en harmonie avec l'ornement polychrome qu'elles supportaient.

Quant aux couleurs verte, brune, pourpre, etc., dont on retrouve des traces à l'Alhambra, le même auteur a prouvé qu'elles étaient le résidu des mauvaises restaurations espagnoles tentées à diverses époques. Ce sont probablement ces barbouillages qui ont induit en erreur les restaurateurs actuels de ce palais. Les parties qu'ils ont refaites, et surtout les réductions qu'ils vendent au public, ne sont nullement en rapport avec les principes que je viens d'exposer, et que j'ai tâche de suivre, autant que les nécessités de la chromolithographie le permettaient, dans la reconstruction d'un pavillon de l'Alhambra qui figure parmi les planches coloriées de cet ouvrage.

3. - Étude comparée des divers monuments d'architecture arabe

Retour à la table des matières

Monuments de la Syrie. - Parmi les monuments de la Syrie, nous n'avons mentionné jusqu'ici que ceux postérieurs à Mahomet. Bien avant lui cependant des tribus arabes vivaient dans cette contrée et y avaient fondé de puissants royaumes. Les quelques ruines, fort peu étudiées encore, découvertes à Bosra prouvent que l'architecture était très avancée déjà, et il est probable que quand les musulmans arrivèrent en Syrie, ils utilisèrent les connaissances de leurs compatriotes, mais, faute de documents, nous n'avons pu parler de cette époque oubliée et n'avons mentionné que les monuments bâtis depuis Mahomet, notamment les mosquées d'Omar, d'el Acza et de Damas, édifices fort anciens remontant, au moins dans leurs parties fondamentales, au premier siècle de l'hégire, et de styles assez différents.

Ces trois monuments sont empreints de ces influences byzantines et persanes dont l'art arabe ne s'est jamais débarrassé entièrement en Syrie. Il est à remarquer qu'ils présentent, même dans les parties anciennes, le commencement de l'ogive et du fer à cheval, c'est-à-dire l'arc très faiblement brisé à son sommet et légèrement rétréci à sa base. On retrouve ces formes caractéristiques à Damas, dans les arcades de la cour, et à l'el Acza, dans presque toutes les parties du monument. Je les ai retrouvées également à la mosquée d'Omar dans les arcades de la première rangée intérieure de colonnes.

Dans tous ces monuments primitifs, les chapiteaux sont toujours reliés d'une colonne à l'autre par de grandes poutres de jonction, système spécial aux architectes arabes.

En Syrie, les premiers minarets, à en juger par le plus ancien de la mosquée de Damas, paraissent avoir été de forme carrée.

Les dômes furent employés en Syrie, mais ils étaient généralement surbaissés comme ceux des Byzantins; celui de la mosquée d'Omar fait exception, mais il a été reconstruit à une époque postérieure à l'édification du monument.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 424

la figure # 314

Détails de l'étage supérieur de la Salle des deux sœurs, à l'Alhambra ;
d'après un dessin de O. Jones.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Monuments de l'Égypte. - *Nous* avons montré dans notre chapitre consacré à l'histoire des Arabes en Égypte la série des transformations profondes subies par leur architecture pendant huit cents ans, depuis la mosquée d'Amrou, construite en 742, jusqu'à celle de Kaït bey, édifiée en 1468. D'abord byzantin, l'art se dégagea bientôt de toute influence étrangère et arriva à des formes entièrement originales.

Bien que la mosquée d'Amrou ait été restaurée plusieurs fois, une partie de son ornementation primitive semble avoir été respectée. On y voit déjà en germe la future

ogive et le rétrécissement inférieur de l'arcade. Les minarets, très simples, n'ont qu'une galerie et se terminent en pointe.

La mosquée de Touloun, construite en 876, commence à se dégager visiblement des influences byzantines. Les arcades, nettement ogivales, sont supportées par des piliers présentant des colonnes incrustées dans les angles. Les fleurs et les feuillages servant d'ornements sont d'un style nouveau déjà voisin des arabesques. Les stalactites ne se montrent pas encore.

La mosquée de Touloun est construite en briques. Son minaret a trois étages et ne présente aucun ornement extérieur, mais il affecte une forme différente à chaque étage. Carré à la base, il est ensuite cylindrique, puis octogonal.

Dans la mosquée el Azhar, commencée à la fin du dixième siècle, mais complétée à des époques postérieures, l'ornementation est beaucoup plus riche et plus variée. L'arc des arcades est devenu beaucoup plus aigu que dans les précédentes mosquées. Les stalactites se montrent partout. Les minarets sont à plusieurs galeries et richement ornés.

La mosquée de Kalaoun (1283) nous a donné un véritable type de l'art ogival arabe à sa période culminante. Nous avons vu qu'elle présentait beaucoup d'analogie avec les premiers monuments gothiques du moyen âge.

La mosquée d'Hassan (1356) nous a fourni un type de l'art arabe arrivé à peu près à son plus haut degré de splendeur. Ce monument gigantesque, avec ses murailles de 8 mètres d'épaisseur, son grand portail de 20 mètres de hauteur, sa coupole de 56 mètres et ses minarets de 86 mètres est bien plus parent de nos grandes cathédrales que des primitives mosquées. Il prouve que les Arabes savaient très bien construire au besoin des édifices vastes et solides.

Les mosquées de Barkouk (1384), et Mouaiad (1415), et surtout celle de Kaït bey (1468), nous ont montré les nouveaux progrès réalisés par les Arabes. Ce dernier édifice, avec son admirable coupole, son superbe minaret, si riche en consoles, corniches, galeries et ses splendides sculptures, est un monument absolument original. S'il constituait la seule oeuvre laissée par les Arabes, il serait certainement considéré comme le représentant d'un art n'ayant de parenté rapprochée ou lointaine avec aucun autre.

La mosquée de Kaït bey et les mosquées de son époque, telles que celle de Kagh bey (1502), sont les dernières productions remarquables de l'architecture en Égypte. À partir du seizième siècle, c'est-à-dire à dater de la conquête turque de Selim, il n'y a plus d'art arabe dans cette contrée. Il est écrasé rapidement par les vainqueurs, et s'éteint graduellement. L'art n'existe qu'à la condition de pouvoir être apprécié, et par suite encouragé. Or une conception artistique élevée ne saurait être appréciée par le cerveau d'un Turc. Les monuments construits pendant la période turque sont lourds de

forme, surchargés d'ornements, et revêtus de couleurs criardes. « Par bonheur, dit justement Ebers, ils n'ont que peu de temps à blesser l'œil de l'artiste ; ils n'ont pas été élevés pour durer, mais pour servir l'espace du moment qui les use. La postérité, à laquelle ne songeaient pas ceux qui les ont faits, se vengera d'eux en les oubliant. »

Monuments de l'Afrique septentrionale. - Il n'y a qu'une parenté très faible entre les monuments arabes de l'Afrique septentrionale ou de la Sicile avec ceux de l'Égypte, mais leur parenté avec les primitives constructions de l'Espagne est au contraire assez grande. Nous ne pouvons parler des palais de l'Afrique, car il n'en reste plus aujourd'hui ; mais Marmol, qui visita ceux de Maroc et de Fez un siècle après la chute de Grenade, dit, dans sa description de l'Afrique, « qu'ils étaient, presque en tout, semblables à l'Alhambra. »

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 426

la figure # 315

Galerie supérieure de l'une des cours de l'alcazar de Séville ;
d'après une photographie de Laurent.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

La parenté qui existait probablement entre les anciens palais arabes de l'Afrique et de l'Espagne existe sûrement entre leurs monuments religieux. Ceux qui sont parvenus jusqu'à nous en fournissent la preuve irrécusable. Cette parenté se manifeste surtout dans les minarets. Ils sont généralement carrés et sans galeries ni saillies extérieures. Quelques-uns présentent deux ou trois étages en retrait. Par leur ensemble et leurs détails, ces monuments diffèrent entièrement des constructions analogues de l'Égypte. Tous les minarets africains, depuis Kairouan jusqu'à Fez, en y comprenant ceux de construction relativement moderne, mais copiés sur d'anciens modèles, d'Alger et de Tanger, appartiennent à la même famille. Nous retrouvons des représentants de cette famille à Séville dans la Giralda et surtout à Tolède dans de nombreuses tours d'église d'origine visiblement arabe.

En dehors de leurs minarets si caractéristiques, les anciennes mosquées de l'Afrique, telles que celles de Kairouan, présentent encore comme élément spécial l'emploi de dômes byzantins surbaissés, fort différents de ceux de l'Égypte et de la Perse. La

grande mosquée de Kairouan, reproduite pour la première fois dans cet ouvrage, a quatre coupoles surbaissées.

Autant que nous pouvons en juger par les monuments existant encore aujourd'hui, l'art arabe a toujours subi l'influence byzantine dans l'Afrique septentrionale, le Maroc excepté, et n'a jamais su s'y soustraire comme en Égypte et en Espagne.

Monuments de la Sicile. - Les principaux monuments arabes de la Sicile sont les deux châteaux de la Ziza et de la Cuba, près de Palerme, élevés au milieu du dixième siècle. Il n'existe nulle part de château arabe d'une époque aussi ancienne. Leur étude présente par conséquent un intérêt très grand. La fréquence des relations des Arabes de la Sicile avec ceux de l'Afrique doit faire supposer que ces constructions devaient être fort analogues à celles de l'Afrique et nous pouvons ainsi nous faire une idée de ces dernières.

Les châteaux de la Ziza et de la Cuba servaient à la fois de forteresse et de palais. Construits en pierres de taille solidement appareillées, ils ont pu traverser impunément les siècles.

La Ziza, près de Palerme, a la forme d'un vaste cube de maçonnerie. Ses murs offrent à l'œil une combinaison sévère de longs arceaux de forme légèrement ogivale encadrant des fenêtres géminées jadis ornées de colonnettes. La frise, servant de couronnement et de parapet, était autrefois revêtue d'une inscription en caractères karmatiques dont il reste quelques traces. J'ai donné dans un autre chapitre, d'après Girault de Prangey, la reproduction de l'intérieur d'une salle de ce château telle qu'elle était il y a quarante ans. L'ornementation en est simple et élégante. On y remarque des pendentifs en stalactites, comme en Espagne, mais il est difficile de savoir si les restaurations effectuées sous les rois normands par des ouvriers arabes n'en ont pas modifié le style primitif.

À peu de distance du château de la Ziza se trouve celui de la Cuba.

L'aspect extérieur de la Ziza et de la Cuba, leurs longues arcades ogivales, l'appareil régulier de la construction les différencient sensiblement des palais arabes d'Égypte. Pour mon compte, j'en vois bien peu et ne trouve guère, en cherchant beaucoup, que certaines parties de la mosquée de Kalaoun qui aient quelque parenté lointaine avec eux.

Monuments arabes de l'Espagne. - L'architecture des Arabes en Espagne a été divisée par l'auteur cité plus haut en trois périodes distinctes : byzantines, de transition et mauresque. Bien que cette classification ait été généralement reproduite, je ne

vois aucune raison sérieuse de l'admettre. Le mot mauresque, c'est-à-dire berbère, appliqué à l'architecture, me semble un non-sens, parce que rien n'indique que les Berbères aient jamais introduit un élément nouveau quelconque dans les arts arabes. Des dynasties berbères ont régné sur les Arabes d'Espagne, de même que des dynasties circassiennes ont régné sur les Arabes d'Égypte ; mais les unes comme les autres n'ont rien créé dans les arts, et il n'y eut pas plus d'architecture mauresque dans la première de ces contrées qu'il n'y eut d'architecture circassienne dans la seconde.

Nous savons, d'ailleurs, par des témoignages positifs du temps, que, sous les dynasties berbères, les architectes furent toujours des Arabes. Voici ce que dit, à ce sujet, un auteur de l'époque :

> « C'est des provinces d'Andalousie réunies à leur empire du Maghreb, écrit Ibhn Saïd, que les émirs Almohades Joussouf et Yacoub el-Mansour firent venir des architectes pour toutes les constructions qu'ils élevèrent à Maroc, à Rabat, à Fez, à Mansouriah... D'autre part il est également notoire qu'aujourd'hui (1237) cette prospérité, cette splendeur de Maroc semble s'être transmise à Tunis dont le sultan actuel construit des monuments, bâtit des palais, plante des jardins et des vignobles à la manière des Andalous. Tous ses architectes sont natifs de ce pays, de même que les maçons, les charpentiers, les briquetiers, les peintres et les jardiniers. Les plans des édifices sont inventés par des Andalous ou copiés sur les monuments mêmes de leur pays. »

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 428

la figure # 316

Une des portes de la cour des Demoiselles à l'alcazar de Séville ;
d'après une photographie de Laurent.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Le plus ancien monument arabe de l'Espagne est la mosquée de Cordoue. Il appartient à une période que j'appellerai byzantine-arabe et non pas byzantine, car aucun monument byzantin ne ressemble à cette mosquée. Les emprunts faits aux Byzantins (chapiteaux à feuillages, rinceaux, palmettes, entrelacs, mosaïques et ornements sur fond d'or, etc.) sont évidents, mais l'emploi de caractères koufiques comme moyens d'ornementation, les arcades à fer à cheval à plusieurs lobes et superposés, et divers motifs d'ornementation, donnent à ce monument un cachet d'originalité tellement marqué, qu'on le distingue immédiatement d'un édifice byzantin quelconque.

Une circonstance particulière, la nécessité de superposer les colonnes dont on disposait pour attribuer à la construction une hauteur en rapport avec sa largeur, a donné aux nefs de la mosquée un aspect qui ne se retrouve dans aucun autre édifice antérieur. Le sens artistique des Arabes se montre dans les combinaisons d'arcades qu'ils employèrent pour masquer cette superposition. Pour soutenir qu'une idée aussi ingénieuse est due à des Byzantins, il faudrait montrer d'autres monuments où elle ait été employée par eux.

Les Arabes d'Espagne s'affranchirent aussi rapidement des influences byzantines que ceux d'Égypte. Les arabesques et les stalactites remplacèrent bientôt les ornements byzantins sur fond or, l'arc devint ogival et se festonna délicatement.

Les plus anciens monuments arabes de l'Espagne, après ceux de Cordoue, sont ceux de Tolède. Cette dernière ville en possède de fort intéressants, tels que la porte de Bisagra, commencée au neuvième siècle, celle du Soleil, qui date du onzième, etc. On peut y suivre facilement quelques-unes des étapes des transformations de l'art arabe.

Les minarets des anciennes mosquées espagnoles ont été détruits, et il ne reste plus guère debout que la Giralda, de Séville, datant du douzième siècle. On peut cependant affirmer qu'ils eurent la forme carrée dont j'ai parlé plus haut à propos de l'Afrique et je base cette affirmation sur les imitations qui en ont été faites dans les anciennes tours des églises de Tolède encore debout. Arabes dans leurs détails les plus essentiels, elles doivent également l'avoir été dans leurs formes. On pourrait même aller plus loin et dire que l'Espagne ne connut pas de minarets analogues à ceux du Caire, car ils eussent sans doute été également imités par les chrétiens.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 429

la figure # 317

Ancienne mosquée d'Hamadan (Perse) ; d'après un dessin de Coste.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

À mesure que le séjour des Arabes en Espagne se prolongea, leur architecture devint de plus en plus riche et ornementée et elle fut bientôt débarrassée entièrement de toute influence étrangère. Les ornements byzantins et notamment les mosaïques

sur fond or disparurent complètement pour faire place à une ornementation nouvelle. Deux monuments importants, l'Alcazar de Séville et l'Alhambra de Grenade nous montrent cette architecture à sa plus brillante période.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 430

la figure # 318

Mosquée et tombeau de Shah-Koda, à Sultanieh, Perse, XVIe siècle ;
d'après un dessin de Texier.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

L'Alcazar de Séville a été commencé au XIe siècle, mais remanié pendant les douzième et treizième siècles, sans parler des restaurations datant de Charles-Quint, de Philippe II et des temps modernes. La façade est du treizième siècle ; le patio *de los munecos,* la salle des ambassadeurs et diverses parties sont considérés comme étant fort anciens.

On ne remarque pas sur les parties primitives de l'Alcazar de Séville la profusion d'ornementation de l'Alhambra ni les voûtes en stalactites ; mais le style de ces deux édifices est déjà voisin et ne diffère guère que dans les détails. L'arc fortement outrepassé, à peu près abandonne à l'Alhambra, est au contraire très employé à l'Alcazar. L'arc ogival, également peu usité à l'Alhambra, est fréquemment employé à l'Alcazar. Les plafonds en caissons peints, sculptés et dorés de l'Alcazar présentent beaucoup d'analogie avec ceux des anciens palais du Caire et de Damas.

C'est dans l'Alhambra, monument dont la construction remonte au treizième siècle, que l'art arabe atteint en Espagne la période de sa plus grande richesse. L'ornementation y est évidemment exagérée ; mais un goût si fin préside à cette exagération, qu'il est impossible d'appliquer à un édifice semblable le qualificatif d'œuvre de décadence.

Bien que les murs de l'Alhambra, au lieu d'être en pierres de taille, soient formés d'un simple béton composé de chaux, sable, argile et cailloux, et que tous les ornements soient simplement en plâtre moulé, l'édifice présente une grande solidité, puisqu'il a résisté pendant cinq siècles à toutes les intempéries sans avoir jamais eu besoin de subir de restaurations sérieuses.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 431

la figure # 319

Mausolée de Tamerlan, à Samarkand ;
d'après une photographie de l'album du général Kaufman.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Les principaux caractères spéciaux à l'architecture de l'Alhambra et qui me semblent la différencier de celle de l'Alcazar de Séville, sont les suivants : revêtement général de toutes les surfaces par des moulures coloriées, emploi de légères colonnes cannelées horizontalement et supportant des chapiteaux couverts d'entrelacs et de feuillages, fenêtres formées d'arcades presque à plein cintre finement festonnées et entourées d'un encadrement rectangulaire, plafonds couverts de pendentifs en stalactites.

Il n'existe plus aujourd'hui en Égypte de palais arabes contemporains de l'Alhambra, mais si nous jugeons de leur ornementation par celle des mosquées, il semble fort probable qu'il devait exister entre eux des différences importantes. L'art arabe d'Égypte et l'art arabe d'Espagne sont assurément parents, mais ne présentent à toutes les phases de leur existence que des ressemblances assez lointaines.

L'influence de l'architecture des Arabes sur celle des chrétiens qui les remplacèrent en Espagne fut considérable. Avant leur expulsion, les musulmans étaient fréquemment employés à la construction ou à la réparation de monuments chrétiens. La combinaison des deux arts engendra, comme nous l'avons vu, un style nouveau dit mujédar. Nous en donnerons plusieurs exemples dans le chapitre consacré à l'influence des Arabes en Europe.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 432

la figure # 320

Élévation restituée de la mosquée des Sunni, à Tabriz (Perse) ;
d'après un dessin de Texier.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

En dehors du style que je viens de mentionner, on rencontre encore en Espagne, dans les anciennes synagogues, un style particulier, très rapproché du reste du style arabe et auquel on peut donner le nom de judéo-arabe. Il ne diffère guère du premier que par l'emploi comme motif de décoration de caractères hébreux et d'ornements divers empruntés au règne végétal, de larges feuillages notamment. Les anciennes synagogues el Transito, et Santa-Maria la Blanca, à Tolède, présentent d'intéressants spécimens de ce style. On y trouve plusieurs réminiscences de l'époque byzantine.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 432

Planche couleurs # 10

ANCIENNES LAMPES ARABES DE MOSQUÉES EN VERRE ÉMAILLÉ
(Musée du Caire). D'après une photographie et une aquarelle du Dr Gustave Le Bon

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Monuments de l'Inde. - L'étude des monuments musulmans de l'Inde fournit un exemple frappant des modifications que l'architecture d'un peuple peut subir sous l'action de races en contact avec lui.

Nous avons vu que lorsque les Arabes arrivèrent dans l'Inde, ils se trouvèrent en présence d'une civilisation ancienne et puissante, et que, s'ils exercèrent par leur religion, leur langue et leurs arts une influence qui persiste encore, leur action politique fut toujours très faible.

Notre description des monuments musulmans de l'Inde nous a fait voir combien l'histoire de l'influence d'un peuple est clairement écrite sur eux. Dans les premiers édifices, tels que la porte d'Aladin, les influences hindoue et arabe sont intimement associées, l'empreinte persane est faible. Plus tard, au contraire, c'est cette dernière, associée en proportions variables à l'influence hindoue, qui domine : l'influence arabe

ne se manifeste plus que dans les parties accessoires, telles que l'emploi des inscriptions, des stalactites comme motif d'ornementation, et la forme de quelques arcades. Le mausolée d'Akbar, le Tadj Mahal, le palais du grand mogol, etc., sont des exemples de combinaisons de toutes ces influences. La superposition de ces styles divers forme, en réalité, un style particulier auquel on peut donner le nom de style mongol de l'Inde ou hindo-persan-arabe. Ses caractères différentiels se montrent surtout dans les minarets. Ils sont généralement coniques comme ceux de la Perse, mais non émaillés, sont fréquemment recouverts de cannelures, et présentent plusieurs étages. Leur ornementation extérieure et leur forme générale les distinguent très facilement à première vue des constructions analogues d'Espagne, d'Afrique et du Caire.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 434

la figure # 321

Une mosquée d'Ispahan ; d'après un dessin de Coste.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Monuments de la Perse. - Les monuments persans du temps des Sassanides, c'est-à-dire contemporains de l'invasion arabe, ne sont plus représentés aujourd'hui que par d'informes débris. La plupart de ceux construits par les premiers khalifes ont subi le même sort. Il en résulte que l'histoire de l'architecture persane, et surtout l'histoire de l'influence qu'elle a pu exercer autrefois sur les Arabes, et de celle qu'elle a dû recevoir d'eux plus tard, est fort difficile.

La plupart des édifices importants de la Perse ont été construits sous le règne de Shah Abbas, au seizième siècle ; mais lorsqu'on les compare aux ruines des monuments antérieurs, on voit qu'ils sont la reproduction de modèles beaucoup plus anciens. Leur style diffère sensiblement de celui des Arabes ; ils n'ont de commun que certains détails d'ornementation.

Bâtissier, dans son histoire de l'art monumental, dit, à propos des mosquées de la Perse, « qu'elles ne semblent pas différer de celles de la Syrie ». J'ignore sur quelles bases peut reposer une telle assertion ; je n'ai pu pour mon compte trouver aucune ressemblance entre ces monuments. Les anciennes mosquées arabes de Syrie, c'est-à-

dire celles de Damas, de Jérusalem et d'Hébron, ne peuvent être comparées à celles d'Ispahan. L'art persan possède sans doute une parenté évidente avec l'art arabe : après lui avoir communiqué son influence, il en a ensuite reçu la sienne ; mais son originalité ne me semble pas contestable.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 435

la figure # 322

Palais du rajah de Goverdhum (Inde) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Les caractères différentiels des mosquées persanes sont nombreux et faciles à mettre en évidence. Les principaux résident dans la forme des minarets, des arcades, des dômes et dans l'ornementation extérieure.

Les minarets persans, même les plus anciens, rappellent par leur forme les cheminées de nos usines. Ils sont tous coniques, peu élevés, à surface émaillée, et n'ont généralement qu'une galerie à leur sommet. Ils diffèrent donc essentiellement des minarets carrés de la Syrie, de l'Afrique et de l'Espagne, et plus encore, s'il est possible, de ceux d'Égypte, constitués par des tours à plusieurs galeries dont la section varie à chaque étage, et qui sont ornées de toutes sortes de sculptures en relief.

Le corps des mosquées persanes n'est pas moins caractéristique. L'entrée du monument est toujours constitué par une sorte de portail gigantesque qu'on rencontre dans les ruines des plus anciennes mosquées, telles que celle d'Hamadan. Il prend toute la hauteur de la façade et se termine à sa partie supérieure par une arcade ogivale renflée latéralement, de forme tout à fait spéciale. Aucune mosquée arabe ne présente de façade analogue.

L'ornementation extérieure des mosquées persanes est également caractéristique. Elles sont revêtues, en effet, de faïences émaillées, couvertes de dessins variés, de fleurs principalement. Ce mode d'ornementation est spécial aux Persans, et quand on le rencontre dans certains monuments arabes, tels que la mosquée d'Omar, on peut affirmer aussitôt qu'il est dû à des ouvriers persans.

Les dômes des mosquées persanes actuelles ont une forme bulbeuse caractéristique, mais qui me semble la simple exagération de l'ogive en fer à cheval ou des dômes surélevés rétrécis à leur base des mosquées arabes du Caire. En exagérant le renflement latéral de l'ogive, les Persans sont arrivés à ces dômes qu'on retrouve également dans les mosquées modernes de Bagdad, et que j'ai retrouvés en Russie sur la plupart des églises, celles de Moscou surtout. On considère généralement ces dernières comme étant de style byzantin ; mais la qualification de style byzantin-persan serait, à mon avis, beaucoup plus juste. Les Russes ont toujours été aussi incapables que les Turcs d'avoir un style original ; mais ils ont su parfaitement adapter à leurs besoins, en les mélangeant, des éléments empruntés à l'architecture des peuples avec lesquels ils étaient en relation.

On ne trouve pas de dômes bulbeux dans les ruines des plus anciennes mosquées persanes. Dans la plupart de celles de Samarcande, Meched, Sultanieh, Veramine, Erivan, etc., qui reproduisent sans doute elles-mêmes des monuments antérieurs, les dômes sont tout à fait byzantins, ou à peine rétrécis à leur base.

Les mosquées persanes présentent l'emploi fréquent de pendentifs en stalactites et d'inscriptions en caractères arabes. Ce sont les principaux éléments empruntés aux musulmans.

Le lecteur qui voudra compléter ce qui précède par l'examen des gravures disséminées dans cet ouvrage, reconnaîtra aisément avec nous que l'architecture arabe a considérablement varié d'un pays à l'autre, et qu'il est aussi impossible de réunir des monuments aussi dissemblables sous une qualification unique, que de confondre sous la dénomination de style français les monuments romans, gothiques et de la Renaissance construits dans notre pays.

Le style byzantin-arabe d'Espagne, représenté par la mosquée de Cordoue, et le style byzantin-arabe de l'Égypte, représenté par les mosquées d'Amrou et de Touloun n'ont que de bien lointaines analogies ; et il en est également de même de l'architecture arabe de l'Alhambra et de celle de la mosquée de Kaït bey. Il est donc indispensable d'établir dans le style arabe des divisions fondamentales, et de prendre pour base de la classification, comme nous l'avons fait pour les races, le pays lui-même. Nous pensons que dans l'état actuel de nos connaissances, on peut établir les divisions suivantes :

1° Style arabe antérieur à Mahomet

Style encore inconnu, et représenté seulement par les ruines à découvrir des anciens monuments de l'Yémen et par celles disséminées dans les anciens royaumes arabes de la Syrie, celui des Ghassanides par exemple.

2° Style byzantin-arabe

Byzantin-arabe de Syrie. - Monuments édifiés ou reconstruits du septième au onzième siècle, tels que les mosquées d'Omar et d'El Acza à Jérusalem et la grande mosquée de Damas.

Byzantin-arabe d'Égypte. - Monuments élevés du septième au dixième siècle, tels que les mosquées d'Amrou et de Touloun.

Byzantin-arabe d'Afrique. - Grande mosquée de Kairouan et diverses mosquées de l'Algérie, construites sur d'anciens types. L'influence byzantine semble encore persister en Afrique, et jusqu'à nos jours les dômes sont généralement restés byzantins.

Byzantin-arabe de Sicile. - Monuments antérieurs à la conquête normande, tels que les châteaux de la Ziza et de la Cuba.

Byzantin-arabe d'Espagne. - Mosquée de Cordoue et monuments arabes de Tolède antérieurs à la fin du dixième siècle.

3° Style arabe pur

Style arabe d'Égypte. - Ce style se perfectionne constamment du dixième au quinzième siècle. On peut suivre ses transformations dans la série de mosquées que nous avons énumérées et représentées. Il atteint son plus haut degré de perfection dans celle de Kaït bey.

Style arabe d'Espagne. - Le style arabe d'Espagne se transforme également de siècle en siècle ; mais les documents nécessaires pour relier les périodes intermédiaires font défaut. Les seuls monuments bien conservés sont ceux de Séville et Grenade. Ils sont du reste tout à fait typiques.

4° Style arabe mélangé

Style hispano-arabe. - La combinaison des éléments d'architecture chrétienne et arabe s'observa surtout dans les premiers temps qui suivirent la conquête de l'Espagne par les chrétiens ; mais il s'est continué dans certaines constructions du sud de la Péninsule jusqu'à nos jours. Plusieurs monuments de Tolède, offrent des exemples de ce style mélangé. Nous en avons représenté de nombreux exemples dans cet ouvrage.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 437

la figure # 322 bis

Bracelet en or repoussé du XIVe siècle. Style hispano-arabe ;
d'après une photographie. (Musée arch. de Madrid).

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :

La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Style judéo-arabe. - Représenté par plusieurs monuments anciens de Tolède tels que Santa-Maria la Blanca, El Transito, etc., qui servaient autrefois de synagogues.

Style persan-arabe. - Monuments construits en Perse depuis que ce pays a adopté le Coran, et notamment les mosquées d'Ispahan. Bien qu'ayant subi l'influence arabe, ces édifices ont un cachet d'originalité évident.

Style indo-arabe. Monuments produits par la combinaison d'éléments hindous et arabes, tels que la tour du Koutab, le temple de Benderabund, et surtout la magnifique porte d'Aladin.

Style indo-persan-arabe, ou style mongol de l'Inde. - Monuments construits dans l'Inde sous les Mongols, notamment le Tadj Mahal, le palais du Grand Mogol et beaucoup de mosquées. L'influence arabe qui dominait d'abord, fut bientôt remplacée en grande partie par l'influence persane. Ces monuments constituent un style particulier, mais sans originalité réelle. Les éléments étrangers qui le composent y sont bien plus superposés que combinés.

Gustave Le Bon, La civilisation des Arabes (1884)
Livre cinquième: La civilisation des Arabes

Chapitre IX

Commerce des Arabes. Leurs relations avec divers peuples

1. – Relations des Arabes avec l'Inde

Retour à la table des matières

L'activité commerciale des Arabes ne fut pas moindre que celle qu'ils déployèrent dans les sciences, les arts et l'industrie. À une époque où l'extrême Orient était à peine soupçonné de l'Europe, où l'Afrique, en dehors de quelques côtes, était inconnue, les Arabes étaient en relations commerciales avec l'Inde, la Chine, l'intérieur de l'Afrique et les parties les moins explorées de l'Europe telles que la Russie, la Suède et le Danemark.

Le récit de leurs explorations a été fait d'une façon très incomplète jusqu'ici. Le savant Sédillot, si compétent pourtant dans ce qui touche aux Arabes, ne mentionne même pas leurs relations avec le nord de l'Europe. Malgré sa brièveté, notre exposé

suffira, je pense, à prouver qu'il faut arriver aux temps modernes pour trouver un peuple dont l'activité commerciale ait égalé la leur.

Les premières relations des Arabes avec l'Inde remontent aux temps les plus lointains de l'histoire ; mais tout semble prouver qu'avant Mahomet, c'étaient les Indiens qui apportaient leurs produits sur les côtes de l'Arabie, et non les Arabes qui allaient les chercher. Ce n'est qu'à une époque très voisine de l'apparition du prophète que des vaisseaux partaient des ports de l'Yémen pour l'Inde.

Aussitôt que leur puissance fut bien assise, ils donnèrent à leurs relations commerciales une extension considérable. Nous les voyons bientôt atteindre le Coromandel, le Malabar, Sumatra, les grandes îles de l'Archipel, traverser le golfe du Siam et arriver dans le sud de la Chine.

Trois voies principales, une terrestre, deux maritimes, mettaient les Arabes en relation avec l'Inde. Celle de terre reliait par caravanes les grands centres de l'Orient, Samarcande, Damas, Bagdad, etc. avec l'Inde à travers la Perse et le Cachemire. Les commerçants qui préféraient la voie maritime se rendaient de l'Inde aux ports du golfe Persique, tels que Siraf, ou contournaient l'Arabie et arrivaient aux ports de la mer Rouge, Aden notamment. Les marchandises arrivées dans le golfe Persique étaient expédiées à Bagdad, et, de là, par caravanes, à toutes les villes voisines. Celles débarquées à Aden étaient transportées à Suez, et de là à Alexandrie et dans toutes les villes maritimes de la Syrie. À Alexandrie, les marchands européens : Génois, Florentins, Pisans, Catalans, etc., venaient les chercher pour les transporter en Europe. L'Égypte était aussi le trait d'union entre l'Orient et l'Occident, et nous avons montré que ce commerce considérable fut une des sources principales de la richesse des khalifes.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 439

la figure # 323

Coffret en ivoire sculpté du dixième siècle. Style indo-arabe
(Musée de Kensington) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Les marchandises transportées par ces diverses voies étaient nombreuses. À Aden, par exemple, on échangeait les produits de la Chine et de l'Inde avec ceux de l'Éthiopie et de l'Égypte, c'est-à-dire des esclaves de Nubie, de l'ivoire et de la poudre d'or, contre les soieries et les porcelaines de la Chine, les étoffes du Cachemire, et surtout les épices, aromates et bois précieux.

2. - Relations avec la Chine

Retour à la table des matières

Les relations indirectes des Arabes avec la Chine, par l'intermédiaire des Indiens, sont fort antérieures à Mahomet ; mais les relations directes ne commencèrent guère qu'après la fondation de leur empire.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 440

la figure # 324

Coffret arabe du Maroc, en ivoire sculpté, du onzième siècle ;
d'après une ancienne gravure.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

De même que pour l'Inde, il existait des routes maritimes et des routes terrestres pour aller en Chine. Les routes maritimes partaient des côtes de l'Arabie ou des ports du golfe Persique, et se rendaient directement dans le sud de la Chine.

Il existe plusieurs relations des voyages des Arabes en Chine. Une des plus anciennes est celle dont nous avons parlé dans un autre chapitre, du marchand Suleyman en 850 de notre ère. On sait du reste, non seulement par les objets chinois trouvés dans les inventaires des trésors des khalifes, mais aussi par les ambassades échangées entre les premiers khalifes et les souverains de la Chine, que les relations entre les deux peuples étaient fréquentes.

Il ne nous paraît pas cependant que la voie maritime ait été bien suivie : celle de terre, par caravanes, devait être la plus commode et la plus usitée. Les produits amenés de Chine à Samarcande, dans le Turkestan, étaient conduits directement à Alep,

en Asie Mineure, d'où ils se répandaient ensuite dans toutes les villes importantes de l'Orient.

Dans une relation intitulée le *Khitay namèh,* publiée en persan à la fin du quinzième siècle, et dont M. Schefer a reproduit quelques chapitres, un marchand musulman a fait connaître les routes de terre alors suivies pour aller en Chine. Elles sont au nombre de trois : « L'une est celle du Kachmir, l'autre celle de Khoten, la troisième celle de la Mogholie. »

On trouve dans la même relation des détails intéressants sur les marchandises qu'on pouvait alors négocier en Chine. Parmi elles on voit figurer avec étonnement des lions. On recevait en échange d'un de ces animaux trente mille pièces d'étoffes.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 441

la figure # 325

Vase de bronze de style chinois-arabe (collection Schéfer) ;
d'après une photographie de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Les négociants apportaient également en Chine des pierres précieuses, du corail, des chevaux, des étoffes de laine, du drap écarlate de Venise, etc. Ils recevaient en échange des pièces de satin et de brocart, des porcelaines, du thé et divers produits pharmaceutiques.

Alors même, du reste, que nous ne posséderions aucun récit des relations des musulmans avec les Chinois, et que nous ignorerions les rapports des khalifes avec les empereurs de Chine nous aurions une preuve évidente de l'étendue des relations des musulmans avec les Chinois par ce fait frappant qu'il existe aujourd'hui dans le céleste empire vingt millions de musulmans dissémines dans diverses provinces. La ville de Pékin compte à elle seule 100 000 musulmans et onze mosquées.

3. - Relations des Arabes avec l'Afrique

Retour à la table des matières

Les relations des Arabes avec l'Afrique furent également fort importantes. Toutes ces régions de l'Afrique centrale, que les voyageurs modernes parcourent avec tant de peine aujourd'hui, et dont chaque exploration constitue un véritable événement en Europe, étaient parfaitement connues des Arabes ; et le fait que leur religion fut adoptée par la plupart des peuplades qu'ils visitaient en simples marchands prouve à quel point ils savaient se faire accepter. Dans la plupart des régions où pénètrent aujourd'hui les voyageurs, ils trouvent des traces de l'influence arabe. Je suis convaincu que les explorateurs modernes qui voudront étudier l'Afrique en détail, sans charger aucun budget, et même en s'enrichissant, n'auront qu'à suivre l'exemple des Arabes, c'est-à-dire, organiser des caravanes commerciales. On réussit généralement beaucoup mieux à être bien reçu d'un peuple en lui offrant des marchandises en échange des siennes, qu'en traversant son territoire sans but apparent en entamant avec lui des luttes à coups de fusil aussitôt qu'il manifeste la moindre défiance.

Les Arabes du Maghreb se trouvaient surtout en relation avec les parties les plus occidentales de l'Afrique, ceux d'Égypte avec les régions orientales et centrales. Après avoir traversé le Sahara, ils allaient chercher de l'or, de l'ivoire et des esclaves en Nigritie.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 442

la figure # 326

Vase de bronze chinois-arabe (collection Schéfer) ; d'après une photographie de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Les investigations des Arabes s'étendaient aux régions les plus importantes de l'Afrique, y compris des villes que les Européens modernes ne peuvent plus réussir à visiter, telles que Tombouctou. Les côtes et les régions centrales étaient du reste également visitées :

« Ils parviennent, en suivant les rivages de l'Afrique, dit M. Sédillot, d'abord jusqu'au détroit Bab-el-Mandeb, et successivement jusqu'au Zanguebar et au pays des

Cafres ; ils fondent Brava, Monbaza, Quiloa, où se retire un frère du souverain de Schiraz, Mozambique, Sofala, Mélinde et Magadoxo ; ils occupent les îles voisines des côtes et plusieurs points de Madagascar... L'influence du Coran ne se fit pas sentir avec moins de force dans l'Afrique centrale, qui nous est encore peu connue ; les établissements que les Arabes avaient formés sur la côte orientale leur facilitaient de ce côté l'accès de l'intérieur de la contrée ; le pays des Somanlis, peuple doux et hospitalier, qui forme avec Socotora un entrepôt de commerce fort important, l'Abyssinie, le Sennaar et le Kordofan, en rapports continuels avec l'Égypte et véritable clef du Darfour et de l'Ouaday, étaient visités par les musulmans ; de Tripoli on se rendait aussi dans le Fezzan ; les caravanes parties du Maghreb ne craignaient pas de s'aventurer au milieu des sables du désert du Sahara, qui recouvrent, des bords du Nil à l'océan, une surface évaluée à 200 000 lieues carrées, et de se répandre dans le Soudan et la Nigritie. La race arabe devait marquer son passage au milieu des populations africaines en caractères ineffaçables, et les voyageurs modernes s'accordent tous à signaler les améliorations qui en ont résulté sous le rapport physique, moral et intellectuel. »

4. - Relations des Arabes avec l'Europe

Retour à la table des matières

L'Europe a été pendant longtemps en relation avec les Arabes par des voies différentes : 1° celle des Pyrénées, 2° celle de la Méditerranée, 3°celle qui conduisait dans le nord de l'Europe, à travers la Russie, en suivant le cours de la Volga. Les Arabes d'Espagne ont suivi les deux premières voies, ceux d'Orient la dernière.

Les Arabes ayant séjourné dans le sud de la France pendant plusieurs siècles, il est évident que des relations devaient être établies à travers les Pyrénées, mais les expéditions commerciales se faisaient surtout par les côtes de la Méditerranée. Elles mettaient les Arabes en rapport avec des peuples beaucoup plus commerçants, et surtout plus policés que ceux qui habitaient la France à l'époque de la puissance des Arabes en Espagne.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 443

les figures # 327-329

Vase en bronze de style chinois-arabe (collections Schéfer) ;
d'après une photographie de l'auteur.

téléchargeables sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Maîtres de la Méditerranée, les Arabes envoyaient à tous les ports européens et africains qui l'entourent les produits de leur industrie et de leur agriculture : coton, safran, papier, soies de Grenade, cuirs de Cordoue, lames de Tolède, etc. Les ports espagnols, Cadix, Malaga, Carthagène, etc., étaient le siège d'une activité qui contraste tristement avec leur état actuel.

On ne trouve aucune trace, dans les anciennes chroniques arrivées jusqu'à nous, du commerce des Arabes avec le nord de l'Europe ; mais des documents, plus précis encore que les chroniques, prouvent son existence et indiquent, non seulement les routes suivies, mais encore les dates auxquelles les relations ont commencé et cessé. Ces documents sont constitués par les monnaies que les Arabes ont laissées sur toutes les routes qu'ils ont parcourues, et que les fouilles modernes retrouvent chaque jour.

Grâce à ces monnaies, nous savons que le point de départ de ce commerce était les rives de la mer Caspienne. Les marchands des grands centres commerciaux : Damas, Bagdad, Samarcande, Téhéran, Tiflis s'y réunissaient pour remonter la Volga depuis Astrakhan jusqu'à Bolgar (la ville de Simbirsk actuelle), située chez les anciens Bulgares de la Russie, et qui servait d'entrepôt commercial entre l'Asie et le nord de l'Europe. Il ne paraît pas que les Arabes aient dépassé cette ville. Les marchandises étaient reprises par des marchands de nationalités différentes, qui continuaient à remonter la Volga, et ne la quittaient que pour descendre dans le bassin de la mer Baltique et arriver au golfe de Finlande. Les principaux entrepôts du nord de l'Europe étaient Novgorod, Schleswig, et surtout les îles de la Baltique, Gothland, Oland et Bornholm. Les monnaies arabes trouvées dans ces dernières se comptent par centaines.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 444

la figure # 330

Vase de cuivre incrusté d'argent. Style moderne de Damas ;
d'après une photographie de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Du golfe de Finlande, les marchands se dirigeaient sur tous les points importants des rives de la mer Baltique, c'est-à-dire sur les côtes de la Suède, de la Finlande, du Danemark et de la Prusse. Ils remontaient les cours d'eau qu'ils rencontraient sur les côtes, comme le prouvent les monnaies arabes trouvées en Silésie et en Pologne, notamment aux environs de Varsovie.

L'existence de nombreuses monnaies arabes sur un parcours déterminé prouve bien que les possesseurs de ces monnaies étaient en relations commerciales avec l'empire arabe, mais ne donne que des présomptions sur leur nationalité réelle ; nous savons cependant qu'ils professaient l'islam que certaines populations russes professent encore. Les inscriptions koufiques trouvées en Russie, prouvent d'ailleurs que les Arabes y avaient des colonies chez les Khazars et les Bulgares ; mais rien n'indique que les marchands arabes aient été plus loin que Bolgar. Ce furent sans doute les anciens Bulgares de la Russie qui transmettaient les marchandises aux Danois. Ces derniers, que les chroniques européennes ne nous représentent guère que comme des corsaires, auraient donc été en réalité beaucoup plus adonnés au commerce qu'à la piraterie.

Le principal objet du commerce des Arabes dans le nord de l'Europe était l'ambre, matière fort recherchée en Orient, les fourrures, l'étain, et, d'après certains textes arabes, des femmes esclaves. Les Danois recevaient en échange de ces marchandises des étoffes et des tapis d'Orient, des vases ciselés et des bijoux. Il est bien probable que c'est par cette voie que plusieurs produits de l'Orient, l'orfèvrerie cloisonnée, par exemple, ont pénétré dans plusieurs parties de l'Europe occidentale. Je serais volontiers porté à croire que certains bijoux, étiquetés au musée de Stockholm comme appartenant à l'âge du fer en Scandinavie, et dont j'ai reproduit plusieurs types dans mon dernier livre, sont venus d'Orient par la voie dont je viens de parler. Plusieurs d'entre eux possèdent certainement un aspect oriental.

La date des monnaies retrouvées en Russie depuis l'embouchure du Volga jusqu'aux rivages de la Baltique prouve que le commerce des Arabes commença sous les premiers khalifes et ne dépassa pas la fin du onzième siècle. Sa durée fut donc de quatre siècles environ. La dernière monnaie trouvée est de l'an 1040. Les dynasties asiatiques les plus fréquemment représentées sur ces monnaies sont celles des Abassides. On trouve bien, parmi elles, des monnaies des Arabes d'Espagne, mais elles sont si rares, qu'il est probable qu'elles n'ont pénétré dans le nord de l'Europe qu'après avoir passé par les marchands de Damas et de Samarcande.

Les raisons qui mirent fin au commerce des Arabes avec le nord de l'Europe sont très simples. Les guerres intestines qui surgirent en Asie, le déplacement des Bulgares et les troubles politiques de la Russie le suspendirent au onzième siècle ; et s'il ne reprit pas plus tard, c'est que les croisades eurent pour résultat de déplacer le trafic de l'Europe avec l'Orient en lui faisant suivre la voie maritime. À partir du douzième siècle, les Vénitiens absorbèrent le commerce de l'Orient avec l'Occident, et tous les produits échangés entre les diverses parties du monde passèrent par leurs mains.

Gustave Le Bon, La civilisation des Arabes (1884)
Livre cinquième: La civilisation des Arabes

Chapitre X

Civilisation de l'Europe par les Arabes; leur influence en Orient et en Occident

1. – Influence des Arabes en Orient

Retour à la table des matières

L'Orient a été soumis par des peuples divers, Perses, Grecs, Romains, etc., mais si leur influence politique a toujours été très grande, leur action civilisatrice a généralement été très faible. À l'exception des villes directement occupées par eux, ils ne réussirent pas à faire accepter leur religion, leur langue et leurs arts. Sous les Ptolémées, comme sous les Romains, l'immuable Égypte resta fidèle à son passé, et ce sont les vainqueurs qui adoptèrent la religion, la langue et l'architecture des vaincus. Les monuments construits par les Ptolémées, restaurés par les Césars, restèrent toujours dans le style pharaonique.

Ce que ni les Grecs, ni les Perses, ni les Romains n'avaient pu réaliser en Orient, les Arabes l'obtinrent rapidement et sans violence. L'Égypte semblait assurément la

contrée la plus difficile à soumettre à une influence étrangère, et cependant, moins d'un siècle après l'envahissement d'Amrou, elle avait oublié ses six à sept mille ans de civilisation passée, et possédait une religion nouvelle, une langue nouvelle, un art nouveau assez solidement établis pour survivre au peuple qui les avait fait accepter.

Avant les Arabes, les Égyptiens n'avaient changé de religion qu'une fois, à l'époque où les empereurs de Constantinople avaient saccagé le pays, brisant ou martelant tous les monuments des temps passés, et interdisant sous peine de mort le culte des anciens dieux. Les Égyptiens avaient subi la religion nouvelle imposée par la violence, bien plus qu'ils ne l'avaient acceptée. Leur empressement à renoncer au christianisme pour adopter l'islamisme prouve combien la première de ces croyances avait eu peu d'action sur eux.

L'influence profonde qu'exercèrent les Arabes en Égypte se fit sentir également dans tous les pays : Afrique, Syrie, Perse, etc., où ils plantèrent leur drapeau. Ils l'exercèrent jusque dans l'Inde, où ils ne firent pourtant que passer, jusqu'en Chine qui ne fut cependant visitée que par leurs marchands.

L'histoire ne présente pas d'exemple plus frappant de l'action d'un peuple. Toutes les nations avec lesquelles les Arabes furent en contact, ne fut-ce que pour un instant, acceptèrent leur civilisation, et, lorsqu'ils disparurent de l'histoire, les conquérants qui les avaient vaincus : Turcs, Mongols, etc., reprirent leurs traditions et se posèrent comme propagateurs de leur influence dans le monde. La civilisation arabe est morte depuis bien des siècles ; mais de l'Atlantique à l'Indus, de la Méditerranée au désert il n'y a plus guère aujourd'hui qu'une religion et qu'une langue, celles des disciples du prophète.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 447

la figure # 331

Façade de l'alcazar de Ségovie, état actuel ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Cette influence des Arabes en Orient ne s'est pas fait sentir seulement dans la religion, la langue et les arts, elle s'est étendue sur la culture des sciences. En relations constantes avec l'Inde et la Chine, les musulmans transmirent à ces contrées une

grande partie des connaissances scientifiques, que les Européens ont considérées plus tard comme étant d'origine chinoise ou hindoue. Sédillot a justement insisté sur ce point. Il a fait voir, par exemple, que l'Arabe Albirouni, qui mourut en 1031 de notre ère, et qui voyageait aux Indes fit pour les Hindous des extraits importants d'ouvrages scientifiques, que ces derniers traduisirent ensuite, suivant leur habitude, en distiques sanscrits. Il ne faudrait pas d'ailleurs tirer de ce fait des conclusions trop étendues. La supériorité scientifique des Arabes sur les Hindous est évidente ; mais la supériorité philosophique et religieuse des seconds sur les premiers ne l'est pas moins. Il n'y a même pas à comparer les banalités du Coran, et sa métaphysique enfantine, commune du reste à toutes les religions sémitiques, avec ces conceptions des Hindous dont j'ai eu l'occasion d'indiquer dans un autre ouvrage l'étonnante profondeur.

Les emprunts faits par les Chinois aux Arabes semblent plus importants encore que ceux faits par les Hindous. Nous avons montré, dans un précédent chapitre, que la science arabe pénétra en Chine à la suite de l'invasion mongole, et que le célèbre astronome chinois Cocherou-King reçut en 1280 le traité d'astronomie d'Ibn Jounis et le fit connaître en Chine. La médecine arabe y fut introduite en 1215 avec l'invasion de Kublaï.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 448

la figure # 332

Alcazar de Ségovie (style hispano-arabe) ; d'après un ancien dessin de Wiesener.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

L'influence scientifique des Arabes sur les Orientaux s'est continuée jusqu'à nos jours. C'est encore dans leurs livres que les Persans étudient les sciences, et nous avons vu que l'arabe joue en Perse un rôle analogue à celui exercé en Occident par le latin au moyen âge.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 449

la figure # 333

Tour de Bélem, Portugal (style hispano-arabe) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

2. - Influence des Arabes en Occident

Retour à la table des matières

Influence scientifique et littéraire des Arabes. - Nous allons essayer de démontrer maintenant que l'action exercée par les Arabes sur l'Occident fut également considérable, et que c'est à eux qu'est due la civilisation de l'Europe. Leur influence ne fut pas moins grande qu'en Orient, mais elle fut différente. Dans les pays orientaux elle se fit surtout sentir sur la religion, la langue et les arts. En Occident, l'influence engendrée par la religion fut nulle ; celle exercée par les arts et la langue, faible, celle résultant de l'enseignement scientifique, littéraire et moral, immense.

L'importance du rôle exercé par les Arabes en Occident ne peut se comprendre qu'en ayant présent à l'esprit l'état de l'Europe à l'époque où ils y introduisirent la civilisation.

Si l'on se reporte aux neuvième et dixième siècles de notre ère, alors que la civilisation musulmane de l'Espagne brillait du plus vif éclat, on voit que les seuls centres intellectuels du reste de l'Occident étaient de massifs donjons habités par des seigneurs demi-sauvages, fiers de ne savoir pas lire. Les personnages les plus instruits de la chrétienté étaient de pauvres moines ignorants passant leur temps à gratter pieusement au fond de leurs monastères les copies des chefs-d'œuvre de l'antiquité pour se procurer le parchemin nécessaire à la transcription d'ouvrages de piété.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 450

la figure # 334

Abside de l'église de Saint-Pierre, à Calatayud (style hispano-arabe) ;
d'après une ancienne gravure.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

La barbarie de l'Europe fut pendant longtemps trop grande pour qu'elle s'aperçût de sa barbarie. Ce n'est guère qu'au onzième et surtout au douzième siècle que quelques aspirations scientifiques se produisirent. Lorsque quelques esprits un peu éclairés sentirent le besoin de secouer le linceul de lourde ignorance qui pesait sur eux, c'est aux Arabes, les seuls maîtres existant alors, qu'ils s'adressèrent.

Ce ne fut pas par les croisades, comme on le répète généralement mais par l'Espagne, la Sicile et l'Italie, que la science pénétra en Europe. Dès 1130, un collège de traducteurs, établi à Tolède et patronné par l'archevêque Raymond, commença la traduction en latin des plus célèbres auteurs arabes. Le succès de ces traductions fut considérable ; un monde nouveau était révélé à l'Occident, et dans tout le courant des douzième, treizième et quatorzième siècles, elles ne se ralentirent pas. Non seulement les auteurs arabes comme Rhazès, Albucasis, Avicenne, Averroès, etc., furent traduits en latin, mais encore les auteurs grecs, tels que Galien, Hippocrate, Platon, Aristote, Euclide, Archimède, Ptolémée, que les musulmans avaient traduits dans leur propre langue. Dans son histoire de la médecine arabe, le docteur Leclerc porte à plus de trois cents le nombre des ouvrages arabes traduits en latin. Le moyen âge ne connut l'antiquité grecque qu'après qu'elle eut passé d'abord par la langue des disciples de Mahomet. C'est grâce à ses traductions que d'anciens auteurs, dont les ouvrages originaux sont perdus, ont été conservés jusqu'à nous. Tels sont entre autres les sections coniques d'Apollonius, les commentaires de Galien sur les épidémies, le traite des pierres d'Aristote, etc. C'est aux Arabes seuls, et non aux moines du moyen âge, qui ignoraient jusqu'à l'existence du grec, qu'est due la connaissance de l'antiquité et le monde leur doit une reconnaissance éternelle pour avoir sauvé ce précieux dépôt. « Effacez les Arabes de l'histoire, écrit M. Libri, et la renaissance des lettres sera retardée de plusieurs siècles en Europe. »

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 451

les figures # 335-343

Chapiteaux arabes et de style hispano-arabe. (Musée espagnol d'antiquités.)

téléchargeables sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Ce fut donc uniquement à la présence des Arabes en Espagne, au dixième siècle, qu'un petit coin de l'Occident dut de conserver le culte des lettres et des sciences

abandonné partout, même à Constantinople. Il n'y avait plus alors, en dehors de l'Orient musulman, que sur le sol arabe de l'Espagne que l'étude fut possible, et c'est là en effet que venaient étudier les rares chercheurs qui s'intéressaient aux choses scientifiques. C'est là, suivant une tradition contestée, mais dont l'inexactitude n'a pas été démontrée, que vint s'instruire Gerbert, qui fut pape en 999, sous le nom de Sylvestre II. Lorsqu'il voulut ensuite répandre sa science en Europe, elle parut si prodigieuse qu'on l'accusa d'avoir vendu son âme au diable. Jusqu'au quinzième siècle, on ne citerait guère d'auteur qui ait fait autre chose que copier les Arabes, Roger Bacon, Léonard de Pise, Arnaud de Villeneuve, Raymond Lulle, saint Thomas, Albert le Grand, Alphonse X de Castille, etc., furent leurs disciples ou leurs copistes. « Albert le Grand doit tout à Avicenne, nous dit M. Renan, saint Thomas comme philosophe doit tout à Averroès. »

Ce sont les traductions des livres arabes, surtout ceux relatifs aux sciences, qui servirent de base à peu près exclusive à l'enseignement des universités de l'Europe pendant cinq à six cent ans. Dans certaines branches des sciences, la médecine par exemple, on peut dire que leur influence s'est prolongée jusqu'à nos jours, car à la fin du siècle dernier, on commentait encore, à Montpellier, les oeuvres d'Avicenne.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 452

la figure # 344

Arcade de la Aljaféria de Sarragosse.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

L'influence des Arabes sur les universités de l'Europe fut tellement immense qu'elle se manifesta dans des branches de connaissances telles que la philosophie, où ils n'avaient pas réalisé cependant de progrès importants. Averroès fut depuis le commencement du treizième siècle l'autorité suprême de la philosophie dans nos universités. Quand Louis XI entreprit, en 1473, de régler l'enseignement, il ordonna l'étude de la doctrine du philosophe arabe et celle d'Aristote.

L'autorité des Arabes dans les universités de l'Italie, celle de Padoue notamment, n'était pas moindre qu'en France. Ils y jouaient un rôle identique à celui que devaient remplir après la Renaissance les Grecs et les Latins. Il faut les protestations indignées de Pétrarque, pour comprendre l'étendue de leur influence : « Quoi, s'écrie le grand

poète, Cicéron a pu être orateur après Démosthène, Virgile poète après Homère ; et, après les Arabes il ne serait plus permis d'écrire ! Nous aurons souvent égalé, quelquefois surpassé les Grecs et par conséquent toutes les nations, excepté, dites-vous, les Arabes. O folie! O vertige ! O génie de l'Italie assoupi ou éteint ! »

Dans toutes les doctrines scientifiques et philosophiques, que les Arabes propagèrent pendant plus de cinq siècles dans le monde, l'influence du Coran fut aussi nulle que celle de la Bible dans les ouvrages de science modernes. Le Coran constituait un corps de doctrines que les savants respectaient à peu près, parce qu'il était l'origine de la puissance des Arabes et bien adapté aux besoins des foules, aussi peu préparées qu'elle le sont, maintenant encore, à profiter des enseignements des sciences et de la philosophie. Mais les savants ne se préoccupaient nullement des divergences existant entre les résultats de leurs découvertes et les théories du livre sacré. Quand ils allaient trop loin, c'est-à-dire quand leur libre pensée descendait jusqu'à la foule, les khalifes, leurs protecteurs habituels, étaient obligés de les proscrire momentanément pour respecter le sentiment populaire, et ne pas être ébranlés ; mais l'orage passait vite, et ils étaient bientôt rappelés. Ce ne fut, ainsi que le fait très justement observer M. Renan, que lorsqu'au treizième siècle les Arabes disparurent de la scène du monde, et que leur pouvoir tombe entre les mains de « races lourdes, brutales et sans esprit, » Turcs, Berbères, etc., que l'intolérance commença à régner chez les musulmans. Ce ne sont pas le plus souvent les doctrines qui sont intolérantes, ce sont les hommes. La race arabe était trop fine, et trop indulgente, pour se départir jamais de cette tolérance dont elle avait fait preuve partout, dès le début de ses conquêtes.

Pendant toute la durée de la période brillante de la civilisation arabe on peut dire que la tolérance religieuse fut absolue. Nous en avons fourni trop de preuves pour avoir à y revenir longuement et nous nous bornerons à mentionner encore le récit traduit par M. Dozy d'un théologien arabe qui assista à Bagdad à plusieurs conférences philosophiques où prenaient part des gens de toute croyance : juifs, athées, guèbres, musulmans, chrétiens, etc. Chacun était écouté avec la plus grande déférence, et on ne lui demandait que de fournir des arguments tirés de la raison et non de l'autorité d'un livre religieux quelconque. Après plus de mille ans de guerres effroyables, de haines séculaires, de carnages sans pitié, l'Europe n'a pu encore s'élever à une tolérance semblable.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 454

la figure # 345

Arcade de style hispano-arabe (Tolède) (Musée espagnol d'antiquités.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Si l'influence des Arabes a été considérable dans les parties de l'Europe où ils ne pouvaient dominer que par leurs oeuvres, on peut prévoir facilement qu'elle a dû être plus grande dans le centre où ils régnaient en maîtres, c'est-à-dire en Espagne. Le meilleur moyen d'apprécier cette influence d'une façon indiscutable, c'est de voir ce qu'était l'Espagne avant les Arabes, ce qu'elle a été sous leur domination, et ce qu'elle est devenue quand ils ont disparu. Ce qu'elle était avant eux et pendant leur puissance, nous l'avons montré déjà, et avons fait voir à quel degré de prospérité la péninsule s'éleva sous leur empire. Ce qu'elle fut après eux, nous l'avons dit aussi, mais nous allons avoir occasion d'y revenir bientôt en étudiant les successeurs des Arabes. Nous verrons alors que leur expulsion fut suivie d'une décadence dont l'Espagne s'est pas relevée encore. On ne saurait invoquer d'exemple plus clair de l'influence d'un peuple sur un autre. L'histoire n'en fournit pas de plus frappant.

De tout ce qui précède deux conséquences importantes découlent. La première, que l'islamisme, considéré comme religion, n'eut aucune influence sur les travaux scientifiques et philosophiques des Arabes ; la seconde, que l'action exercée sur l'Occident par l'Orient est uniquement due aux Arabes. Les races inférieures qui les remplacèrent ont pu exercer une action politique ou religieuse plus ou moins grande, mais leur influence scientifique, littéraire et philosophique a été radicalement nulle.

Influence des Arabes sur l'architecture. - L'influence des Arabes sur les arts de l'Europe, et principalement sur son architecture, n'est pas douteuse ; mais elle me semble plus faible qu'on ne le croit généralement. Il ne me semble pas, en tout cas, qu'on puisse la chercher où on la place habituellement, et dire, par exemple, que le moyen âge a emprunté aux Arabes l'architecture ogivale. Alors même qu'on admettrait, avec beaucoup d'auteurs, que l'ogive a été empruntée aux Arabes, qui en firent en effet usage en Égypte, en Sicile et en Italie dès le dixième siècle, je ne crois pas qu'on puisse en tirer la conclusion que notre architecture gothique leur est due. Entre une cathédrale gothique des treizième ou quatorzième siècles et une mosquée de la même époque, il y a un véritable abîme. La forme ogivale des portes et des fenêtres n'est pas tout dans un monument. Il se compose d'une série d'éléments variés, dont on ne peut déterminer la valeur qu'en examinant l'ensemble de l'édifice. Cet ensemble seul permet d'apprécier son style. Le style gothique, ou ogival, ne s'est pas formé d'une seule pièce ; il dérive du roman, né lui-même du latin et du byzantin par une série de modifications. Quand il fut constitué, il forma un style absolument original, entièrement différent de ceux qui l'avaient précédé. Une belle église gothique représente à mon sens ce que l'art a peut-être produit de plus beau parmi toutes les oeuvres humaines, y compris les monuments les plus parfaits de l'antiquité gréco-latine.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 455

la figure # 346

Détails de la décoration de l'église El Transito (ancienne synagogue de Tolède) ;
style judéo-arabe.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Alors même, du reste, que le moyen âge eut emprunté aux Arabes les principes de son architecture, les races de l'Occident et de l'Orient avaient des besoins et des goûts si différents, vivaient dans des milieux si dissemblables, que les arts, simple expression des besoins et des sentiments d'une époque, devaient forcément bientôt se différencier.

Mais tout en reconnaissant qu'il n'y a aucune analogie entre l'architecture gothique, lorsqu'elle est constituée, et l'architecture arabe, nous ne devons pas méconnaître l'importance des emprunts de détails faits par les Occidentaux aux Orientaux. Ils ont été reconnus, du reste, par les auteurs les plus compétents, et il n'y a qu'à les laisser parler :

> « On ne peut mettre en doute, dit Bâtissier, que les architectes français des onzième et douzième siècles n'aient emprunté des éléments importants de construction et de décoration à l'art oriental... Ne trouvons-nous pas sur un monument chrétien des plus révérés, la cathédrale du Puy, une porte chargée d'une inscription en caractères arabes ? N'y a-t-il pas à Narbonne et ailleurs des fortifications couronnées dans le goût arabe ?

M. Lenormant, aussi compétent que Bâtissier sur ces questions, fait remarquer que l'influence arabe se retrouve en France dans plusieurs églises, telles que celle de Maguelonne (1178), ville qui entretenait des rapports suivis avec l'Orient, de Candé (Maine-et-Loire), de Gamache (Somme), etc.

M. Ch. Blanc a bien marqué dans le passage suivant les emprunts archo-tectoniques faits par les Européens aux Arabes. « Sans exagérer, dit-il, la part de l'influence de peuple à peuple, comme on le fait aujourd'hui, on doit reconnaître que c'est après avoir vu les moucharabiehs, les balcons des minarets et tous les encorbellements de

l'architecture arabe, que les croisés importèrent en France l'usage, si fréquent dans nos constructions civiles et militaires du moyen âge, des échauguettes, des mâchicoulis, des tourelles en saillie, des corniches à balustrade. »

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 456

la figure # 347

Détails de décoration de l'église El Transito de Tolède (style judéo-arabe).

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

M. Prisse d'Avesne, si versé également dans ce qui concerne l'architecture arabe, professe une opinion analogue. Suivant lui, « ce serait des Arabes que les chrétiens auraient emprunté ces gracieuses tourelles qui jusqu'à la fin du seizième siècle furent d'un si grand usage en Occident. »

Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que les Européens du moyen âge employèrent beaucoup d'architectes étrangers, à l'égard desquels ils n'exerçaient qu'un rôle d'inspiration analogue à celui exercé d'abord par les Arabes sur les Byzantins. Ces architectes venaient un peu de partout. Charlemagne en fit venir beaucoup d'Orient. M. Viardot cite un passage de Dulaure qui, dans son histoire de Paris, dit que des architectes arabes furent employés dans la construction de Notre-Dame de Paris.

Ce fut surtout en Espagne, qu'oublient cependant de mentionner les auteurs que je viens de citer, que l'influence des Arabes fut considérable. Nous avons dit déjà que la combinaison des arts chrétien et arabe donna naissance à un style particulier, dit mudejar qui fleurit surtout aux quatorzième et quinzième siècles. Les dessins de ce chapitre en donnent d'importants exemples. Les tours de plusieurs églises de Tolède, entre autres, ne sont que des copies de minarets, Les anciens édifices construits par les chrétiens dans les provinces indépendantes, pendant l'époque musulmane, sont bien plus arabes que chrétiens. Tel est, par exemple, le célèbre alcazar de Ségovie, dont j'ai donné plusieurs figures, l'une d'après une ancienne gravure le représentant tel qu'il était avant l'incendie de 1862, les autres, d'après des photographies, dans son état actuel. On sait que ce château fut construit au onzième siècle, c'est-à-dire au temps du Cid, par Alfonse VI qui, chassé de ses États par son frère, se réfugia chez les Arabes de Tolède, étudia leur alcazar, et, revenu dans ses États, construisit un château semblable à celui qu'il avait vu. Ce monument est fort intéressant comme étant le

type, à peu près disparu aujourd'hui, d'un ancien château fort arabe de l'Espagne. Bien d'autres monuments, qualifiés de gothiques purs par certains auteurs, tels que la tour de Bélem, près de Lisbonne, me semblent, par leur forme générale, leurs tourelles en saillie, leurs créneaux, et d'autres détails encore, directement inspirés des Arabes.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 457

la figure # 348

Fragment de l'ancienne arcade de l'église du couvent des religieuses du Corps du Christ,
à Ségovie (style hispano-arabe).

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Il s'en faut, du reste, que l'influence arabe soit entièrement morte en Espagne. Certaines cités, Séville surtout, sont pleines de souvenir des Arabes. Les maisons s'y construisent encore à la mode musulmane, et ne diffèrent guère de leurs modèles que par la pauvreté de leur ornementation. Les danses et la musique sont véritablement arabes ; et, comme je l'ai déjà dit, le mélange du sang oriental s'y constate facilement. On peut anéantir un peuple, brûler ses livres, détruire ses monuments ; mais l'influence qu'il a su acquérir est souvent plus résistante que l'airain : il n'est pas de puissance humaine capable de la détruire. Les siècles y réussissent à peine.

Influence des Arabes sur les mœurs. - Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit dans un précédent chapitre, de l'influence exercée par les Arabes en Europe. Nous avons fait voir ce qu'étaient les mœurs des seigneurs chrétiens à cette époque et celles des disciples du prophète, et montré que ce n'est qu'au contact des premiers que les chrétiens perdirent leur barbarie et adoptèrent les coutumes de la chevalerie et les obligations qu'elle entraîne : égards pour les femmes, les vieillards, les enfants ; respect de la parole jurée, etc. Dans notre chapitre des croisades, nous avons montré également combien l'Europe chrétienne était inférieure encore sous ce rapport à l'Orient musulman. Si les religions avaient sur les mœurs l'influence très grande qu'on leur attribue généralement, mais que nous ne saurions leur reconnaître au même degré, il y aurait un frappant parallèle à faire entre l'islamisme et les autres croyances qui se prétendent pourtant bien supérieures à lui.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 458

la figure # 349

Porte du Pardon, à Cordoue (style hispano-arabe) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

L'influence morale des Arabes sur l'Europe ayant été suffisamment traitée dans le chapitre auquel nous avons fait allusion plus haut, nous y renverrons le lecteur. Nous nous bornerons à rappeler la conclusion à laquelle nous avons été conduit, et qui s'était imposée également à un savant fort religieux, M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans son livre sur le Coran.

« Au commerce des Arabes et à leur imitation, dit-il, les rudes seigneurs de notre moyen âge amollirent leurs grossières habitudes, et les chevaliers, sans rien perdre de leur bravoure, connurent des sentiments plus délicats, plus nobles et plus humains. Il est douteux que le christianisme seul, tout bienfaisant qu'il était, les leur eût inspirés. »

Après un tel exposé, le lecteur se demandera peut-être pourquoi l'influence des Arabes est si méconnue aujourd'hui par des savants que l'indépendance de leur esprit semble placer au-dessus de tout préjugé religieux. Cette question, je me la suis posée également, et je crois qu'il n'y a qu'une réponse à faire : c'est qu'en réalité, l'indépendance de nos opinions est beaucoup plus apparente que réelle, et que nous ne sommes nullement libres de penser, comme nous le voulons, sur certains sujets. Il y a toujours deux hommes en nous, l'homme moderne, tel que l'ont fait les études personnelles, l'action du milieu moral et intellectuel, et l'homme ancien, lentement pétri par l'influence de ses ancêtres, et dont l'âme inconsciente n'est que la synthèse d'un long passé. Cette âme inconsciente, c'est elle, et elle seule, qui parle chez la plupart des hommes et, sous des noms divers, maintient en eux les mêmes croyances. Elle leur dicte leurs opinions, et les opinions dictées par elle semblent trop libres en apparence pour ne pas être respectées.

Or, les disciples de Mahomet ont été pendant des siècles les plus redoutables ennemis qu'ait connus l'Europe. Quand ils ne nous ont pas fait trembler par leurs armes comme au temps de Charles-Martel, à l'époque des croisades, ou lorsqu'après la prise de Constantinople, ils menaçaient l'Europe, les musulmans nous ont humiliés

par l'écrasante supériorité de leur civilisation, et ce n'est que d'hier seulement que nous sommes soustraits à leur influence.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 459

la figure # 350

Battant de la porte du Pardon, à Cordoue.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Les préjugés héréditaires que nous professons contre l'islamisme et ses disciples, ont été accumulés pendant trop de siècles pour ne pas faire partie de notre organisation. Ces préjugés sont aussi naturels et aussi invétérés que la haine - dissimulée quelquefois, profonde toujours - des juifs contre les chrétiens.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 460

la figure # 351

Porte de la sacristie du maître autel de la cathédrale de Séville (style hispano-arabe).

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Si nous joignons à nos préjugés héréditaires contre les mahométans cet autre préjugé héréditaire également, et accru à chaque génération par notre détestable éducation classique, que toutes les sciences et la littérature du passé viennent uniquement des Grecs et des Latins, nous comprendrons aisément que l'influence immense des Arabes dans l'histoire de la civilisation de l'Europe soit si généralement méconnue.

Il semblera toujours humiliant à certains esprits de songer que c'est à des infidèles que l'Europe chrétienne doit d'être sortie de la barbarie, et une chose si humiliante en apparence ne sera que bien difficilement admise [1].

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 461

la figure # 352

Collier en or fabriqué à Grenade, style hispano-arabe du quatorzième siècle
(musée archéologique de Madrid) ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Nous conclurons ce chapitre en disant que la civilisation musulmane eut dans le monde une influence immense et que cette influence n'est due qu'aux Arabes et non aux races diverses qui ont adopté leur culte. Par leur influence morale, ils ont policé

[1] Lorsque les préjugés de l'hérédité et de l'éducation se rencontrent chez un savant trop instruit pour ne pas savoir à quoi s'en tenir sur le fond des choses, l'antagonisme intérieur entre l'homme ancien créé par le passé, et l'homme moderne formé par l'observation personnelle, produit dans l'expression des opinions les contradictions les plus curieuses. Le lecteur trouvera un exemple remarquable de ces contradictions, dans l'intéressante conférence faite à la Sorbonne, sur l'islamisme, par un écrivain aussi charmant que savant, M. Renan. « L'auteur veut prouver la nullité des Arabes, mais chacune de ses assertions se trouve généralement combattue par lui-même à la page suivante. C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir établi que, pendant 600 ans, les progrès des sciences ne sont dus qu'aux Arabes, et montré que l'intolérance n'apparut dans l'islamisme que lorsqu'ils furent remplacés par des races inférieures, tels que les Berbères et les Turcs, il assure que l'islamisme a toujours persécuté la science et la philosophie et écrasé l'esprit des pays qu'il a conquis. Mais un observateur aussi pénétrant que M. Renan ne peut rester longtemps sur une proposition aussi contraire aux enseignements les plus évidents de l'histoire : les préjugés s'effacent un instant, le savant reparaît et est obligé de reconnaître l'influence exercée par les Arabes sur le moyen âge, et l'état prospère des sciences en Espagne pendant leur puissance. Malheureusement les préjugés inconscients l'emportent bientôt, et l'auteur assure que les savants arabes n'étaient pas du tout des Arabes, mais bien des gens de Samarkand, Cordoue, Séville, etc. » Ces pays appartenant alors aux Arabes, et le sang, aussi bien que l'enseignement arabes, y ayant pénétré depuis longtemps, il me semble évident qu'on ne peut pas plus contester l'origine dès l'origine des travaux qui sont sortis de leurs écoles, qu'on ne pourrait contester celle des travaux des savants français, sous le prétexte qu'ils proviennent d'individus appartenant aux races diverses : Normands, Celtes, Aquitains, etc., dont la réunion a fini par former la France.

L'éminent écrivain semble un peu chagrin quelquefois de la façon dont il malmène les Arabes. La lutte entre l'homme ancien et l'homme moderne aboutit à cette conclusion tout à fait imprévue, qu'il regrette de n'être pas un disciple du prophète. « Je ne suis jamais entré dans une mosquée, dit M. Renan, sans une vive émotion ; le dirai-je, sans un certain regret de n'être pas musulman. »

les peuples barbares qui avaient détruit l'empire romain ; par leur influence intellectuelle, ils ont ouvert à l'Europe le monde des connaissances scientifiques, littéraires et philosophiques qu'elle ignorait, et ont été nos civilisateurs et nos maîtres pendant six cents ans.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 462

la figure # 353

Lampe en verre émaillé ; d'après Prisse d'Avesnes.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Fin du livre V : " La civilisation des Arabes "

Gustave Le Bon, La civilisation des Arabes (1884)

Livre sixième

Décadence de la civilisation arabe

Retour à la table des matières

Gustave Le Bon, La civilisation des Arabes (1884)
Livre sixième: Décadence de la civilisation arabe

Chapitre I

Les successeurs des Arabes.

Influence des Européens sur l'Orient

1. – Les successeurs des Arabes en Espagne

Retour à la table des matières

Un des meilleurs moyens d'apprécier l'action bienfaisante ou nuisible exercée par un peuple sur un autre, est d'examiner l'état de ce dernier avant, pendant et après qu'il a été soumis à l'influence étrangère. Ce que furent les peuples envahis par les Arabes, avant et pendant leurs invasions, nous l'avons montré suffisamment. Ce qu'ils sont devenus, quand les Arabes disparurent de la scène du monde, il nous reste à le rechercher maintenant. Nous commencerons par l'Espagne.

Lorsque les chrétiens eurent reconquis Grenade, dernier foyer de l'islamisme en Europe, ils ne songèrent pas à imiter la tolérance qu'avaient professée à leur égard les

Arabes pendant tant de siècles. Malgré les traités, ils les persécutèrent cruellement ; mais ce ne fut qu'au bout d'un siècle qu'ils prirent la résolution de les expulser totalement. Leur supériorité intellectuelle sur les Espagnols les maintenait, en dépit des persécutions, à la tête de toutes les industries ; et c'est justement que ces derniers les accusaient de s'être emparés de toutes les professions.

Le peuple réclamait simplement qu'on les chassât, mais le clergé était plus radical. Il voulait qu'on les tuât tous, sans exception, y compris les femmes, les vieillards et les enfants. Philippe II prit un moyen plus intermédiaire : il se borna, en 1610, à déclarer leur expulsion ; mais en donnant les ordres nécessaires pour que la plupart fussent massacrés avant d'avoir pu réussir à quitter l'Espagne. Les trois quarts environ furent en effet détruits.

L'expulsion et les massacres terminés, l'allégresse fut générale ; il semblait que l'Espagne allait entrer dans une ère nouvelle.

Une ère nouvelle était née, en effet. Cette destruction en bloc, unique dans l'histoire, eut des conséquences considérables. Nous en apprécierons mieux l'importance en remontant de quelques années en arrière et recherchant ce qu'était devenue l'Espagne après que la puissance politique des Arabes s'était éteinte.

Dès que les rivalités et les luttes intestines des musulmans eurent commencé à ébranler leur puissance en Espagne, les chrétiens, échappés à leur domination en se réfugiant dans des provinces montagneuses, entrevirent la possibilité de reconquérir leur ancien empire.

Leurs premières tentatives ne furent pas heureuses, mais leur ardeur religieuse était trop développée pour laisser place au découragement. Des luttes continuées pendant plusieurs siècles chez des hommes dont la guerre était l'unique préoccupation finirent par leur donner une habileté guerrière égale à celle des Arabes. Favorisés par les dissensions de ces derniers, ils réussirent, après de longues luttes, à fonder une série de petits royaumes qui s'agrandirent chaque jour et lorsqu'après huit siècles de combat la monarchie espagnole eut réussi à s'emparer de la capitale du dernier royaume arabe, celui de Grenade, et réuni toute la péninsule sous une seule main, elle se trouva presque immédiatement la première puissance militaire de l'Europe.

Les deux souverains qui succédèrent à Ferdinand, Charles-Quint et Philippe II, furent aussi habiles que leur prédécesseur. Le siècle qui s'écoula de la prise de Grenade à la mort de Philippe II fut pour l'Espagne une époque de grandeur qu'elle ne devait plus revoir.

Pendant toute cette période, les Arabes avaient été plus ou moins persécutés, mais enfin ils étaient restés, et leur supériorité intellectuelle leur avait fait jouer un rôle considérable. Les seuls savants, industriels et négociants du pays étaient recrutés

parmi eux ; toute profession autre que celle de prêtre ou de guerrier étant profondément méprisée par les Espagnols.

La péninsule renfermait donc alors deux populations différentes contribuant par des voies fort diverses à sa grandeur : les chrétiens possesseurs de la puissance militaire, les Arabes détenteurs de toute la partie matérielle de la civilisation. Ces deux éléments sont indispensables ; car si la puissance militaire suffit pour fonder un empire, elle est impuissante à elle seule à le faire durer. Sa prospérité n'est possible qu'avec certains matériaux de civilisation, et ne se maintient qu'aussi longtemps que ces derniers subsistent.

Ce fut précisément ce qui arriva à l'Espagne après l'expulsion des Arabes. La décadence succéda à la grandeur, et d'autant plus rapidement qu'elle n'avait plus à sa tête les grands hommes de guerre qui s'étaient succédé pendant un siècle. Privée de puissance militaire et de civilisation, elle perdit tout à la fois

La décadence qui suivit l'expulsion et le massacre des Arabes fut tellement rapide et profonde, qu'on peut dire que l'histoire n'offre pas d'exemple d'un peuple descendu si bas dans un temps si court. Les sciences, les arts, l'agriculture, l'industrie et tout ce qui fait la grandeur d'une nation, disparurent rapidement. Les grandes fabriques se fermèrent, la terre cessa d'être cultivée, les campagnes devinrent désertes. Impuissantes à prospérer sans industrie ni agriculture, les villes se dépeuplèrent avec une rapidité effrayante. Madrid, qui avait 400 000 habitants, n'en eut bientôt plus que la moitié ; Séville, qui possédait 1 600 métiers faisant vivre 130 000 individus, n'en conserva que 300, et perdit, d'après le rapport même des cortès à Phillipe IV, les trois quarts de ses habitants. Sur 50 manufactures de laine, Tolède n'en garda que 13 ; les fabriques de soie, qui faisaient vivre, 40 000 personnes, disparurent totalement. Il en fut de même partout, et les plus grandes cités, telles que Cordoue, Ségovie, Burgos, devinrent bientôt presque désertes. Les rares manufactures restées debout après le départ des Arabes, disparurent elles-mêmes rapidement. Toutes les industries se perdirent à ce point que, lorsqu'au commencement du dix-huitième siècle, on voulut établir à Ségovie une manufacture de laine, il fallut faire venir des ouvriers de Hollande.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 465

la figure # 355

Château moderne de la Penha (Portugal), style hispano-arabe ; d'après une photographie

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Cette brusque disparition de l'industrie et de l'agriculture produisit nécessairement une misère profonde. L'Espagne tomba en peu d'années dans la plus complète décadence.

Tant de calamités détruisirent bientôt toute énergie et toute vitalité. Cet empire jadis si vaste, qu'on avait pu dire que le soleil ne s'y couchait jamais, serait tombé bientôt dans une noire barbarie s'il n'avait été sauvé par une domination étrangère. Complètement épuisé, il dut se résigner, pour vivre, à n'avoir plus à la tête du pouvoir, aussi bien qu'à celle de toutes les branches de l'administration, de l'industrie et du commerce, que des étrangers, Français, Italiens, Allemands, etc. La domination de Philippe V, petit-fils de Louis XIV, et l'administration entièrement étrangère qu'il se vit obligé, ainsi que ses successeurs, d'introduire en Espagne, ne purent d'ailleurs lui rendre qu'une vitalité apparente. Relever complètement le pays était chose impossible. L'Espagne compta des souverains remarquables, comme Charles III, posséda une prospérité factice à certains moments, lorsqu'elle fit venir des savants et des industriels du dehors ; mais ce fut en vain : on ne ressuscite pas les morts. Les Arabes avaient disparu, l'inquisition avait éliminé par une sélection répétée tout ce qui dépassait un peu la moyenne en intelligence. L'Espagne comptait encore des habitants, elle ne possédait plus d'hommes.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 466

la figure # 356

Bouclier de Philippe II d'Espagne ; d'après une photographie de Laurent.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Tous les écrivains de l'époque ayant visité le pays sont unanimes pour reconnaître à quel point était faible le niveau intellectuel de la nation. À la fin du dix-septième siècle l'ignorance était aussi générale que profonde. Dans ce pays, qui avait sous les Arabes éclairé le monde, il n'y avait plus une seule école où l'on enseignât les sciences physiques, naturelles et mathématiques. Un auteur espagnol, Campomanès, assure que jusqu'à 1776, il n'y avait pas dans toute la péninsule un chimiste capable

de fabriquer les produits les plus simples. On n'y eût pas trouvé davantage un individu capable de construire un navire ou simplement une voile.

La terrible inquisition avait réussi dans son œuvre : il n'y avait plus dans toute l'Espagne d'autres livres que ceux de dévotion, et d'autres occupations que les choses religieuses. Les découvertes les plus considérables, celles de Newton, d'Harvey, etc., restaient complètement inconnues.

Un siècle et demi après la découverte de la circulation du sang, les médecins espagnols n'en avaient pas encore entendu parler. Le niveau de leurs connaissances est indiqué par ce fait curieux, qu'en 1760, quelques personnes ayant timidement proposé de déblayer les rues de Madrid des immondices dont elles étaient pleines et qui infectaient la ville, le corps médical protesta avec énergie, alléguant que leurs pères, hommes sages sachant ce qu'ils faisaient, ayant vécu dans l'ordure, on pouvait bien continuer à y vivre ; que déplacer les immondices serait, du reste, tenter une expérience dont les conséquences étaient impossibles à prévoir.

Les plus louables efforts n'ont pu relever ce malheureux pays. Aujourd'hui encore, il ne possède ni industrie, ni agriculture [1] ; et, pour tout ce qui dépasse le niveau de la plus médiocre capacité, il doit s'adresser au dehors. Ce sont des étrangers qui dirigent ses fabriques, construisent ses chemins de fer, et lui fournissent jusqu'aux mécaniciens qui conduisent ses locomotives. Pour tout ce qui concerne les sciences et l'industrie, l'Espagne tire tout de l'étranger. Si capable que soit un gouvernement, il ne peut rien sur un tel état de choses. Qu'il soit libéral ou non, il n'importe. On ne peut gouverner sans l'opinion ; et, si peu avancé que puisse être un gouvernement espagnol le public le sera toujours moins que lui. L'Espagne possède les apparences extérieures de la civilisation, mais elle n'en a que les apparences, et l'ignorance y est aussi générale qu'au moyen âge [2]. Si l'inquisition y renaissait aujourd'hui, elle aurait toutes les couches profondes de la nation pour elle. Le jugement sévère, mais juste, que

---

[1] D'après un travail publié en 1882, par M. Lucas Malada, dans le « *Boletin de la sociedad geografica de Madrid »,* l'Espagne dont la richesse agricole, sous les Arabes, était si grande, a aujourd'hui 45 pour cent de son sol presque entièrement improductif. 10 pour cent seulement sont encore très fertiles. Parmi les causes les plus importantes de cet état misérable se trouve le déboisement presque total de la péninsule par ses habitants.

À ne consulter que les chiffres bruts de la statistique, l'Espagne semblerait jouir depuis quelques années d'une prospérité remarquable. Les exportations, qui s'élevaient à 237 millions dans la moyenne décennale de 1860 à 1870, ont dépassé 500 millions dans la période 1870-1880 ; mais quand on soumet ces chiffres à l'analyse on découvre bientôt que les causes de cette progression sont tout à fait accidentelles. Elle résulte simplement, en effet, de ce que le phylloxéra ayant détruit plus du tiers du vignoble français, nos commerçants ont dû s'adresser à l'Espagne pour se procurer le vin qui leur manquait. De 1870 à 1882 le nombre d'hectolitres de vin envoyés par elle en France s'est élevé de 300,000 à 6 millions c'est-à-dire qu'en dix ans l'exportation espagnole des vins est devenus vingt fois plus forte. En 1881, la valeur des vins achetés par la France à l'Espagne s'est élevée à 264 millions.

[2] Sur les 16,620,000 habitants que compte l'Espagne d'après le dernier recensement, 12 millions, c'est-à-dire les trois quarts d'après les documents officiels, ne savent ni lire ni écrire.

portait sur ce pays le grand historien anglais Buckle, il y a quelques années, est vrai encore aujourd'hui, et le sera sans doute pendant bien longtemps encore.

> « L'Espagne, dit-il, continue à dormir, paisible, insouciante, impassible, ne recevant aucune impression du reste du monde, et ne faisant aucune impression sur lui. Elle est là, à la pointe extrême du continent, masse énorme et inerte, dernier représentant des sentiments et des idées du moyen âge. Et ce qui est le plus triste symptôme, c'est qu'elle est satisfaite de sa condition. Elle est la nation la plus arriérée de l'Europe, et pourtant elle se croit avancée. Elle est fière de tout ce qui devrait la faire rougir, fière de l'antiquité de ses opinions, fière de son orthodoxie, fière de la force de sa foi, fière de sa crédulité puérile et incommensurable, fière de sa répugnance à améliorer sa croyance ou ses coutumes, fière de sa haine pour les hérétiques, fière de la vigilance constante avec laquelle elle a déjoué tous leurs efforts pour s'établir légalement sur son sol. Toutes ces choses réunies produisent ce triste résultat auquel on donne le nom d'Espagne. »

2. - Les successeurs des Arabes en Égypte et en Orient

Retour à la table des matières

Les successeurs des Arabes en Égypte et dans une grande partie de l'Orient, furent, comme on le sait, les Turcs.

Envisagés uniquement au point de vue politique, les Turcs eurent certainement leur époque de grandeur. Les sultans qui succédèrent aux empereurs et remplacèrent sur Sainte-Sophie, la croix grecque par le croissant, firent trembler pendant longtemps les plus redoutables souverains de l'Europe, et étendirent considérablement l'influence de l'islamisme. Mais leur puissance fut toujours exclusivement militaire. Aptes à fonder une grande monarchie, ils se montrèrent toujours impuissants à créer une civilisation. Leur suprême effort fut d'essayer de profiter de celle qu'ils avaient sous la main. Sciences, arts, industrie, commerce, ils ont tout emprunté aux Arabes. Dans toutes ces connaissances où brillèrent ces derniers, les Turcs n'ont jamais réalisé aucun progrès ; et, comme les peuples qui ne progressent pas reculent fatalement, l'heure de la décadence a bientôt sonné pour eux.

La fin de l'histoire de la civilisation des Arabes en Orient date du jour où le sort des armes fit tomber leur empire entre les mains des Turcs. Ils continuèrent à vivre dans l'histoire par leur influence religieuse ; mais le niveau de civilisation qu'ils avaient atteint, les races qui leur succédèrent ne surent même pas le maintenir.

Ce fut surtout en Égypte que la décadence fut la plus profonde ; elle commença à l'époque où les victoires de Sélim en firent une province de l'empire ottoman. Les arts, les sciences et l'industrie s'éteignirent graduellement. Administrée par des gouverneurs qui changeaient souvent et ne songeaient qu'à s'enrichir promptement, l'Égypte, de même que toutes les provinces dépendant de Constantinople, ne fit que végéter ; l'ancienne splendeur disparut, aucun monument nouveau ne fut construit, les anciens cessèrent d'être entretenus, et il ne resta d'eux que ce que le temps voulut bien épargner.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 469

la figure # 357

Ancien bouclier en cuir d'un roi de Grenade ; d'après une photographie

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Personne n'ignore aujourd'hui ce que sont les provinces soumises à la Turquie, et il serait inutile de nous étendre longuement sur ce point. On peut résumer les plus impartiales appréciations en disant qu'un pays, sans administration aucune, ne serait pas plus mal gouverné. Les routes ne sont l'objet d'aucun entretien : mines, forêts, richesses agricoles sont entièrement abandonnées. Aux portes mêmes des plus grandes villes, Smyrne par exemple, le brigandage est général et il y a encore des pirates jusque dans la mer de Marmara et le Bosphore. Il ne faudrait pas tirer cependant de ce qui précède la conclusion que l'ensemble de la population de la Turquie soit, en aucune façon, inférieure à celle de l'Europe. La Turquie offre, en effet, ce contraste frappant, et que je m'étonne de n'avoir pas vu signalé ailleurs, d'une population présentant des qualités de premier ordre, alors que les classes dirigeantes lui sont moralement inférieures. C'est là précisément le contraire de ce qui s'observe en Occident. Le paysan et l'ouvrier turcs sont sobres, infatigables au travail, fort dévoués à leur famille, ne se rebutant jamais et supportant avec la plus philosophique résignation toutes les exactions d'une administration dépravée. Soldat, le Turc meurt à son poste sans reculer jamais. De solde cependant il n'en touche pas. Quelques haillons constituent ses vêtements, du pain et de l'eau sa nourriture. Un personnage militaire, qui les avait vus de près, m'assurait qu'on ne rencontrerait pas en Europe une armée capable de résister un seul jour dans des conditions semblables. Les Turcs sont des soldats les plus mal commandés de l'Europe, mais ils sont peut-être les meilleurs.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 470

la figure # 358

Marteau du portail de la cathédrale de Taragone ; style hispano-arabe.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Ce que je viens de dire s'applique uniquement d'ailleurs aux Turcs proprement dits, et non assurément à toutes les populations des provinces asiatiques administrées par la Turquie. On y rencontre le plus souvent, surtout dans les villes, un mélange de races diverses, résidu abâtardi de tous les envahisseurs qui depuis tant de siècles ont traversé ces contrées, et que le régime ottoman n'a fait qu'avilir davantage. Dans ce mélange inférieur, certaines qualités subsistent encore, mais le niveau de la moralité et du courage est descendu fort bas.

Dans cet Orient dégénéré il n'y a plus aujourd'hui qu'une puissance universellement respectée. Son nom, je l'ai entendu retentir partout, des rivages du Maroc au désert de l'Arabie, des plages du Bosphore aux sables de l'Éthiopie. À Constantinople, sous la coupole de Sainte-Sophie, à Jérusalem, au sommet de la colline où s'élevait le temple de Salomon, et jusque sous les voûtes sombres du Saint-Sépulcre ; en Égypte, depuis les Pyramides jusqu'aux ruines solitaires de la Thèbes aux cent portes. Il n'est pas de recoins où ce nom ne poursuive le voyageur. Priant, suppliant, mourant et renaissant sans cesse, jusqu'à ce qu'il s'évanouisse dans un murmure ironique ou plaintif. Il peut éclater comme une prière ou une menace, mais peut sonner aussi comme une espérance. Il est alors un talisman tout-puissant qui remplace les plus longs discours et avec lequel on est souverain maître en Orient. Il suffit de le répéter d'une certaine façon pour voir les fronts se dérider, les courtisans se prosterner, les femmes prodiguer leurs plus charmants sourires. Avec ce mot magique, on obtient aisément ce que la toute-puissance du commandeur des croyants ne pourrait donner ; et il n'y a pas longtemps qu'un général européen n'a eu qu'à le prononcer pour gagner une bataille et devenir le maître de cet empire des Pharaons, dont la conquête avait demandé jadis tout le génie de Napoléon. Cette divinité souveraine, dont la puissance dépasse celle du redoutable Allah et de son prophète Mahomet, et dont le nom est révéré aujourd'hui dans toutes les contrées où la Turquie domine s'appelle : BAKCHICH.

Les derniers successeurs des Arabes en Égypte. - L'Égypte n'est plus aujourd'hui sous la puissance des Turcs. Elle est tombée d'une façon très effective entre les mains commerciales de la puissante Angleterre. Les personnes au courant de la profonde misère où l'Inde est descendue aussitôt qu'elle a été soumise à la même domination, peuvent pressentir facilement le sort qui attend ce malheureux pays. J'ai déjà montré dans un précédent chapitre dans quelle détresse les spéculateurs européens avaient plongé les paysans égyptiens depuis quelques années [1] ; mais cette misère était l'âge d'or en comparaison de ce qui les attend. Le fellah va se trouver enveloppé comme l'Hindou dans un de ces engrenages méthodiques, formidables et calmes qui broient et pressurent en silence, jusqu'à ce qu'il ne reste absolument plus rien à extraire.

Quand aux anciens monuments arabes existant encore au Caire, ils paraissent destinés à subir le sort de ceux de l'Inde, c'est-à-dire à disparaître rapidement pour faire place à des casernes ou autres constructions analogues. L'opération marche, du reste, avec une rapidité qui indique qu'elle ne sera pas longue sous les nouveaux maîtres. Il faut lire les intéressants articles et mémoires de M. de Rhoné, attaché à la mission archéologique du Caire, pour avoir une idée des actes incroyables de vandalisme qui se commettent actuellement. Sous prétexte de rues à percer, de casernes à construire, des merveilles inimitables sont journellement démolies [2].

---

[1] Il est difficile d'établir exactement ce que les financiers européens, les juifs surtout, ont soutiré en quelques années aux fellahs. Nous savons par des chiffres publiés par M. Van den Berg, en 1878, que, sur un montant de 1,397,175,000 francs, produit de cinq emprunts, les financiers avaient prélevé en pots de vin, commissions, etc., la modeste somme de 522 millions. 875 millions seulement sont entrés dans les caisses du gouvernement égyptien. Ce dernier a déjà payé depuis longtemps, rien qu'en intérêts, le montant de sa dette.

[2] Les démolitions se font du reste d'une façon fort habile, et jamais le nom des nouveaux maîtres de l'Égypte ne figure dans les ordres de destruction. Pour donner même une satisfaction apparente aux amateurs de l'archéologie, un règlement, inséré au *Moniteur égyptien* du 12 janvier 1883, porte « qu'on conservera les monuments historiques, religieux ou artistiques mais avec ce petit correctif ingénieux jusqu'à la reconstruction de leurs façades à l'alignement. » La reconstruction à l'alignement de façades de monuments, dont quelques-uns dépassent les dimensions de Notre-Dame de Paris, étant chose un peu compliquée, et le sens du mot « monuments historiques » pouvant être interprété à volonté, ce règlement conservateur n'a eu d'autres résultats que d'accélérer les démolitions. Malheureusement, pour les constructeurs de rues européennes et de casernes, on a voulu aller trop vite, et l'ordre d'abattre à la fois cinq des plus beaux monuments du Caire a produit de telles explosions d'indignation chez les artistes que les journaux anglais eux-mêmes ont dû réclamer et qu'il a fallu se résigner à suspendre l'opération. Ce ne fut pas sans difficulté, comme on peut en juger par la réponse suivante faite par le ministre des travaux publics, Ali Pacha Moubarek, à un comité de conservation : « A-t-on besoin de tant de monuments ? Quand on conserve un échantillon, cela ne suffit-il pas ? » argumentation ingénieuse qui conduirait à utiliser comme toile d'emballage les tableaux de Raphaël et de Rubens, sous prétexte qu'un échantillon de chacun d'eux suffirait. Du reste, ajoutait avec éloquence ce ministre, à propos de la magnifique porte de Zowaïleh devant laquelle on exécutait autrefois les criminels : « Nous ne voulons plus de ces souvenirs-là, et nous devons la détruire comme les Français ont détruit la Bastille. »

Les artistes désireux de contempler les restes de ces trésors d'architecture du Caire accumulés par mille ans de civilisation arabe feront bien de se hâter, car bientôt ils auront totalement disparu. En échange de ces débris inutiles d'un autre âge, justement méprisés par les commerçants, le peuple égyptien jouira de tous les bienfaits de la civilisation : il aura des belles casernes, de jolies

3. - Les successeurs des Arabes dans l'Inde

Retour à la table des matières

Les premiers successeurs des Arabes dans l'Inde furent les Mongols. Ces derniers héritèrent de la civilisation arabe, et s'ils ne surent pas la faire progresser, ils surent au moins l'utiliser. Sous leur domination l'immense péninsule fut riche et prospère.

Les héritiers des Mongols furent les Anglais. Ils ont civilisé le pays, c'est-à-dire l'ont doté de routes et de chemins de fer, destinés à faciliter son exploitation, mais le résultat final de la civilisation nouvelle a été de plonger le pays dans un degré de misère tel qu'on n'en a jamais observé de semblable dans aucune contrée du monde.

Plus pratiques que les Espagnols à l'égard des Arabes, les nouveaux maîtres de l'Inde n'ont jamais songé à expulser les Hindous, et ont considéré comme beaucoup plus sage de les exploiter avec méthode. Si l'on ne juge qu'au point de vue commercial le système qui permet à quelques milliers de marchands de faire travailler pour eux des centaines de millions d'hommes, en le réduisant à une condition mille fois pire que l'esclavage, il est certainement digne de notre admiration. Jugé au point de vue de l'humanité, l'appréciation serait certainement un peu différente.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 473

la figure # 359

Place royale à Ispahan ; d'après un dessin de Coste.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

chapelles protestantes, un nombre respectable de marchands de bibles et d'alcool, et des collections variées de clergymens.

Appliqué avec rigueur dans l'Inde, l'ingénieux système colonisateur de l'Angleterre a immensément enrichi la métropole, mais ruiné d'une façon presque absolue les malheureux exploités. Après avoir fait remarquer que sous les rois indigènes les agriculteurs, qui forment dans l'Inde la caste la plus nombreuse, payaient seulement le sixième des produits du sol alors que sous les Anglais ils en paient moitié, M. Grandidier expose le fructueux système de l'expropriation pour non-paiements d'impôts, et ajoute : « Depuis longtemps ce système a fait descendre la masse des laboureurs à un degré qui n'en admet pas de plus infime. »

L'état de l'Inde sous les Anglais a été parfaitement étudié récemment par un Anglais, M. Hyndman. Après avoir montré d'une part que l'Angleterre accable d'impôts les indigènes au point de les faire mourir de faim, de l'autre qu'elle a ruiné toutes leurs manufactures pour favoriser les importations anglaises, l'auteur que je viens de citer ajoute : « Nous marchons à une catastrophe sans pareille dans l'histoire du monde. » Cette prédiction peut sembler pessimiste ; elle ne l'est guère cependant quand on considère que dans la seule province de Madras il y a, suivant la statistique officielle, seize millions de pauvres. Les misérables habitants sont obligés non seulement d'entretenir une armée qui coûte plus de quatre cent millions, une administration qui en coûte cinquante, mais encore d'envoyer annuellement à l'Angleterre l'équivalent de cinq cents millions [1].

4. - Rôle des Européens en Orient Causes de leur insuccès

[1] La somme retirée depuis vingt ans de l'Inde par l'Angleterre est évaluée à dix milliards, sans compter l'argent dépensé pour entretenir les conquérants, dont chacun reçoit pour son séjour dans la colonie un traitement de ministre ou de souverain. Le séjour des fonctionnaires aux Indes est généralement limité à cinq ans, parce que l'on considère qu'après ce délai, ils doivent avoir réalisé une brillante fortune. Quant à la situation du pays, on peut en juger par le passage suivant de l'auteur anglais que je citais plus haut, M. Hyndman. « Chose effrayante, dit-il, les provinces du nord-ouest en étaient réduites à exporter leurs grains alors que *trois cent mille personnes y mouraient* de faim en quelques mois, » et il rappelle qu'en 1877, dans la seule présidence de Madras, *neuf cent trente-cinq mille personnes sont mortes de faim,* suivant les rapports officiels. Cette situation ne fait qu'empirer, car la fertilité du sol diminue rapidement par l'abus des cultures épuisantes que nécessitent les exigences des impôts.

Les chiffres produits par M. Hyndman et publiés dans la revue *The Nineteenth century* sous le titre : la *Banqueroute de l'Inde* n'ont pas été contestés. La seule réponse qui ait pu être faite pour justifier le tribut annuel de 500 millions que l'Angleterre extrait de l'Inde est celle donnée dans la *Fortnightly Review* que « cet argent n'est pour les peuples de l'Inde que le prix d'un gouvernement pacifique et régulier. » L'expression de « pacifique » appliquée à un régime qui fait mourir de faim en une année plus d'hommes que n'en ont jamais coûté les guerres les plus meurtrières paraîtrait sans doute un peu exagérée aux Hindous.

Retour à la table des matières

Nous avons examiné déjà l'influence que l'Orient a jadis exercée sur l'Occident, par l'intermédiaire des Arabes : il ne sera pas inutile de rechercher maintenant celle qu'exercèrent à leur tour les européens sur les Orientaux.

L'observation démontrant que cette influence a toujours été nulle, il n'y aurait pas lieu de nous étendre sur ce sujet s'il n'était pas intéressant de rechercher les causes de la persistance caractéristique avec laquelle les Orientaux ont toujours repoussé la civilisation et les croyances venues de l'Occident, alors qu'ils ont accepté si facilement autrefois celles que leur apportaient les Arabes.

Parmi les raisons générales de l'impuissance des Européens à faire accepter leur civilisation par des peuples étrangers, il faut placer celle-ci : que cette civilisation est le produit de l'évolution d'un long passé, et que nous n'y sommes arrivés que d'une façon progressive en traversant une série d'étapes nécessaires. Vouloir obliger un peuple à franchir brusquement les échelons de cette série serait aussi chimérique que d'espérer d'amener un enfant à l'âge mûr sans qu'il ait préalablement traversé la jeunesse.

Cette raison ne saurait cependant expliquer à elle seule le peu d'influence de notre civilisation sur les Orientaux ; car, parmi les éléments dont elle se compose, il en est d'assez simples pour être parfaitement adaptés à leurs besoins, et que cependant ils rejettent également. Notre insuccès si complet a donc encore d'autres motifs.

Parmi ces motifs se trouvent la complication excessive sous laquelle se présente notre civilisation, et les nombreux besoins factices qu'elle a fini par créer. Ces besoins factices, mais très impérieux, ont conduit l'Européen moderne à une agitation fiévreuse et à un travail considérable pour les satisfaire. Cette agitation et ce travail excessifs sont d'autant plus antipathiques aux Orientaux qu'ils n'ont aucun de nos besoins. Les nécessités matérielles d'un Oriental quelconque : Chinois, Arabe, Hindou, etc., sont très faibles. Avec un morceau d'étoffe pour vêtement, de l'eau et quelques dattes comme nourriture, un Arabe est content. Un Hindou ou un Chinois n'en demande pas davantage : un peu de riz et de thé leur suffit ; et leurs exigences en fait d'habitation ne sont pas plus grandes. La sobriété du Chinois, et son absence de besoins, jointes à son esprit industrieux, ont même produit ce résultat frappant, que toutes les fois qu'il vient faire concurrence aux ouvriers de nations qui se croient très supérieures, ces ouvriers sont obligés de lui céder la place. L'Amérique et l'Australie en sont réduites aujourd'hui à lui interdire leur territoire.

Cette différence entre les besoins des Orientaux et des Européens, la différence non moins grande entre leur mode de sentir et de penser, ont creusé entre eux un véritable abîme. Les Asiatiques ne nous envient nullement notre civilisation ; et ce

sont surtout ceux ayant visité l'Europe qui nous l'envient le moins. L'opinion qu'ils rapportent de ces voyages est tout autre que nous n'aimons le supposer. À les en croire, l'introduction de la civilisation européenne en Orient serait la pire des calamités. Ceux qui sont lettrés citent volontiers l'Inde comme exemple. Tous, du reste, sont unanimes à soutenir que les Orientaux sont beaucoup plus heureux, plus honnêtes et plus moraux que les Européens tant qu'ils ne se trouvent pas en contact avec ces derniers.

Mais si l'incompatibilité évidente qui existe entre le genre de vie, les idées et les sentiments des Orientaux et ceux des Européens est suffisante pour expliquer l'indifférence que les peuples de l'Orient éprouvent pour les bienfaits de notre civilisation, elle ne saurait suffire à expliquer la répulsion qu'ils ressentent à notre égard, et le mépris évident qu'ils professent pour nos institutions, nos croyances et notre morale.

Il serait inutile de dissimuler la cause de ces sentiments. Elle résulte simplement de la conduite à la fois astucieuse et cruelle des peuples civilisés vis-à-vis de ceux qui ne le sont pas ou ne le sont qu'à un degré plus ou moins faible.

À l'égard des peuples qui ne sont pas civilisés du tout, c'est-à-dire les sauvages, la conduite des Européens a eu pour résultat leur destruction rapide. En Amérique et en Océanie, la destinée du sauvage en contact avec l'homme civilisé a toujours été identique à celle du lapin à portée du fusil du chasseur. De sauvages, il n'y en aura bientôt nulle part ; les derniers Peaux-Rouges disparaissent, grâce à la petite combinaison qui consiste à leur prendre leurs territoires de chasse, à les parquer dans des enclos où ils n'ont pas de quoi manger, et à les abattre ensuite comme des canards lorsque la faim les en fait sortir. En Océanie, les sauvages tendent également à disparaître complètement ; et des peuplades entières, comme les Tasmaniens, ont été anéanties au point qu'il n'en est pas resté un seul représentant [1].

---

[1] Je renvoie le lecteur aux faits que j'ai rapportés dans mon dernier ouvrage, *L'homme et les sociétés » (*t. II, p. 91), relatifs à la conduite habituelle des blancs en Afrique et en Océanie, et je rappellerai seulement, en passant, le procédé ingénieux qu'emploient les capitaines de navires anglais pour se procurer des ouvriers dans les îles mélanésiennes. Il consiste simplement à attraper par quelque stratagème et notamment en leur prodiguant des démonstrations amicales, le plus grand nombre possible de naturels, à leur couper immédiatement le cou et à échanger avec des chefs de tribus rivales chaque tête contre un certain nombre d'ouvriers. Ces derniers sont engagés pour un temps très court, mais, bien entendu, on ne leur rend jamais ensuite leur liberté. Ce sont des faits analogues qui ont conduit le savant naturaliste de Quatrefages aux conclusions suivantes, dans son livre sur l'espèce humaine : « Au point de vue du respect de la vie humaine, dit-il, la race blanche européenne n'a rien à reprocher aux plus barbares. Qu'elle fasse un retour sur sa propre histoire et se souvienne de quelques-unes de ces guerres, de ces journées écrites en lettres de sang dans ses propres annales. Qu'elle n'oublie pas, surtout, sa conduite envers ses sœurs inférieures ; la dépopulation marquant chacun de ses pas autour du monde ; les massacres commis de sang-froid et souvent comme un jeu ; les chasses à l'homme organisées à la façon des chasses à la bête fauve ; les populations entières exterminées pour faire place à des colons européens ; et il faudra bien qu'elle avoue que si le respect de la vie humaine est une loi morale et universelle, aucune race ne l'a violée plus souvent et d'une plus effroyable façon qu'elle-même. »

Si les procédés des Européens, à l'égard des sauvages, ne sont pas tendres, leur conduite à l'égard des Orientaux civilisés, tels que les Chinois et les Hindous par exemple, n'est pas sensiblement meilleure. En faisant même abstraction de nos guerres dénuées de toute équité, nos procédés journaliers envers eux suffiraient à nous en faire d'irréconciliables ennemis. Quiconque a pénétré en Orient sait que le dernier des européens se croit tout permis [1]. Quand l'Oriental n'est pas directement exploité, comme dans l'Inde, par des impôts qui lui ôtent son dernier morceau de pain, il l'est par des tromperies commerciales faites avec une absence de pudeur qui montre combien notre vernis d'hommes civilisés est faible. L'Européen en Orient perd toutes ses qualités et descend, comme moralité, bien au-dessous des peuples qu'il exploite. Si, dans leurs relations avec l'Orient, les marchands européens étaient jugés d'après les lois de leur pays, il en est peu qui échapperaient aux peines les plus infamantes.

Ce n'est donc pas sans raison que les Orientaux ont la plus pauvre idée du niveau de notre honnêteté et de notre morale. Le récit des relations de l'Europe civilisée avec la Chine au dix-neuvième siècle sera l'une des plus tristes pages de l'histoire de notre civilisation. Nos descendants sont peut-être appelés à l'expier chèrement un jour. Que pensera-t-on dans l'avenir de cette sanglante guerre, dite de l'opium, où la Chine se vit forcée à coups de canon d'accepter le poison que les Anglais avaient introduit chez elle et que le gouvernement chinois effrayé des dangers qui résultaient de son usage, voulait proscrire ? Aujourd'hui, ce commerce rapporte, il est vrai, cent cinquante millions par an à l'Angleterre ; mais, d'après les évaluations les plus modérées, celle du docteur Christlieb notamment, l'opium fait périr annuellement six cent mille Chinois. La sanglante guerre de l'opium, et le commerce forcé qui l'a suivie restent dans les souvenirs des Chinois comme un exemple destiné à enseigner à leurs enfants la valeur morale de ces Occidentaux qu'ils persistent, - est-ce bien injustement ? - à qualifier de barbares. Quand les missionnaires anglais veulent les convertir, ils leur répondent, au dire de l'auteur que je citais plus haut : « Quoi ! Vous nous empoisonnez pour nous détruire et vous venez après nous enseigner la vertu ! » Le Chinois a tort assurément en raisonnant ainsi, et ne comprend pas que l'Anglais possède héréditairement des maximes d'une morale spéciale fort rigide qu'il doit satisfaire, et satisfait en payant des missionnaires destinés à préparer l'Asiatique à la vie éternelle à laquelle le conduit rapidement l'opium qu'il lui vend.

Dans l'édition papier de 1980

[1] J'engage les personnes qui voudraient connaître l'opinion des Orientaux les plus éclairés sur les Européens à lire un remarquable article, publié en 1878 dans la *Revue scientifique* par M. Masana Maéda, commissaire général du Japon à la dernière grande exposition de Paris. Bien qu'obligé par sa position officielle et par la nationalité du journal dans lequel il écrivait, à voiler sa pensée, l'auteur s'exprime fort clairement. Après avoir expliqué la désastreuse influence exercée par les Anglais sur les Chinois dans le but unique de leur soutirer de l'argent, il montre qu'au Japon « les étrangers, soit à la ville, soit à la compagne, n'ont aucun respect pour tout ce qui les environne, et ne se font pas scrupule de dévaster la propriété d'autrui... Ils ne font pas plus de cas des lois que des mœurs. »

apparaît à la page 477

la figure # 360

Façade principale de la mosquée du sultan Achmet, à Constantinople ;
d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Les sentiments des Orientaux à l'égard des Européens ont frappé tous les voyageurs un peu observateurs. Je citerai parmi eux un diplomate distingué, ancien ministre plénipotentiaire, M. de Rochechouart. Après avoir fait remarquer, dans un ouvrage récent que « ce qui frappe le plus l'étranger, quand il met les pieds dans l'Inde, est le mépris de l'indigène pour ses maîtres, » l'auteur ajoute qu'il en est de même en Chine : « Les domestiques des blancs, dit-il, sont pleins de honte vis-à-vis de leurs compatriotes d'être obligés de subir leur contact. »

Notre conduite justifie suffisamment la très vive répulsion qu'éprouvent pour nous les Orientaux. Je n'hésite pas à ajouter, du reste, en me plaçant, bien entendu, uniquement à leur point de vue, qu'alors même que nous nous serions montrés à leur égard des modèles de toutes les vertus, ils auraient tout intérêt à nous repousser et à étendre en tous sens la muraille qu'un souverain fort sage avait jadis bâtie sur les frontières du Céleste Empire. Ils n'ont que faire d'une civilisation adaptée à des idées, des sentiments, des besoins qui ne sont pas les leurs, et ont parfaitement raison de la rejeter. Quel intérêt pourraient-ils bien avoir, en effet, à renoncer à leurs institutions patriarcales, à leur existence heureuse et sans besoins, pour notre vie fiévreuse, nos luttes implacables, nos profondes inégalités sociales, le séjour misérable de l'usine et tous les besoins divers que les civilisations brillantes engendrent. Il s'est rencontré de par le monde une puissance orientale, le Japon, qui eut un jour la fatale idée de vouloir adopter notre civilisation. J'ai eu l'occasion de raconter ailleurs les résultats de cette expérience, et dans quel état de désorganisation elle avait jeté un pays jadis heureux et où, suivant l'expression de l'un des Européens chargés d'y installer cette civilisation factice « la condition de l'habitant était cent fois préférable à celle du travailleur besogneux, haletant, surmené, qui gagne péniblement sa vie dans les ateliers. »

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 478

la figure # 361

Même mosquée que la précédente vue du côté du Bosphore ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Lorsque les Arabes conquirent l'Orient, ils ne pouvaient apporter de tels maux à leur suite. Les peuples envahis étaient des Orientaux comme eux, dont les sentiments, les besoins et les conditions d'existence étaient fort analogues aux leurs. Que l'Inde, la Perse, la haute Égypte fussent conquises par les Arabes, des Mongols ou même des Turcs, leurs habitants n'avaient pas à subir les modifications radicales qu'entraîne avec elles l'adoption d'un civilisation moderne. Au contact des Européens, l'existence de toutes ces populations doit au contraire entièrement changer. Trop faibles pour entrer en concurrence avec eux, ils n'ont plus, comme l'Indou, d'autre destinée qu'une noire misère et les révolutions furieuses qu'un sombre désespoir engendre.

L'action désastreuse exercée aujourd'hui par les peuples de l'Occident sur ceux de l'Orient est suffisamment expliquée par ce qui précède. Pour justifier l'insatiable avidité des Européens il n'y a qu'un seul droit à invoquer, un seul, qui domine il est vrai l'histoire toute entière : le droit du plus fort. De toutes les croyances des vieux âges, celle en ce droit souverain est seule encore debout. Les nations modernes ont des préoccupations plus graves que de civiliser les autres peuples ; elles doivent d'abord songer à vivre. Avec la concurrence croissante des races, les droits qu'un peuple possède sont strictement en rapport avec le nombre de combattants et de canons dont il dispose. Nul ne peut espérer conserver aujourd'hui que ce qu'il est assez fort pour défendre. Ou vainqueur ou vaincu, ou gibier ou chasseur. Des temps modernes telle est la loi. Lorsqu'il s'agit de relations entre peuples, les mots de justice et d'équité perdent toute sanction, par suite toute valeur. Ce sont de vagues formules analogues aux protestations banales par lesquelles nos missives se terminent. Tout le monde les emploie ; elles ne trompent personne.

Les poètes nous parlent d'un âge heureux nommé l'âge d'or où une fraternité universelle aurait régné parmi les hommes. Il est douteux qu'un tel âge ait jamais existé. Il est certain qu'il est évanoui pour toujours. Le *vae victis* du Brennus menaçant les Romains sur les ruines de Rome n'a jamais plus durement sonné qu'à l'heure présente. L'humanité est entrée dans un âge de fer où tout ce qui est faible doit fatalement périr.

Gustave Le Bon, La civilisation des Arabes (1884)
Livre sixième: Décadence de la civilisation arabe

Chapitre II

Causes de la grandeur et de la décadence des Arabes.

État actuel de l'Islamisme

1. – Causes de la grandeur des Arabes

Retour à la table des matières

Nous terminerons notre histoire de la civilisation des Arabes en résumant dans une vue d'ensemble les causes de leur grandeur et de leur décadence.

Comme facteur préparatoire de la puissance des Arabes, se trouve tout d'abord le moment où ils parurent.

Pour les individus, comme pour les peuples, ce facteur préparatoire a une importance très grande. Bien des qualités ne peuvent se développer qu'à un moment donné. Napoléon ne fût sûrement pas devenu le maître de l'Europe, s'il était né sous Louis XIV ; et si Mahomet avait paru dans le monde à l'époque de la puissance romaine, les

Arabes ne fussent certainement jamais sortis de l'Arabie et seraient restés ignorés de l'histoire.

Mahomet naquit au moment propice. Nous avons montré que lorsqu'il parut, le vieux monde s'écroulait de toutes parts et que les adeptes du prophète n'eurent qu'à le toucher pour provoquer sa ruine.

Mais il ne suffit pas de renverser un empire pour fonder une civilisation. L'impuissance prolongée des Barbares qui héritèrent de la civilisation romaine en Occident, comme les Arabes en héritèrent en Orient, montre la difficulté d'une telle tâche. Le facteur préparatoire, que nous venons de citer, rendait possible la création d'un empire nouveau et d'une civilisation nouvelle. Pour réussir à les créer, il fallait d'autres facteurs essentiels que nous devons déterminer maintenant.

Parmi ceux que nous mentionnerons au premier rang se trouve l'influence de la race.

Nous avons fait voir que ce qui caractérise surtout une race, c'est un certain nombre de sentiments et d'aptitudes semblables existant chez les individus de cette race, et dirigeant leurs efforts dans le même sens. Cet ensemble de sentiments communs crée par de lentes accumulations héréditaires, c'est-à-dire le caractère national, représente l'héritage d'un passé que chacun de nos ancêtres a contribué à créer, et que nous contribuons également à former pour nos descendants. Très variable d'un peuple à l'autre, il varie peu au contraire chez le même peuple.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 481

la figure # 362

Arabe marchand de pains ambulant, à Jérusalem ; d'après une photographie instantanée.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Sur ces éléments fondamentaux du caractère national, chaque génération agit sans doute, mais dans une proportion si faible, qu'il faut le cours des siècles pour que l'addition de transformations légères produise un changement sensible. L'éducation, le milieu, les circonstances semblent parfois produire quelques modifications rapides, mais leur durée est toujours éphémère.

En fait, les caractères moraux et intellectuels d'une race sont aussi stables que les caractères physiques des espèces. Nous savons aujourd'hui que ces derniers finissent à la longue par changer ; mais ils changent avec une telle lenteur, que les naturalistes les considéraient autrefois comme absolument invariables.

J'ai essayé de démontrer dans un autre ouvrage, que ce n'est pas l'intelligence, mais bien l'association inconsciente des sentiments dont l'ensemble forme le caractère qui est le mobile fondamental de la conduite. C'est donc par son étude qu'il faut toujours commencer pour arriver à expliquer le rôle joué par les individus ou les peuples dans l'histoire. « L'amour des révolutions, la facilité à entreprendre des guerres sans motifs et à se laisser abattre par les revers, » constatés jadis par César chez nos ancêtres, expliquent bien des événements de notre passé.

Il est facile de prouver par l'histoire que les conséquences du caractère varient suivant les circonstances, et que les qualités et les défauts qui ont engendré à une certaine époque la grandeur d'un peuple, peuvent déterminer sa décadence à une autre. Les Arabes nous en fournissent un exemple. Mais sous la divergence des effets, une analyse suffisamment pénétrante découvre aisément l'identité des causes. Il semble, au premier abord, qu'il y ait un abîme entre un Grec du temps de Périclès et un Byzantin du Bas-Empire, et, au point de vue social, il y a un abîme, en effet. Le fond du caractère est cependant resté identique : les circonstances dans lesquelles il s'est exercé ont seules varié. En se manifestant dans un autre milieu et un autre temps, la finesse, la subtilité philosophique et le beau langage du Grec sont devenus la perfidie astucieuse, la subtilité théologique et le bavardage inutile du Byzantin.

L'inquisiteur du moyen âge, avec sa foi ardente et ses violents instincts conservateurs, et le jacobin moderne avec son athéisme farouche et ses instincts révolutionnaires peuvent sembler bien différents ; un instant de réflexion montre que le second est cependant bien proche parent du premier. Le nom seul de la croyance a changé.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 482

la figure # 363

Arabes des environs d'Assouan (haute Égypte) ;
d'après une photographie instantanée de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

À ces éléments fondamentaux du caractère national, aussi immuables que les vertèbres chez les vertébrés, se joignent toujours une foule d'éléments accessoires, aussi variables que l'être la taille, la forme du corps, la couleur chez ces mêmes vertébrés. Ce sont eux qui font dire, avec raison, que le goût, et les idées changent d'une époque à l'autre. Mais tous ces changements ne touchent pas aux éléments fondamentaux du caractère. On peut comparer ces derniers au rocher que la vague frappe sans cesse sans l'ébranler, et les premiers aux couches de sable, de coquillages et de végétaux qu'elle dépose sur ce même rocher pour les enlever bientôt.

Il découle de ce qui précède que c'est seulement sur l'étude des éléments fondamentaux du caractère national, que l'histoire doit s'appuyer pour différencier les peuples. Nous avons suffisamment décrit ceux des Arabes, et il serait inutile d'y revenir maintenant. Laissant de côté ce qui a été dit de leur intelligence, de leur enthousiasme, de leurs aptitudes artistiques et littéraires, sans lesquels ils ne se fussent jamais élevés à la civilisation, je ne rappellerai que ce qui est relatif à leurs habitudes guerrières invétérées, parce que ces habitudes fournissent un exemple remarquable de ce que nous disions plus haut : que, suivant les circonstances, les mêmes aptitudes peuvent engendrer des résultats fort différents. Les habitudes guerrières des Arabes étaient tellement enracinées, que l'Arabie ne formait, avant Mahomet, qu'un perpétuel champ de bataille. Lorsque sous l'influence d'une croyance commune, ils tournèrent toutes leurs forces contre des étrangers, leurs habitudes guerrières furent une des causes principales de leurs succès. Lorsqu'ils n'eurent plus d'ennemis à combattre, ils durent, pour obéir à leur caractère batailleur, tourner de nouveau leurs armes contre eux-mêmes ; et les mêmes instincts qui avaient assuré leur grandeur déterminèrent leur décadence.

Mais, par cela même que le caractère peut produire suivant les circonstances des résultats si différents, il est évident que cet élément ne saurait, quelle que soit son importance, expliquer à lui seul l'évolution d'un peuple. Les circonstances et bien d'autres facteurs encore ont une influence considérable.

À la tête de tous les facteurs qui nous restent à étudier, se trouve celui auquel est due la réunion en un seul peuple de toutes les tribus jadis si divisées de l'Arabie : la religion créée par Mahomet. Elle donna un idéal commun à des peuples qui n'en avaient pas, et un idéal capable d'inspirer une telle ardeur à ses disciples que tous étaient prêts à sacrifier leur vie pour lui.

J'ai eu occasion de répéter plusieurs fois déjà que le culte d'un idéal est un des plus puissants facteurs de l'évolution des sociétés humaines. Quel que soit cet idéal, il n'importe. Il suffit que sa puissance soit assez grande pour donner à un peuple des sentiments communs, des espérances communes, et une foi assez vive pour que chacun soit prêt à sacrifier sa vie pour le faire triompher. L'idéal des Romains fut la grandeur de Rome, celui des chrétiens l'espoir de gagner une vie future pleine de

délices. L'homme moderne a imaginé des divinités nouvelles, aussi chimériques assurément que les anciens dieux, mais auxquelles il élève avec raison des statues, et dont l'influence bienfaisante suffira peut-être à soutenir quelques temps encore les vieilles sociétés sur leur déclin. L'histoire n'est que le récit des événements qu'ont accomplis les hommes à la poursuite d'un idéal. Sans son influence, l'homme serait encore dans la barbarie, et il n'y aurait pas eu de civilisation. La décadence commence pour un peuple le jour où il ne possède plus un idéal universellement respecté, et pour la défense duquel chacun soit prêt à se dévouer.

L'idéal créé par Mahomet fut exclusivement religieux, et l'empire fondé par les Arabes présente ce phénomène particulier, d'avoir été le seul grand empire uniquement établi au nom d'une religion, et faisant dériver de cette religion même toutes ses institutions politiques et sociales.

Ce facteur tout puissant, l'idéal, suffit-il, en y joignant même ceux que nous avons énumérés, pour expliquer la grandeur des Arabes ? Nullement. Nous sommes cependant arrivés un peu plus loin qu'il y a un instant. Le vieux monde s'est écroulé ; un peuple plein de qualités guerrières et réuni en un seul faisceau par des croyances communes est prêt à entreprendre sa conquête. Il lui reste encore à le conquérir et surtout à le garder.

Nous avons vu comment se firent les conquêtes des Arabes ; comment, après être sortis de l'Arabie et avoir été battus dans leurs premières rencontres par les derniers héritiers de la puissance gréco-romaine, ils ne perdirent pas un instant courage et s'instruisirent à l'école de leurs vainqueurs. Lorsqu'au point de vue militaire il furent devenus les égaux de ces derniers, le succès ne pouvait être douteux. Chaque soldat de l'armée arabe était prêt à donner sa vie pour faire triompher l'idée sous l'égide de laquelle il combattait, alors que dans l'armée des Grecs, tout dévouement, tout enthousiasme et toute croyance étaient morts depuis longtemps.

Les premiers succès des Arabes auraient pu les aveugler et les conduire à ces excès si habituels chez tous les conquérants, les porter surtout à traiter durement les vaincus et à leur imposer par la force la foi nouvelle qu'ils voulaient répandre dans le monde. En agissant ainsi, ils eussent soulevé contre eux toutes les populations non encore soumises. Cet écueil dangereux auquel les Croisés ne surent pas échapper plus tard lorsqu'ils pénétrèrent en Syrie à leur tour, les Arabes l'évitèrent soigneusement. Avec un génie politique bien rare chez les adeptes d'un nouveau culte, les premiers khalifes comprirent que les institutions et les religions ne s'imposent pas par la force, et nous avons vu que partout où ils pénétrèrent : en Syrie, en Égypte et en Espagne, ils traitèrent les populations avec la plus grande douceur, leur laissant leurs lois, leurs institutions, leurs croyances, et ne leur imposant en échange de la paix qu'ils leur assuraient qu'un modeste tribut, inférieur le plus souvent aux impôts qu'elles payaient auparavant. Jamais les peuples n'avaient connu de conquérants si tolérants, ni de religion si douce.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 484

la figure # 364

Jeune Arabe de la haute Égypte ; d'après une photographie de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Cette tolérance et cette douceur, si méconnue des historiens, furent une des causes de la rapidité avec laquelle s'étendirent les conquêtes des Arabes et la raison principale de la facilité avec laquelle fut acceptée partout leur religion, leurs institutions et leur langue ; nous savons qu'elles se fixèrent avec une telle solidité chez les peuples qui les avaient accueillies, qu'elles résistèrent ensuite à toutes les invasions et à la disparition des Arabes de la scène du monde. Le fait est surtout frappant pour l'Égypte. Les Perses, les Grecs, et les Romains qui la dominèrent n'avaient jamais réussi à renverser l'antique civilisation pharaonique et à y substituer la leur.

D'autres causes encore que la tolérance des Arabes et la douceur de leur domination contribuèrent à assurer le succès de leur religion et des institutions qui en découlent. Ces institutions étaient trop simples, en effet, pour ne pas se mettre facilement en rapport avec les besoins également très simples des couches moyennes des populations envahies. Lorsque par hasard elles n'étaient pas exactement adaptées à ces besoins, les Arabes savaient les modifier suivant les nécessités ; et c'est ainsi qu'avec un Coran unique, les institutions musulmanes de l'Inde, de la Perse, de l'Arabie, de l'Afrique berbère et de l'Égypte présentaient des différences parfois très grandes.

Nous voici arrivés au moment où les Arabes ont achevé la conquête du monde, mais notre tâche n'est pas terminée encore. La période des conquêtes n'est qu'une des phases de l'histoire des disciples du prophète. Après avoir conquis le monde, ils fondent une civilisation nouvelle que les facteurs précédemment invoqués ne sauraient expliquer. D'autres éléments durent donc intervenir.

Deux causes déterminantes furent les origines de cette civilisation, le milieu nouveau où se trouvèrent les Arabes et les aptitudes de leur intelligence.

Le milieu, nous l'avons décrit. À peine sortis des déserts de leur patrie, les Arabes se trouvèrent en contact avec les oeuvres, merveilleuses pour eux, de la civilisation

gréco-latine. Ils comprirent sa supériorité intellectuelle comme ils avaient compris auparavant sa supériorité militaire, et s'efforcèrent bientôt de l'égaler.

Mais pour s'assimiler une civilisation avancée, il faut déjà posséder un esprit cultivé. Les vains efforts que firent les barbares pendant des siècles pour s'approprier les débris de la civilisation latine, prouvent la difficulté d'une telle tâche. Les Arabes, heureusement, n'étaient pas des barbares. Nous ignorons ce que fut leur civilisation à l'époque, bien antérieure à Mahomet, où ils étaient en relations commerciales avec le reste du monde ; mais nous avons prouvé que lorsque parut le prophète, ils possédaient une culture littéraire élevée. Or, si un lettré peut ignorer bien des choses, ses aptitudes intellectuelles lui permettent facilement de les apprendre. Les Arabes apportèrent, dans l'étude d'un monde si nouveau pour eux, la même ardeur qu'ils avaient mise à le conquérir.

Dans l'étude de cette civilisation où ils se trouvaient si brusquement transportés, les Arabes n'apportaient aucune de ces influences de tradition qui pesaient depuis si longtemps sur les Byzantins ; et cette liberté d'esprit fut une des causes de leur développement rapide. Il arrive souvent dans la vie des peuples que l'influence du passé après avoir joué un rôle utile, asservit les hommes au joug de traditions surannées, et empêche tout progrès.

L'indépendance naturelle de l'esprit des Arabes, leur imagination et leur originalité se manifestèrent bientôt par des créations nouvelles ; et nous avons montré qu'il s'écoula bien peu de temps avant qu'ils n'eussent imprimé à l'architecture, aux arts, en attendant qu'ils l'imprimassent à la culture des sciences, ce cachet personnel qui fait immédiatement reconnaître leurs oeuvres à première vue. La philosophie spéculative des Grecs étant peu en harmonie avec la nature de leur esprit, ils y touchèrent peu. Les arts, les sciences et la littérature furent leur étude favorite. Les progrès réalisés par eux dans ces diverses branches ont été suffisamment décrits.

Telles furent les causes essentielles de la grandeur des Arabes. Recherchons celles de leur décadence.

2. - Causes de la décadence des Arabes

Retour à la table des matières

Plusieurs des facteurs que nous venons d'invoquer pour expliquer les causes de la grandeur des Arabes peuvent être invoqués également pour expliquer leur décadence. Il suffit de faire intervenir cet élément important, que nous avons appelé le moment, pour voir les qualités les plus utiles produire les résultats les plus funestes. Il en est ainsi dans la vie des individus, et il en est de même dans celle des peuples. Les aptitudes de caractère ou d'intelligence qui provoquent sûrement le succès, à un moment donné, déterminent non moins sûrement l'insuccès à un autre. J'ai montré plus haut comment les instincts guerriers et querelleurs des Arabes, qui leur furent si utiles à l'époque de leurs conquêtes, devinrent nuisibles quand ces conquêtes furent terminées, et qu'ils n'eurent plus d'ennemis à combattre. Leurs habitudes séculaires de désunion reprirent le dessus et commencèrent le morcellement d'un empire dont elles devaient finir par provoquer la chute. Ce fut surtout par leurs dissensions intestines qu'ils perdirent l'Espagne et la Sicile. Leurs rivalités perpétuelles permirent seules aux chrétiens de les expulser.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 486

la figure # 365

Marchand tunisien ; d'après une photographie.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Les institutions politiques et sociales des Arabes, que nous avons indiquées comme une des causes de leurs rapides progrès, peuvent être invoquées également comme un des facteurs de leur décadence. Les Arabes ne réussirent à conquérir le monde que le jour où, grâce à la religion nouvelle apportée par Mahomet, ils surent se plier au joug d'une loi fixe. Elle seule pouvait réunir les forces jadis disséminées de l'Arabie. Ce joug d'une loi rigide fut excellent tant que les institutions du prophète furent en rapport avec les besoins de son peuple. Lorsque, par la suite des progrès de leur civilisation, elles durent être modifiées, le joug de la tradition était devenu trop lourd pour qu'ils pussent le secouer. Les institutions du Coran, qui étaient l'expression des besoins des Arabes à l'époque de Mahomet, ne furent plus quelques siècles plus tard ; et comme ce livre était à la fois un code religieux, civil et politique, que son origine divine rendait immuable, il était impossible de le modifier dans ses parties fondamentales. Les conséquences du désaccord se firent surtout sentir lorsque la puissance des Arabes commençant à être ébranlée, il s'opéra des réactions religieuses

qui, sous prétexte de régénérer l'islamisme, voulurent le ramener strictement à la lettre du Coran, alors qu'aux époques brillantes des khalifats de Bagdad et de Cordoue, les musulmans savaient fort bien faire subir à leur prescriptions les modifications nécessitées par les besoins des peuples qui les acceptaient.

Ce fut surtout dans les institutions politiques des Arabes que l'inconvénient de ne pouvoir opérer de modification considérable se fit durement sentir. Ces institutions, qui plaçaient à la tête de l'empire un souverain réunissant dans ses mains tous les pouvoirs militaires, religieux et civils, étaient évidemment les seules pouvant permettre de fonder facilement un grand empire ; mais elles étaient en même temps les moins propres à en assurer la durée. Ces grandes monarchies absolues, où tous les pouvoirs sont réunis en une seule main, ont une puissance irrésistible pour conquérir, mais ne peuvent prospérer qu'à la condition d'avoir toujours à leur tête des hommes très supérieurs. Le jour où ces derniers viennent à manquer tout croule à la fois.

Un des premiers résultats du mauvais système politique des Arabes, fut le morcellement de leur empire. Délégués des khalifes, et réunissant comme eux tous les pouvoirs militaires, religieux et civils, les gouverneurs des provinces en arrivèrent bientôt à vouloir gouverner pour leur propre compte ; et leur pouvoir n'étant balancé par aucun autre, il leur était facile de se proclamer les maîtres. Le succès de quelques-uns ne fit qu'exciter les autres, et c'est ainsi que les provinces les plus importantes de l'empire arrivèrent bientôt à former des royaumes séparés.

Ce fractionnement eut des conséquences nuisibles et utiles. Nuisibles parce que le morcellement affaiblissait la puissance militaire des Arabes, utiles parce que ce même morcellement facilitait les progrès de la civilisation. l'Égypte et l'Espagne n'eussent certainement pas atteint le degré de prospérité qu'elles devaient connaître, si elles ne s'étaient pas détachées de l'empire. Administrées par des gouvernements sans cesse révocables n'ayant aucun intérêt à les voir prospérer et ne pouvant songer qu'à s'enrichir, elles fussent devenues ce qu'elles devinrent plus tard sous des gouverneurs envoyés de Constantinople. La prospérité de quelques-uns de ces petits royaumes indépendants fut très grande ; mais tous subirent finalement le sort des anciens empires où la puissance militaire, au lieu de reposer en partie, comme aujourd'hui, sur la possession d'un matériel de guerre important, ne pouvait s'appuyer que sur le nombre des soldats et leur valeur. La première invasion venue les renverse. La civilisation adoucit les mœurs, cultive l'esprit, mais elle ne développe pas les qualités guerrières, et prépare inévitablement la chute des empires. Les peuples où chacun possède une certaine aisance se trouvent bientôt menacés par ceux où la majorité est dans le besoin et désire changer son sort. C'est ainsi que la plupart des grandes civilisations anciennes ont péri. Ce fut la destinée des Romains ; ce fut aussi celle des Arabes. Les conquérants divers, Turcs, Mongols, etc. qui les renversèrent lorsqu'ils eurent atteint un degré de civilisation élevé, eussent sûrement échoué à l'époque où les disciples du prophète venaient de fonder leur empire, et constituaient un peuple dur à la fatigue, habitué à toutes les privations et que rien n'avait encore amolli.

Parmi les causes de la décadence des Arabes, il faut mentionner encore la diversité des races soumises à leur domination. L'influence de ce dernier facteur se manifesta par deux voies différentes, toutes deux également funestes. De la présence de races variées résulta, d'une part, le contact, et par suite les rivalités de peuples fort différents ; et, d'autre part, de nombreux croisements qui altérèrent rapidement le sang des vainqueurs.

Ce mélange de peuples différents dans un même empire a toujours été une cause de dissolution énergique. L'histoire démontre qu'il n'est possible de maintenir des races diverses sous une même main qu'en observant deux conditions essentielles : la première, c'est que la puissance du conquérant soit tellement solide que chacun sache que toute résistance serait chimérique ; la seconde, que le vainqueur ne se croise pas avec le vaincu, et ne soit pas par conséquent absorbé par lui. Cette seconde condition, les Arabes ne la réalisèrent jamais ; les Romains eux-mêmes ne la réalisèrent pas toujours, mais ils tombèrent en décadence le jour où ils ne la réalisèrent plus. Des causes diverses de la dissolution du vieux monde romain, une des plus importantes fut la facilité avec laquelle les anciens maîtres du monde étaient arrivés à accorder tous les droits de citoyen aux barbares : Rome fut alors peuplée de races diverses où ne dominaient plus les Romains, et où s'éteignirent bientôt les sentiments qui avaient autrefois assuré sa grandeur. Jadis, un citoyen de l'antique cité n'eût pas hésité à sacrifier sa vie pour elle, parce que la grandeur de Rome était un idéal tout-puissant sur lui. Mais de quel poids pouvait peser un idéal semblable dans l'âme d'un barbare ?

Faire vivre sous la même loi des peuples de races différentes, et ayant des sentiments différents est une entreprise d'une difficulté considérable. Elle n'est possible, le plus souvent, qu'au moyen d'une compression très dure. Le régime imposé aujourd'hui aux Irlandais et aux Hindous en est la preuve.

Les Arabes n'eurent pas à exercer cette compression sur les races diverses qu'ils avaient soumises, parce que la religion et les institutions qu'ils apportaient avec eux furent facilement acceptées, et que tous ceux qui adoptèrent l'islamisme, quelle que fût leur origine, étaient traités par eux sur un pied d'égalité parfaite. C'était la loi du Coran, et les vainqueurs n'étaient pas désireux de s'y soustraire. Vainqueurs et vaincus ne formèrent d'abord qu'un seul peuple ayant des croyances, des sentiments et des intérêts communs, et tant que la puissance des Arabes fut assez grande pour être partout respectée, l'accord se maintint dans toutes les parties de leur empire.

Mais si les rivalités de toutes ces races diverses étaient assoupies, elles n'étaient pas éteintes ; et, lorsque les habitudes de dissensions invétérées des Arabes reprirent le dessus, elles se manifestèrent. Tous les pays soumis à l'islam furent bientôt couverts de partis constamment aux prises. Alors que les chrétiens assiégeaient le dernier foyer de la puissance musulmane en Espagne ces partis continuaient à lutter entre eux.

La présence sur tous les territoires soumis à l'islamisme de races différentes eut cet autre résultat, dont nous avons signalé plus haut le danger, que les Arabes durent se mélanger avec tous les peuples au milieu desquels ils vivaient. Avec des races qui ne leur étaient pas trop notablement inférieures, les chrétiens d'Espagne par exemple, ils pouvaient peut-être gagner certaines aptitudes ; avec des races inférieures telles que certains peuples asiatiques et les Berbères, ils n'avaient qu'à perdre. Dans les deux cas, ces croisements devaient fatalement finir par détruire les caractères dont l'association constituait leur race. En fait, lorsque leur puissance politique disparut entièrement avec la perte de l'Espagne et de l'Égypte, les pays jadis soumis par eux ne renfermaient plus que bien peu d'Arabes.

À défaut des invasions et d'autres causes diverses qui amenèrent la décadence des Arabes, le simple mélange des races que nous venons de signaler eût suffi à lui seul pour la déterminer. La preuve nous en est fournie par l'exemple du Maroc. Les invasions étrangères l'ont épargné, et cependant cet empire, dont la prospérité fut jadis si grande qu'elle rivalisa presque avec celle de l'Espagne, est retombé aujourd'hui dans une demi-barbarie. La prédominance des Berbères, et surtout les croisements répétés avec l'élément nègre ont considérablement abaissé le niveau de sa civilisation. On a prétendu que l'avenir était aux métis. La chose est possible. Pour les peuples qui veulent garder leur niveau dans le monde, je ne le souhaite pas.

3. - Rang des Arabes dans l'histoire

Retour à la table des matières

Notre exposé de la civilisation des Arabes, et les éléments fournis par notre étude des causes de leur grandeur et de leur décadence, montrent qu'ils possèdent des qualités et des défauts très grands, et des aptitudes intellectuelles élevées. Fort inférieurs aux Romains en ce qui concerne les institutions politiques et sociales, ils leur furent supérieurs par l'étendue de leurs connaissances scientifiques et artistiques. D'une façon générale, nous pouvons dire qu'ils occupèrent un rang élevé dans l'histoire, mais nous devons tâcher de déterminer exactement quel fut ce rang.

Pour l'apprécier avec justesse, il faudrait posséder une échelle permettant de mesurer exactement la valeur d'un individu ou d'un peuple ; or cette échelle nous manque totalement. Faute de la posséder, nos jugements reposent beaucoup plus sur nos sentiments personnels que sur notre raison ; et leur variété suffit pour prouver leur incertitude.

Alors même d'ailleurs que nous posséderions cet étalon psychologique de la valeur des hommes qui nous manque entièrement, il faudrait le renouveler constamment. La mesure du degré de supériorité valable pour une époque ne l'est plus en effet pour une autre. La plus haute supériorité que pût rêver un Grec était d'être le premier aux jeux olympiques, c'est-à-dire le premier à la lutte, à la course, au pugilat ou à d'autres exercices analogues ; et l'honneur attaché à une telle supériorité était si grand, que celui qui la possédait voyait son nom gravé sur le marbre, et avait le droit de rentrer dans sa ville natale par une brèche ouverte dans les murailles exprès pour lui. De tels honneurs étaient justifiés sans doute à une époque où la force et l'habileté corporelle jouaient un rôle essentiel ; mais une supériorité semblable n'est plus appréciée de nos jours que dans les foires de villages, et donne à peine le pain quotidien à son possesseur.

En franchissant le cours des siècles, nous voyons l'échelle de la supériorité se déplacer constamment. Elle résidait encore dans la force corporelle et la bravoure au moyen âge. Elle s'est mesurée à d'autres époques aux connaissances scientifiques, artistiques ou littéraires, à d'autres encore à l'aptitude de disserter avec éloquence sur des sujets quelconques. Elle tend aujourd'hui à se mesurer à la somme d'argent que l'on possède. Les rois du siècle où nous entrerons bientôt seront ceux qui sauront le mieux s'emparer des richesses. Les fils d'Israël possèdent cette aptitude à un degré qui n'a pas encore été égalé, et dans le mouvement général qui se dessine partout contre eux, il faut voir des symptômes précurseurs des luttes redoutables qu'il faudra soutenir contre eux pour se soustraire à leur menaçante puissance.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 490

la figure # 366

Tabouret de bois incrusté de nacre de Damas ; d'après une photographie de l'auteur.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

Lorsqu'on examine les conditions qui déterminent le succès des individus ou des peuples dans le monde, on est frappé de voir combien la valeur intellectuelle joue un rôle effacé. La volonté, la ténacité et diverses qualités de caractère ont une puissance bien autre. Entre deux individus ou deux peuples, l'un d'intelligence ordinaire, mais possédant beaucoup de courage, de volonté, de patience, prêt à sacrifier sa vie pour

faire triompher un idéal quelconque, et l'autre, d'intelligence supérieure, mais ne possédant pas les aptitudes que je viens de mentionner, le pronostic n'est pas douteux. Ce sera, invariablement, le moins intelligent qui l'emportera. À n'envisager l'intelligence que comme élément de succès, on pourrait dire que toutes les fois qu'elle dépasse un certain niveau moyen, elle est plus nuisible qu'utile. L'assertion peut sembler paradoxale, on reconnaîtra aisément sa justesse en essayant de se représenter par la pensée quelles seraient les chances possibles de succès dans une lutte entre deux peuples, l'un possédant toutes les qualités de caractère dont je parlais plus haut, l'autre constitué par une réunion de philosophes et de profonds penseurs, n'espérant rien d'un monde meilleur, sachant la vanité de tout idéal, et peu disposés par conséquent à sacrifier leur vie pour en faire triompher aucun. La faiblesse des conceptions métaphysiques de Mahomet les eût fait sourire ; et pourtant le monde n'a pas encore connu de philosophes dont les doctrines aient jamais possédé une parcelle de la puissance formidable des illusions que tous les fondateurs de religions ont su créer. Que le croyant soit Arabe ou Romain, qu'il ait pour culte Allah ou la grandeur de Rome, l'énergie de ses croyances, la facilité avec laquelle il sacrifie sa vie pour elles le feront triompher facilement. Il en a toujours été ainsi, et rien n'indique qu'on puisse supposer qu'il en soit jamais autrement. Alors qu'ils étaient les maîtres du monde, les Romains n'ont jamais présenté dans les arts, ni dans les sciences, une supériorité intellectuelle manifeste. Pour toutes les choses de la pensée, les Grecs étaient leurs maîtres, et cependant ils les avaient asservis.

Si nous ne nous placions donc qu'au point de vue du succès nous pourrions dire que c'est dans les qualités de caractère que nous avons énumérées, que la mesure de la supériorité doit être cherchée ; mais cette échelle serait trompeuse encore. Elle n'a de valeur, qu'à l'égard de ce but particulier, le succès immédiat, et, en dehors de lui, elle n'en possède aucune.

Nous n'avons qu'à nous placer, en effet, à ce point de vue supérieur de l'intérêt général de la civilisation, c'est-à-dire de l'humanité, pour voir que ce n'est plus dans les qualités de caractère, que nous avons citées, mais uniquement dans le niveau intellectuel que la supériorité doit être cherchée. Un Newton, un Leibnitz n'eussent jamais triomphé, sans doute, aux jeux olympiques ; ils n'eussent pas résisté un instant à un soldat romain, et cependant, ces demi-dieux de la pensée ont produit plus de transformations dans le monde par les conséquences immédiates ou lointaines de leurs découvertes, que toutes les hordes asiatiques qui ont fondé de grands empires. Lorsque l'avenir jugera le passé avec cette indépendance d'esprit que nous ne saurions avoir aujourd'hui, il dira sûrement que des inventions, telles que l'imprimerie, la machine à vapeur, les chemins de fer, le télégraphe électrique, et bien d'autres encore, ont produit, dans les conditions d'existence des hommes, des changements auprès desquels ceux qui résultent des révolutions les plus célèbres sont d'une insignifiance vraiment bien grande.

Si nous négligeons donc entièrement ces succès matériels qui sont pour les foules, trop souvent suivies par l'histoire, le seul critérium réel de la valeur des individus et

des peuples, nous devons proclamer bien haut que c'est uniquement par le nombre d'hommes supérieurs qu'elle possède que doit se mesurer la valeur intellectuelle d'une nation, et par conséquent son niveau dans l'échelle de la civilisation. À la supériorité intellectuelle, elle joindra même le succès, si, avec un petit nombre d'hommes supérieurs, elle possède une masse suffisante d'individus d'intelligence et d'instruction ordinaire, mais présentant à un degré élevé les qualités de caractère précédemment énumérées.

Avec ces explications préalables, nous pouvons porter un jugement suffisamment exact sur la place qui revient aux Arabes dans l'histoire. Ils eurent des hommes supérieurs, leurs découvertes le prouvent assez ; mais des grands hommes comparables aux génies que j'ai nommés, je ne crois pas que l'on puisse dire qu'ils en aient possédés jamais. Inférieurs aux Grecs sur beaucoup de points, égaux certainement aux Romains par l'intelligence, ils ne possédèrent pas, ou au moins ne possédèrent que pour quelque temps, les qualités de caractère qui firent le long succès de ces derniers.

Si, au lieu de comparer les Arabes aux peuples qui ont disparu de la scène du monde, nous essayons de les mettre en parallèle avec les nations européennes, nous pouvons dire, qu'au double point de vue intellectuel et moral ils sont supérieurs à toutes celles qui vécurent avant la renaissance. Les universités du moyen âge n'eurent d'autre aliment, pendant des siècles, que leurs ouvrages et leurs doctrines ; et par leurs qualités morales ils surpassèrent beaucoup nos ancêtres.

Vers l'époque de la Renaissance, les Arabes disparurent de l'histoire, et nous ne pouvons dire ce qu'ils fussent devenus un jour. Nous ne croyons pas cependant qu'ils eussent jamais dépassé beaucoup le niveau déjà atteint. L'infériorité de leurs institutions leur créait de trop sérieux obstacles.

On ne peut comparer évidemment des époques aussi différentes que celle où disparurent les Arabes et les temps modernes. Si l'on exigeait cependant que cette comparaison fût faite, nous dirions que chez les Arabes les hommes supérieurs furent notablement au-dessous des hommes correspondants de l'âge actuel, mais que les individus moyens de leur race furent au moins égaux, et le plus souvent supérieurs, à la couche moyenne des populations civilisées d'aujourd'hui.

Ce que nous disons, d'ailleurs, des couches moyennes des anciennes populations arabes, nous l'appliquerions volontiers à la plupart des Orientaux actuels. Qu'il s'agisse d'Arabes, de Chinois ou d'Hindous, les masses moyennes n'y sont certainement pas inférieures à celles de l'Europe. On y trouve des agriculteurs et des ouvriers au moins aussi habiles que les nôtres. La concurrence écrasante faite en Amérique et en Australie par les Chinois aux ouvriers anglo-saxons, concurrence telle qu'il a fallu à peu près les expulser, en fournit l'irrécusable preuve. Au moins nos égaux par l'habileté, et d'autant plus facilement que la spécialisation n'a pas abaissé leur intelligence, les Orientaux nous sont supérieurs par leur sobriété, leur absence de besoins et

leurs mœurs patriarcales. Il ne leur manque qu'une chose - fondamentale il est vrai - pour égaler les peuples civilisés de l'Europe, c'est de posséder une couche suffisante d'hommes supérieurs et quelques grands hommes. Il est heureux pour nous, d'ailleurs, qu'ils ne les possèdent pas, parce qu'alors les qualités de la masse de leur population leur permettraient facilement de nous supplanter et de se placer à leur tour à la tête de la civilisation. Si jamais se réalisait le rêve de nos socialistes modernes, d'une société d'hommes d'intelligence moyenne, d'où toute supériorité aurait été graduellement éliminée, l'empire du monde appartiendrait bientôt aux populations de l'extrême Orient.

4. - État actuel de l'Islamisme

Retour à la table des matières

Les siècles se sont appesantis sur la poussière des Arabes, et leur civilisation appartient depuis longtemps à l'histoire. On ne peut dire cependant qu'ils soient morts tout entiers, car la religion et la langue qu'ils ont introduites dans le monde sont plus répandues encore qu'elles ne le furent aux plus brillantes époques de leur splendeur. L'arabe est la langue universelle [1] du Maroc jusqu'à l'Inde, et les progrès de l'islamisme ne se ralentissent pas.

Les géographes portent à 110 millions le nombre de mahométans existant dans le monde, mais ce chiffre doit être inférieur à la réalité, car il a été établi à une époque où l'étendue de leurs progrès en Chine et dans l'Afrique centrale n'était pas soupçonnée. En dehors de l'Arabie, le Coran est professé aujourd'hui en Égypte, en Syrie, en Turquie, en Asie Mineure, en Perse, et dans une partie notable de la Russie, de l'Afrique, de la Chine et de l'Inde. Il a gagné Madagascar et les colonies de l'Afrique australe. Il est connu dans les îles de la Malaisie, et est professé par nombre d'habitants de Java et Sumatra. Il s'avance jusqu'à la Nouvelle-Guinée, et, avec les nègres d'Afrique, a pénétré en Amérique.

Dans l'édition papier de 1980
apparaît à la page 493

Carte # 2

Carte de l'empire des Arabes à l'époque de leur plus grande puissance et de l'Islamisme

[1] Il existe un journal arabe à Constantinople et une dizaine en Syrie, dont trois Revues hebdomadaires. Des journaux d'intérêts locaux s'impriment dans la plupart des pays où se parle l'arabe.

à l'époque actuelle - dressée sous la direction du Dr. Gustave Le Bon.

téléchargeable sur le site web : Les Classiques des sciences sociales,
section Auteurs classiques : Gustave Le Bon (1841-1931) :
La civilisation des Arabes (1884).

Retour à la table des figures (ordre numérique sur le site web)

L'étonnante facilité avec laquelle se répand le Coran dans le monde est tout à fait caractéristique. Partout où un musulman a passé on est certain de voir sa religion rester. Des pays, que les Arabes n'ont jamais visités en conquérants, et qui n'étaient parcourus que par leurs marchands, tels que certaines parties de la Chine, de l'Afrique centrale et de la Russie, comptent aujourd'hui par millions les sectateurs du prophète. Toutes ces conversions se sont faites librement, sans violence ; et jamais on n'a entendu qu'il ait fallu envoyer des armées pour secourir ces simples trafiquants arabes, faisant fonction de missionnaires. Partout où a été établi leur culte, Il n'a fait ensuite que s'étendre. Implanté depuis des siècles en Russie, il n'a jamais pu être déraciné. Il y a actuellement 50 millions de musulmans dans l'Inde ; et tous les efforts des missionnaires protestants, joints aux faveurs de l'administration, n'ont pas réussi à produire des conversions. On ignore combien ils peuvent être en Afrique, mais aussi loin qu'aient pénétré les explorateurs modernes, ils y ont trouvé des tribus professant l'islamisme. Il civilise actuellement les peuplades de l'Afrique dans la mesure où elles peuvent l'être, et fait partout sentir sa bienfaisante action.

« Grâce à lui, écrit justement M. J. Duval, les fétiches et les idoles disparaissent de la terre, les sacrifices humains et l'anthropophagie sont abolis, les droits des femmes sont consacrés, quoique à un titre trop inférieur encore au droit absolu, la polygamie réglée et restreinte, les liens de famille sont établis et consolidés, l'esclave devient un membre de la famille, à qui s'ouvrent des issues faciles et nombreuses vers la liberté. La prière, l'aumône, l'hospitalité purifient et élèvent les mœurs publiques ; le sentiment de l'équité et de la charité pénètre dans les consciences ; les maîtres des peuples apprennent qu'ils ont des devoirs tout comme les sujets. La société s'asseoit sur des bases régulières. Si une foule d'abus subsistent trop souvent là comme ailleurs, la justice divine leur réserve ses rigueurs : l'espérance d'une vie future, heureuse et réparatrice, soutient les victimes du sort ou de l'iniquité. Tels sont quelques-uns des bienfaits qui signalent partout l'avènement de l'islamisme au sein des sociétés non civilisées. »

Mais c'est en Chine, surtout, que l'islamisme fait d'étonnants progrès. Là où les missionnaires européens sont obligés d'avouer leur impuissance, l'islamisme obtient les plus brillants succès. Nous avons vu qu'il existe aujourd'hui 20 millions de sectateurs de Mahomet dans ce pays : la ville de Pékin, à elle seule, en compte cent mille.

« Entré dans le Céleste Empire par la même voie que le boudhisme, écrit le professeur Vasilieff, l'islamisme parviendra peu à peu, et les musulmans chinois n'en doutent pas, à se substituer au lieu et place de la doctrine de Cakya Mouni. Cette question est de la plus haute importance ; en effet, si pareil événement venait jamais à se réaliser, si la Chine, qui renferme au moins le tiers de la race humaine, venait à se convertir au mahométisme, tous les rapports politiques du vieux monde se trouveraient considérablement modifiés. La religion de Mahomet s'étendant de Gibraltar à l'océan Pacifique pourrait de nouveau menacer le christianisme. »

Notre livre est terminé. Résumons-le en quelques mots. Au point de vue de la civilisation, bien peu de peuples ont dépassé les Arabes et l'on n'en citerait pas qui ait réalisé des progrès si grands dans un temps si court. Au point de vue religieux, ils ont fondé une des plus puissantes religions qui aient régné sur le monde, une de celles dont l'influence est la plus vivante encore. Au point de vue politique, ils ont créé un des plus gigantesques empires qu'ait connus l'histoire. Au point de vue intellectuel et moral ils ont civilisé l'Europe. Peu de races se sont élevées plus haut, mais peu de races sont descendues plus bas. Aucune ne présente d'exemple plus frappant de l'influence des facteurs qui président à la naissance des empires, à leur grandeur et à leur décadence.

Fin du livre VI : “ La décadence de la civilisation arabe ”